



BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.

38949



n° Curent 38.953 Format

n° Inventar A. 18.061 Anul

Sectia Depozitii Raftul

LE NOUVEAU
DÉCAMÉRON

—
DIXIÈME JOURNÉE

M 544980
B 544517

LES CONTEURS
DE LA DIXIÈME JOURNÉE

Armand Silvestre

Maurice Bouchor

Jacques Madeleine

Catulle Mendès

Villiers de l'Isle-Adam

Abraham Dreyfus

Théodore de Banville

René Maizeroy

Guy de Maupassant

Édouard Lockroy

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

75 exemplaires sur papier de luxe : japon et vergé, avec double suite
de gravures.

LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

DIXIÈME JOURNÉE



LES CONTEURS

Armand Silvestre
Maurice Bouchor
Jacques Madelaine
Catulle Mendès
Villiers de l'Isle Adam

Abraham Dreyfus
Théodore de Banville
René Maizeroy
Guy de Maupassant
Edouard Lockroy

Inv. A. 18.061

LE NOUVEAU

DÉCAMÉRON

DIXIÈME JOURNÉE

L'IDÉAL



Donația

PARIS **Gheorghe M. Vlasto**

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1887

Tous droits réservés.

41191

CONTROL 1953

RC 74/09

1956

1961

L

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București
Cota 38949

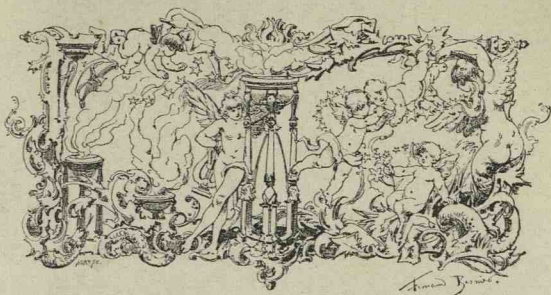
B.C.U. Bucuresti



C41191

DIXIÈME JOURNÉE

L'IDÉAL



L'IDÉAL



L faisait un temps étrange, un de ces temps irréguliers, fantasques qui ne se rattachent à aucune saison et qui font dire aux bourgeois ahuris : « Décidément, l'ordre des saisons est changé. »

Il n'y avait pas de date non plus, comme dans le livre de Gogol, où l'on pouvait se croire au vendredi qui vint avant le mardi de la même semaine. On n'était sûr de rien ; le ciel avait mis un grand loup bleu pâle sur lequel couraient comme de vagues dentelles de petits nuages blancs. Ils couraient comme des dératés qui auraient eu affaire au bout du

monde, et il en venait toujours qui essayaient de rattraper les premiers sans y réussir. Le moyen de ne pas être distrait avec un ciel aussi changeant. Le comte Villiers de l'Isle-Adam demandait aux survenants dans quelle année on pouvait bien être, et si son oncle était revenu de la dernière croisade. Stéphane Mallarmé n'était pas sûr du siècle, — ni personne d'ailleurs, car cela dépend du point à partir duquel on s'amuse à compter les ans.

Aussi les invités de la Marquise Thérèse arrivèrent-ils au château en un état d'esprit ondoyant et divers, par attraction autant que par habitude, mais sans conviction, et en se demandant ce qu'ils venaient faire dans ce lieu vague, par un temps pareil.

C'était le dernier jour du Décaméron ! il faut que les meilleures choses finissent ; il n'est pas de chef-d'œuvre sur lequel le rideau ne finisse par tomber. Mon Dieu ! que le paradis doit être ennuyeux à la longue ! En vérité, il n'y a point de blasphème là-dedans. Qui n'a ressenti la poussée du désir et la fièvre qui vous jettent dans les bras d'une femme aimée ? Essayez donc d'y rester une heure !

C'est ce qu'Armand Silvestre expliquait de son mieux à la belle dame qui n'avait pas craint de revêtir le costume un peu voyant de la commandante Laripète.

Mais elle le portait d'une grâce infinie et vaguement militaire. Le roi la regardait avec une admiration mal dissimulée, partagée du reste par bien des gens. Il s'était embarqué, comme il a été dit, dans une démonstration galante et scabreuse, dont il essayait de se tirer convenablement. La commandante l'écoutait avec une certaine crânerie, adoucie par un sourire. Elle ne comprenait qu'à demi. Alors le Roi lui récita un sonnet le plus beau du monde, comme il en fait souvent du reste, et l'aimable femme n'y comprit plus rien du tout. Mais la chose en question n'en fut pas moins démontrée.

Enfin de quelque façon qu'on fût venu, on était là, et l'on se tendait la main, et les regards se rencontraient, et la cordialité naturelle aux grandes âmes faisait des siennes, formait des groupes, s'épanchait en conversations, en confidences, en récits; on attendait le geste gracieux et solennel par lequel la marquise Thérèse confirmait les pouvoirs des nouvelles Majestés et ouvrait leur cour plénière.

L'ordre du jour annonçait l'Idéal. Quelques précieuses charmantes s'étonnaient qu'on eût donné le gouvernement de cette journée à l'homme aux franches gaietés gauloises, au Dioneo moderne, assisté de la commère Laripète. Mais qu'on aurait bien pu leur répondre!

Avez-vous remarqué que ce sont les Auvergnats, les êtres les plus positifs de la terre, que le ciel a destinés à montrer la lanterne magique à leurs contemporains? Oui, si vous voulez voir la lune et les étoiles, les blancheurs des nébuleuses et des comètes à chevelure blonde, pareilles aux rêves aimés, il faut que ce soit le marchand de marrons du coin qui quitte sa poêle pour vous les montrer. C'est lui qui ouvrira l'infini sidéral où nous pourrons nous égarer, et qu'il ne considère, lui, que comme une pièce curieuse.

Inutile de défendre M. Armand Silvestre d'être un marchand de marrons, quoique cette qualité ne soit pas précisément inférieure à celle de poète. Mais il y a en lui une dualité bien accusée, et rien n'est plus propre à guider les gens vers l'Idéal que l'être qui a tout à la fois le front dans le ciel et les pieds sur la terre.

Oui, l'Idéal, cette petite fleur bleue au cœur d'or, dont parle le poète, devait parfumer les contes de la journée. Les âmes raffinées en ressentaient déjà des frissons de volupté. L'Idéal, ce mot exquis et superbe, fleurit dans l'âme humaine au milieu des fanges et de la prose, comme la perle dans l'huître. Cette concrétion de nos aspirations, de nos rêves, de nos chimères, est-elle saisissable? Ou faut-il la considérer comme le point géométrique, sans dimensions

aucunes, et qui cependant marque, fixe et détermine le but de nos désirs et de nos espérances? L'Idéal est-il le baiser de la femme adorée, ou la bouche qui le donne, ou le souffle qu'elle exhale, ou l'ivresse qui en résulte?... Qui peut le dire, ô mon Dieu? En attendant on peut toujours prendre le baiser, et même l'approfondir.

Cependant on se rassemblait autour de la bonne Marquise. La commandante Laripète, élevée au rang royal, remplissait adorablement son fauteuil de parade, et le roi Silvestre lui avait mis sous les pieds son cœur et un petit tabouret.

La Marquise fit un beau discours pour remercier ses invités de leur fidélité et de leur bonne grâce, annonçant que cette dixième journée clorait le cycle de ces réunions charmantes où tout le monde avait apporté le meilleur de son esprit.

Des rumeurs alors se firent entendre, douces comme des souffles de brises à la rencontre d'un obstacle.

— Pourquoi ne pas continuer? disaient quelques bouches roses. Qui nous pousse et qui nous renvoie? Et pourquoi ne pas maintenir une royauté qui brave toutes les révolutions?

— Parce qu'il n'y a rien d'éternel en ce monde, fit la marquise Thérèse. Vertu de ma vie! Vous êtes

encore de jolies ambitieuses. N'avez-vous pas été reines tout un jour, sans charte et sans rivales? Il ne dépend pas de moi de retenir vos sujets. Mais vous les retrouverez dans le monde, et j'en sais beaucoup qui ne demanderont pas mieux que de vous obéir.

— En effet, dit Madame de Cercy-Latour, en agitant son beau bras un peu plus que son éventail, et je crois que voilà le véritable sceptre. Mais une investiture n'est jamais de trop.

— Madame, reprit la Marquise en s'adressant à la Commandante, nous attendons vos ordres.

— J'entendrai volontiers parler sa Majesté, fit la Reine avec un sourire. M. Armand Silvestre me paraît fait tout exprès pour nous ouvrir les portes de l'Idéal.

— J'y tâcherai du moins, Madame, dit le poète, et, si elles résistent, j'essaierai de les crocheter. Je ne m'accorde pas, d'ailleurs, à cette démarcation qu'on veut établir entre des questions morales et des questions matérielles qui ne demandent qu'à se rapprocher. On serait fort embarrassé si les mouvements de l'âme ne pouvaient se traduire d'une manière palpable. J'ai étudié à mes moments perdus la synthèse et l'analyse des vibrations, réelles mais quelquefois inconvenantes, qui relie l'ivresse de l'âme à la fièvre des sens. J'ai pu comprendre ainsi pourquoi

sainte Thérèse, ravie en extase par un chérubin, s'intéressait dévotement à la flèche d'or de l'ange. Mais ma sainteté n'est pas assez établie pour que je vous dise le reste. Les curieuses pourront s'en informer dans les mémoires de cette belle Espagnole. Levons les yeux vers l'Idéal, sans mépriser la matière à laquelle mille liens invisibles le rattachent. Quelles plus belles sources d'idéal que l'amour et le vin ! Mais cela ne prouve pas qu'il faille être ivrogne ou débauché, plus qu'il ne convient. Ces passions légitimes et dangereuses s'ennoblissent, si l'on y fait la part du rêve. Donnons au rêve la place qu'il mérite dans notre vie, place du reste dont il sait fort bien s'emparer. Le rêve nous charme, nous console et nous repose ; il nous envahit, nous gouverne et nous affole, quand nous voulons lui résister, et je n'en veux pour preuve que la vision sévère que j'ai subie, une nuit que j'aurais voulu penser à tout autre chose !

Le poète-roi commença de conter :

LA CONFESSION DE DIEU

I



T ceci se passait au Jardin des Olives, dans la Nuit pleine d'angoisses où le Christ fuyait la sombre vision du supplice, l'âme noyée dans l'invincible regret de la vie et la chair hérissée des révoltes, savourant, dans sa grandeur même, l'horreur du sacrifice douloureux et sublime, sentant au fond de soi les fiertés de l'innocence et les amers désirs de l'expiation, volontaire victime d'un Dieu dont il avait sondé les colères sans en comprendre l'obstination.



Fraipont, sc.

Imp. Ch. Delâtre

E. Dentu, Edit.

LA CONFESSION DE DIEU

Il marchait sous la frondaison, doucement remuée par les souffles du ciel, tandis que le flot de ses rapides jours murmurait, dans sa mémoire, l'hymne des gloires passées et des éternels adieux. Il revoyait les bergers agenouillés sous l'étoile, les mages aux chevelures blanches tremblotantes dans la fumée des encens, les jeunes hommes balançant devant lui l'aile assoupie des palmes sur les routes de Jérusalem, les pêcheurs le bénissant au bord de leurs barques pleines, les amis de Lazare le proclamant vainqueur de la mort, et Madeleine versant sur ses pieds, avec les parfums, l'haleine amoureuse de sa bouche.

Et la mort prévue lui semblait plus affreuse comme aussi plus nécessaire, car les orgueils de la vie menaçaient de s'accrocher à sa robe blanche comme font les ronces du chemin. Il lui fallait hâter le pas pour ne pas sentir le poids du sacrifice s'alourdir à son épaule. Or, tandis qu'il méditait, priant son père inconnu de le soutenir dans l'épreuve, une ombre le frôla, dans la Nuit, et Christ reconnut Judas, celui qui le devait trahir et dont il savait le dessein.

Celui-ci, qui marchait aussi dans la terreur de son rêve, plein de remords et cherchant la solitude sous les arbres silencieux, voulut fuir, mais

Christ le retint et tous deux s'entretinrent comme il suit :

II

— Pourquoi veux-tu me livrer à la main des bourreaux, Judas ? N'ai-je pas été doux pour toi comme pour les autres, clément à tes faiblesses et t'apprenant le pardon ?

— Il est vrai, Seigneur.

— Ne crains-tu pas le châtimeut éternel que te prépare la colère céleste ? Ne sais-tu pas que je suis Dieu ?

— Il est vrai, Seigneur.

Et, levant vers Jésus ses yeux qu'il avait tenus jusque-là baissés, ses yeux où brillait un feu sombre, Judas ajouta d'une voix plus ferme et résolue dans sa dureté :

— C'est pour cela que j'ai voulu te punir.

Christ, épouvanté, tendit ses mains vers la nue, dont un coin, tout scintillant d'étoiles, apparaissait sur leurs têtes, déchirant le voile opaque des feuillages.

Et, comme soulageant son cœur longtemps

gonflé, vomissant le flux des haines amassées, Judas poursuivit, implacable, strident, amer :

— Oui, je te crois Dieu ! Seul, parmi ceux que tu t'images fidèles, et qui te renieront demain, je te crois l'unique créateur de toutes choses, le maître des destinées, celui qui nous fit ce que nous sommes, vers qui monte, depuis le berceau sanglant des âges, l'inutile blasphème des vaincus et des souffrants ! Et c'est pour cela même que te tenant enfin sous la forme mortelle où tu peux souffrir dans ton âme et dans ta chair, j'ai crié aux autres hommes : Vengez-vous ! Déchirez son front avec des épines, enclouez ses mains et crevez son flanc ! Cherchez-lui la plus longue torture, celle qui arrache le plus lentement les lambeaux douloureux de la vie ! Il n'est pas pour lui de trop infâme supplice ! C'est Dieu !

Et l'immortel maudit, comme secoué par sa rage, rugissait tel qu'une bête, la gorge haletante, rauque et desséchée. Christ l'écoutait, silencieux, et avec de grandes pitiés dans le regard.

III

Comme il s'était tu déjà depuis longtemps, Christ, à son tour, lui parla avec une douceur infinie :

—Je te veux écouter jusqu'au bout, lui dit-il. Apprends-moi donc ce que tu reproches au Dieu que je suis.

Et Judas, plus calme, mais plus terrible encore peut-être par l'accent profond de sa plainte, commença l'immense récit des griefs de l'humanité contre Dieu. Il dit au Christ les tortures accumulées par les natives contradictions de notre être, la tentation tendant ses éternelles embûches, les races, portant en elles des ferments de haine, qui se heurtent entre elles comme des vagues furieuses et les mêlent dans une écume de sang, les aspirations d'infini que la Mort dément, les tombeaux qu'elle ferme sur nos tendresses vivantes, le déchirement des adieux, l'amour sans cesse trahi, les âmes y désaltérant leur soif à des sources empoisonnées, l'incertain qui fait nos

chemins croulants sous nos pas, le mystère de nos destinées éteignant notre cerveau, l'âge impie flétrissant sous nos yeux l'image sacrée de la beauté, tout ce qui fait la vie odieuse, haïssable et nous l'impose en vertu d'une loi que nous n'avons pas voulue, celle qui jeta dans nos veines un sang brûlé de désirs inassouvissables, qui fit notre chair avide de voluptés et féconde en douleurs.

Et comme il exhalait cet immortel sanglot qui monte depuis le crépuscule du temps, de notre foule misérable, vers l'Impassible et l'Éternel, Christ l'écoutait en silence. Sa tête dorée retombant sur sa poitrine, comme si quelque remords inattendu eût alourdi subitement son front, si vraiment ému dans son recueillement que des larmes s'amassaient au bord de ses divines paupières.

Et son rêve sublime de sacrifice et de martyre enveloppant toujours sa pensée, ce doute lui vint pourtant de savoir ce qu'il allait expier, les fautes des hommes ou le crime de Dieu. Et comme il s'enfonçait dans l'horreur mystérieuse des responsabilités divines et humaines, dans l'insondable problème qui brise nos projets à des fatalités, Judas, pris d'un mauvais rire, lui cria :

— Adieu ! si Dieu que tu sois, tâche au moins de mourir comme un homme !

Et l'infâme qui avait vendu son ami disparut dans l'ombre, tandis que Jésus, élevant de nouveau ses yeux vers le ciel, sentait une épouvante plus grande au cœur, en voyant que tous les astres s'en étaient voilés et que la Nuit s'ouvrait seule aux ailes blessées de sa prière.





VOILA qui est sublime et terrible, dit la Marquise, et je ne sais pas de poème plus beau que le rêve qu'a eu M. Armand Silvestre; car c'est dans un rêve, n'est pas, mon cher roi, que vous avez vu et entendu ces choses? Sans doute vous vous êtes endormi dans quelque ruine d'église ou sous le crucifix de quelque carrefour sinistre. Les lieux augustes sont pleins de revenants. Pour moi, je ne pense pas que personne se soit promené de nuit dans les jardins de Versailles et de Trianon, sans y avoir entendu des voix lointaines, et les plus singuliers murmures.

— En êtes-vous sûre? dit la commandante Laripète en pâlisant un peu.

4191

— Très sûre, fit la Marquise, mais je ne parle que pour moi. Peut-être avais-je ces voix dans l'oreille ou dans l'imagination. Je ne cherche pas d'explication et m'embarrasse peu de celle qu'on pourrait trouver. Je raconte simplement une impression ressentie et qui ne m'a causé aucune frayeur.

— Il est certain, dit Catulle Mendès, que les choses gardent la mémoire des gens, mais elles manquent des moyens nécessaires pour le manifester clairement. Certaines organisations délicates peuvent saisir à cet égard des indices, des vestiges, qui provoquent en elles une sorte de divination. On ne me persuadera jamais qu'un temple dans lequel un dieu a été adoré pendant deux mille ans, soit une maison comme une autre. Ses murs sont certainement imprégnés de vénération et de prières. Quand le temple d'Éphèse, dont les parois étaient couvertes d'ex-voto, a été brûlé par Érostrate, il a dû s'élever au ciel autre chose que des flammes. Et les esprits forts les plus hardis hésiteront à nier qu'il y ait des objets, des rencontres, qui portent bonheur ou malheur.

— Vous nous ramenez au moyen âge et aux diableries, fit une voix grondeuse et sévère; vous n'arriverez qu'à empêcher quelques-unes de ces dames de dormir cette nuit.

— Je ne veux réveiller personne, répondit Henri

Delaage, je dors moi-même trop bien pour cela. Mais il est des faits, des événements qui resteront toujours inexplicables, si vous n'admettez pas dans la vie l'intervention de la fatalité. Prenons-en un exemple connu de tous, cette Vénus de Milo qui depuis cinquante ans fait l'admiration du monde. On la découvre mutilée, mais droite, debout sur un autel, dans une chapelle souterraine, entre deux Hermès qui paraissent avoir été placés près d'elle pour la servir. On la porte au jour ; elle inspire une sorte de terreur à ceux qui l'admirent. Son front, doré autrefois par le soleil, puis plongé dans l'ombre pendant des siècles, garde une empreinte divine où se révèlent les prières qui sont montées vers l'idole. A certain caractères on reconnaît une Vénus guerrière, parente de Diane, et on l'appelle VENUS VICTRIX. On la vend, on l'achète ; on la marchandé ; le vendeur refuse de la livrer ; Marcellus l'enlève à main armée, et on la traîne vers le rivage attachée par des cordes, à travers le sable et les galets qui la meurtrissent. L'immortelle se venge, deux matelots sont blessés, trois hommes sont tués dans le camp ennemi, et la Vénus meurtrière est amarrée aux bastingages du navire, après avoir fait couler le sang de cinq hommes.

— *Et qu'en concluez-vous ? dit la voix de l'incrédule.*

— Mais, répondit l'illuminé, qu'il ne faut pas toucher aux Dieux. Leur caractère est indélébile. Il est possible que les hosties ne soient que des pains à cacher, mais j'hésiterais à les percer d'un poignard après leur consécration. Elles renferment au moins la foi d'un homme.

Quelques-unes des dames se signèrent. Delaage continua d'une voix sourde :

— Ce que je dis est si vrai que la divinité des Dieux survit souvent à leur culte, si obstiné que ce culte puisse être. J'en puis parler, moi, qui ai connu dans la forêt de Meudon, aux environs du chêne rouge, un prêtre d'Isis qui était resté fidèle aux rites antiques ! J'ai entendu sa messe qui m'a causé des tremblements, messe sur laquelle le catholicisme a calqué la sienne. Mais, pour ne pas remonter aussi loin et revenir à la Vénus de Milo, qui nierait qu'elle a fait des miracles ?

— Dans sa chapelle du Louvre ?

— Partout. N'est-ce donc rien que l'universel assentiment de l'art qui a reconnu sa suprématie ? Ne voyez-vous que l'effet d'une perfection matérielle dans l'éblouissement qu'elle répand autour d'elle, dans la clarté dont elle inonde sa chapelle de velours rouge ? Ne connaissez-vous pas l'imprudent qu'elle a foudroyé ?

— *Quel imprudent ?*

— *Un poète — qui n'est pas loin d'ici. Si la position officielle qu'il occupe ne me permet pas de dire son nom, vous le reconnaîtrez aux vers qu'il a consacrés à sa divinité adorée.*

— *Vous allez nous dire ces vers ?* demanda la Reine.

— *Madame, ce sera comme vous voudrez.*

— *Vous brûlez de les dire !*

— *Je croyais échapper à ce reproche, fit Henri Delaage, les vers n'étant pas de moi. Mais, puisqu'on me soupçonne de quelque vanité personnelle, il suffit, je me tairai.*

Et le mage, rejetant ses cheveux sur ses épaules, disparut.

Alors la Marquise, la Reine et toutes les dames moururent d'envie d'entendre conter en vers ou en prose l'histoire du poète officiel qui avait été foudroyé par la Vénus de Milo. Mais le mage s'était évanoui et l'on fit de vains efforts pour le retrouver.

La Reine s'en dépita et ordonna en vertu de son pouvoir discrétionnaire qu'il fût amené mort ou vif. Mais Villiers de l'Isle-Adam, qui portait un volume d'Éliphas Levy sous son bras, s'approcha discrètement et la pria de ne point insister.

— *Votre Majesté ignore peut-être, dit-il, que nous*

avons perdu Henri Delaage depuis quelques années et qu'il y a peu d'apparence qu'il ait pu venir dans cette enceinte et s'entretenir avec nous ?

— *Quoi ! dit la Commandante, n'étiez-vous pas là tout à l'heure, et n'avez-vous pas entendu comme nous ce qu'il nous a conté de la Vénus de Milo ?*

— *Il se peut, dit le poète, mais j'étais distrait et je n'ai pas remarqué la personne qui parlait. Je supplie dans tous les cas votre Majesté de ne pas me compromettre.*

— *Je crois, dit la marquise Thérèse, qu'il est bon de ne pas insister là-dessus et de parler d'autre chose : c'est un moyen sûr de dénouer les situations difficiles. M. Maurice Bouchor nous dira, s'il le veut bien, dans quelles régions éthérées il place l'Idéal.*

— *La demande est redoutable ! dit le poète. Je me bornerai, Madame, à vous conter l'histoire d'un jeune homme qui fit fausse route en voulant donner à son idéal un caractère trop pratique et trop exact. Et pourtant il l'avait cherché dans l'œuvre du poète rayonnant par excellence, dans les sublimités du grand William Shakespeare. Je commence sans autre préambule.*

LE SHAKESPEAROMANE

I



A plupart des bourgeois et quelques hommes politiques ont une sainte horreur de la poésie et des poètes, qu'ils qualifient de gens inutiles, de bayeurs aux grues, de rêveurs acoquinés à des chimères et désintéressés des plus graves questions sociales. Je vais plus loin : les poètes sont gens éminemment nuisibles, et, plusieurs siècles après leur mort, sont capables de pousser de fort honnêtes gens à la folie et au crime. En voici un exemple : Vers 1830, un jeune Français de beaucoup d'esprit et qui aurait eu de l'avenir s'il ne se fût jeté

dans la littérature qui sévissait alors, s'expatria volontairement et s'en alla vivre dans un abominable hôtel garni de Londres, décidé à oublier sa langue maternelle et à ne plus connaître que celle dont s'était servi Shakespeare. Gautier nous a rapporté une histoire semblable ; mais à cette adoption de la terre et de la langue anglaises s'arrête toute ressemblance entre Jules Vabre le romantique et le héros de notre histoire. Celui-ci, jetant son nom aux orties, se fit inscrire sous le pseudonyme de M. Hamlet junior : il tenait à débiter dans son existence nouvelle par cette innocente plaisanterie. Les cinq premières années de séjour à Londres furent extrêmement monotones ; au bout de ce temps, M. Hamlet avait acquis une profonde connaissance de l'anglais, et, résultat plus merveilleux encore, ne se rappelait que par bribes les tournures et les façons de parler usuelles de son pays. Il avait, de plus, voyagé sur une quantité infinie d'omnibus et de bateaux (je ne sais pas si les chemins de fer étaient inventés à cette époque), et s'était supérieurement grisé dans les tavernes les plus enfumées de Londres. N'ayant pu vivre avec ces lords puissants et intraitables dont les querelles retentissent à travers les drames historiques de Sha-

Shakespeare, il s'était rejeté sur le bas peuple, à qui le poète a témoigné un égal intérêt : pauvresses aux chapeaux effondrés, mendiants en costume de soirée, grands diables d'habits rouges et ivrognes irlandais, il les avait tous fréquentés, scrutés, appris par cœur ; sa langue avait pris le pli du parler populaire, et un homme lymphatique aurait mis cent ans à mâcher et à digérer le nombre fabuleux de syllabes qu'il avait avalées comme si de rien n'était. Il devait à cet emploi continuel des apostrophes un grand talent de lire les scènes populaires des drames de Shakespeare, et il s'amusait à en mettre dans sa conversation des passages entiers, sans que ses naïfs auditeurs s'aperçussent d'une citation.

Or, il fit un héritage. C'est une façon assez ridicule de devenir riche, mais elle a l'avantage de ne coûter aucune peine. M. Hamlet s'enferma chez lui pendant trois jours, en compagnie d'un Shakespeare in-folio et de quelques bouteilles de Xérès. Tous les quarts d'heure, il buvait une gorgée de son breuvage favori (Falstaff en *pinte* perpétuellement) et ouvrait au hasard l'in-folio, lisant et méditant la première phrase qui lui tombait sous les yeux. Le soir du troisième jour, comme il se trouvait enfin lucide, il prit un

parti : désespérant de devenir Shakespeare, puisque ce grand homme avait vécu, ou de recommencer son œuvre, ce qui aurait été impossible et même inutile, il résolut de s'incarner successivement dans tous les personnages de son poète, et de donner un corps à d'aussi sublimes imaginations. Mais pourrait-il dans la vie jouer tous ces rôles, et par lequel commencerait-il ? Il décida que les rois seraient exclus, car, s'il est toujours facile de devenir empereur ou roi constitutionnel, il faut, pour représenter convenablement la royauté, avoir derrière soi une longue suite d'aïeux couronnés. Les personnages fantastiques, les monstres, les génies furent également mis hors de la question. Les femmes, il n'y fallait point songer. Ces réserves faites, il s'agissait de mettre en relief, de détacher pour ainsi dire et de promener dans la vie réelle le plus grand nombre possible de types shakespeariens. Il va sans dire que notre héros savait tous ses rôles par cœur ! Il ne doutait point de son talent de comédien, tant il s'était imprégné de l'esprit du texte, avait tourné et retourné les phrases en tous sens, en avait saisi les plus délicates nuances, s'était attaché à chaque personnage en particulier, et avait vécu, en un mot, dans sa cervelle, les différentes

existences de milliers de créatures ! Seulement, il se promet d'entrer d'abord dans la peau des personnages riches et puissants, prévoyant que les rôles à soutenir le rendraient prodigue et épuiserait l'héritage, si considérable qu'il fût, en quelques années. Sa splendeur s'effacerait par degrés, et, après avoir traversé les divers millieux où se meuvent les personnages de Shakespeare, il en arriverait aux pauvres diables et aux vagabonds, si faciles à jouer au naturel.

Le rôle de Timon d'Athènes était superbe et ne donnait point d'embarras. Lord Timon — tel fut le nouveau nom de notre héros — résolut d'aller se donner en spectacle à Paris, où il avait toutes ses relations. Mais, désireux de ne pas perdre son temps, il paya fort cher un respectable clergyman pour lui réciter la tirade de Polonius à son fils Laërte partant en voyage ; à quoi il répondit de fort bonne foi : « Très humblement je prends congé de vous, monseigneur. » Il avait bien, en tant qu'Hamlet, envie de se moquer de ce vieux fou raisonnable de Polonius ; mais il fallait opter entre un personnage ou l'autre, et se conformer scrupuleusement à l'un d'eux. Cela fait, il trouva assez aisément un jeune homme de bonne volonté avec qui il échangea les adieux de

Valentin et de Protée, et, s'étant muni d'un valet caractéristique et doué d'une mémoire d'enfer, il s'embarqua pour le continent. Que n'aurait-il pas donné pour que le bateau fit naufrage ! C'eût été une merveilleuse occasion de jouer la première scène de la *Tempête*. Mais le ciel était pur, le bateau marchait paisiblement sur la mer, jetant à droite et à gauche d'énormes blocs verts qui semblaient solides comme du jaspe, et sur lesquels s'étendait une mousse bruisante, blanche comme de la bave de cheval. Le maniaque, pourtant, ne voulut pas perdre une si belle occasion, et se mit à gourmander le capitaine, à apostropher des matelots qui ne lui disaient rien. Il répétait sans cesse à l'un d'eux le mot de Gonzalo : « Ce garçon me donne grand espoir ; je ne lui vois pas du tout les signes de la noyade ; toute sa personne ne parle que de potence. » Et le temps était d'une sérénité désespérante ! Aussi bien, les matelots finirent par accabler le pauvre diable de telles injures qu'il en était tout joyeux, car leur grossièreté lui rappelait celle du maître d'équipage dans la terrible scène du naufrage. En débarquant à Calais, il vit un ours qu'on faisait danser dans la rue ; et, se rappelant l'ours qui dévore Antigonus sur le rivage

fictif de la Bohême, il eut bonne envie de se faire manger. Mais il résista à la tentation, désireux qu'il était de donner au monde le spectacle de Timon d'Athènes le Magnifique.

Il eut un hôtel, des laquais poudrés, des voitures de gala. Il ne fut bruit que de ce riche étranger qui jetait l'or par toutes les fenêtres de sa maison ; et il avait assez de fenêtres pour payer deux mille francs d'impôt. Il invita ses anciens amis à des fêtes somptueuses, et aussi cette population flottante des salons, gens en place, artistes, hommes de spéculation, qu'on trouve partout où il y a de larges appartements, des torrents de lumière et un substantiel souper. Lord Timon parlait difficilement le français, et ne marchait qu'avec son interprète. Il eut quelquefois la fantaisie de s'habiller à l'antique ; le contraste d'un costume athénien et d'un parler saxon ne laissait pas d'être assez comique. Le noble lord eut un poète et un peintre, dignes, par leur basse cupidité, de jouer le rôle des deux chiens couchants du Timon de Shakespeare. Il voulut se payer également un Apemantus : il trouva un littérateur manqué, passé à la critique, lequel aurait rendu des points au philosophe cynique. Timon, contre toute espèce d'usage, envoyait des bijoux à ses

amis, des coupes de prix, des toiles dignes de la galerie d'un prince ; on acceptait de peur de désobliger un fou. Oh ! il vous prêtait de l'argent de grand cœur ; pour rien au monde il n'eût accepté un reçu. Avec cela, poli, doux, affable, mettant chacun à son aise, laissant ses invités jouir de sa maison librement, et cachant une profusion de musiciens derrière toute les armoires. La nuit, seul, il repassait dans sa tête ces journées féeriques, se disant que nul millionnaire n'avait jamais joui de son opulence comme il faisait de la sienne. Il se livrait à un sérieux examen de conscience, se demandant s'il avait exactement copié son modèle, et si tel de ses gestes n'avait pas manqué de grandeur et d'affabilité.

Le jour vint qu'il fallut montrer le revers de la médaille ; lord Timon se prétendit ruiné et envoya chez ses meilleurs amis, demandant quelques milliers de francs à chacun. Il fut outrageusement bafoué. Pas une main ne lui tendit cinq francs. Au reste, il en fut heureux, puisque cela était nécessaire pour amener le dénouement de la comédie. Peut-être cependant trouva-t-il dans cette contre-partie de son rôle une amertume secrète, et, dépouillant le comédien, eut-il un vrai mouvement de colère. Il commençait à s'identifier

avec son modèle ! — On connaît la pièce, je me dispenserai d'en suivre les péripéties. Timon fit courir le bruit que la fortune lui avait souri de nouveau, et invita une centaine de personnes à dîner. Des émissaires à lui reçurent l'ordre de ne parler que de cette fête et de la prôner partout ; on devait être servi par des jeunes femmes d'une beauté choisie, et faire la chère la plus délicate, tandis que le bruit doux d'une symphonie éloignée accompagnerait discrètement les conversations. On devait boire des vins fabuleux, inestimables, amenés à grands frais des quatre coins du monde ; après dîner, on aurait le divertissement de la comédie, jouée par les meilleurs acteurs de Paris. Le terrible jour des représailles arriva. Les convives se pouléchaient les lèvres et dilataient leurs narines, bien qu'on ne vît la couleur d'aucun mets ; la table était couverte d'énormes plats d'argent dont on n'avait point enlevé les couvercles. Mais une délicieuse odeur entraît par bouffées dans la salle, car Timon avait fait préparer, dans une pièce voisine, un souper prodigieux qui devait être mangé par les laquais. Tous avaient serré la main de leur amphitryon, et s'étaient platement excusés de leur retard à rendre un service d'argent. D'aucuns eurent l'insolence

d'apporter la somme qu'ils avaient refusée quelques jours auparavant. Timon les invita à s'asseoir ; puis il commença cette effroyable prière que Shakespeare a mise dans la bouche de son misanthrope. Tous les convives pâlirent en entendant ces mots : « Dieux bienfaiteurs... faites que la viande soit plus aimée que celui qui la donne... qu'il ne se fasse pas une assemblée de vingt personnes sans qu'il y ait là un ramassis de misérables ; si douze femmes se mettent à table, qu'une douzaine d'entre elles soient — comme elles sont... Quant à mes amis que voilà, comme il ne me sont rien, ne les bénissez en rien, et qu'ils ne soient bien venus à rien. » Puis Timon poussa le cri : « Découvrez les plats, chiens, et lappez ! » Les plats étaient pleins d'eau chaude. Profitant de la stupeur de ses invités, Timon leur lançait de l'eau au visage, les insultait, les traînait dans la boue, s'animant par degrés, et devenu blême de rage ; il finit par leur lancer les plats à la tête, décrocha des tableaux, saisit des chaises et tout ce qui lui tombait sous la main pour en accabler ses convives. Il fit si bien que plusieurs restèrent sur le carreau, et que le reste, épouvanté, s'écrasa aux portes, se culbuta dans l'escalier et disparut avec de grands cris.

Mais notre homme avait compté sans la police, qui eut l'indiscrétion de faire prendre des nouvelles des blessés. Cité devant un tribunal et condamné à plusieurs mois de prison, le noble lord fit d'amères réflexions sur le détestable état de notre société. Du reste, il n'avait nul regret d'avoir cassé la tête à sept ou huit pauvres diables, puisque cela était dans le programme. Cependant le charme était rompu, l'homme redevenait lui-même, et, après quinze jours de prison, il sentit nettement toute la distance qui séparait sa pesante réalité des créations de Shakespeare. Que de difficultés dès le début ! Et comment exploiter sa situation présente ? Il essayait bien de se figurer qu'il portait, à l'instar de Malvolio dans la *Nuit des rois*, des bas jaunes et des jarretières en croix, et qu'on l'avait jeté au cachot comme fou ; ou bien qu'il était le Claudio de *mesure pour mesure*, et allait être décapité ; mais ces situations étaient trop tendues pour qu'il arrivât à s'y maintenir sans un grand effort d'imagination, et seul, abandonné, il ne pouvait arriver à se faire illusion. Il lui eût fallu un confesseur, un bourreau, un être typique et sinistre qui eût fait passer devant ses yeux la vision de l'éternité ; mais son geôlier était d'une odieuse

vulgarité, et sa prison aussi confortable que *Terminus hôtel*. Sa peine achevée, il retourna en Angleterre, et eut au moins le plaisir de lancer contre Paris l'imprécation de Timon s'éloignant d'Athènes.

II

Pendant un mois, il changea tous les jours de logement, se faisant appeler Nym, Pistol, Parole, Troïlus, Mercutio, etc. Il revint au nom d'Hamlet, que son indécision faisait s'appliquer à lui avec beaucoup de justesse. Hélas ! il n'aurait ni le temps ni la force d'accomplir son glorieux projet ! Les personnages de Shakespeare sont très violents, et il eût dû, pour les représenter convenablement, injurier des passants inoffensifs, plaisanter ces vieillards « dont les yeux distillent de la gomme de prunier », tirer l'épée à chaque coin de rue et se faire envoyer aux galères tous les quinze jours. De plus, il devait être fréquemment amoureux, découvrir des femmes répondant par leur grâce suave au signalement de Miranda, de Rosalinde ou de Béatrix, et — voilà

le point — les épouser au bout d'un certain temps. Il eût donc été polygame, et une carrière aussi brillamment commencée se serait vu arrêter brusquement par l'incivilité de la justice ! C'était inadmissible.

Un jour, le sieur Hamlet, flânant dans la rue, s'arrêta devant une affiche de théâtre. Un acteur était malade, et on prévenait le public que la représentation d'*Hamlet* n'aurait pas lieu pour quelque temps. Frappé d'une idée subite, le ci-devant Timon courut au théâtre, prit l'adresse du directeur, et alla trouver ce personnage, qui dormait, car il était neuf heures du matin. L'audacieux était entré malgré les cris d'une servante, et, bondissant dans la chambre à coucher, parlant confusément comme un homme qui voudrait dire quinze choses à la fois, il fascinait le directeur par un regard terrible. Celui-ci, reprenant peu à peu ses sens, lui cria : « Qui diable êtes-vous ? »

« Hamlet ! Hamlet ! » répétait le forcené, en accompagnant ses vociférations d'une gambade.
« Hamlet, c'est moi. Je suis Hamlet, monsieur, la propre personne du prince danois ; je suis horriblement anxieux de savoir s'il y a une autre vie, monsieur. Je crois que je deviens fou en

pensant au ciel et à la terre, lesquelles contiennent, comme vous le savez, plus de choses que n'en a rêvé notre philosophie. Oh ! parbleu, je sais bien que ma mère s'est conduite légèrement ; mais que diable, le ciel m'ordonne une vengeance qui me coûte beaucoup ! Je suis si abasourdi que je néglige cette pauvre Ophélie, et je ne serais pas surpris qu'elle s'allât jeter à l'eau. Mais, morbleu ! ne regardez pas ma jaquette et mon pantalon ; je vous dis que je suis Hamlet ! » Et, se mettant en manches de chemise, le fou se mit à réciter le fameux monologue d'un ton si grave, si pénétré ; il y avait en même temps une si âpre ironie dans les moindres inflexions de sa voix, un si profond découragement à la chute des phrases, et, à travers la tirade hésitante, hachée, tourmentée, on sentait passer une si cruelle inquiétude que le directeur, stupéfait et ébloui, engagea le comédien improvisé sans hésiter une minute. On changea les affiches, et le soir la salle fut pleine. Le nouvel acteur avait exigé qu'on annonçât « que le rôle d'Hamlet serait tenu par Hamlet lui-même. » Aussi le public manifestait-il une violente curiosité. Lui, s'était habillé à la diable et avait négligé de se farder ; il donna ainsi prise aux railleries des comédiens, qui ne comprenaient pas la lubie

de leur directeur. Quand Hamlet entra en scène, désordonné, égaré, les yeux brillant d'un éclat sauvage, on eût dit qu'il portait un monde dans sa tête : l'écrasante fatalité qui amène toutes les péripéties du drame siégeait sur les plis de son front, et c'était bien l'Hamlet de Shakespeare, un barbare à demi cultivé, une tête de philosophe et de rêveur sur des épaules de roi, un esprit trouble et puissant, un homme de sang et de nerfs, tout effaré des terribles complications de l'existence qu'il est obligé de démêler. Aussi, sans qu'on sût pourquoi, sans qu'un effet dramatique les eût provoqués, des applaudissements éclatèrent dans toute la salle. Alors, le comédien grandit d'une coudée ; il vit quinze cents personnes devant lui, prêtes à se courber sous son souffle, émues de la même passion que lui, venant là pour entendre retentir la grande parole qui a toujours trouvé un écho dans les cœurs anglais ; lui, par une faveur insigne, était admis à transmettre au peuple les inspirations du poète qu'il avait si patiemment étudié, si profondément compris et aimé si passionnément ! Toute gêne disparut ; il entra en communion avec les âmes brûlées de la même flamme que la sienne. Il n'y eut pas un geste d'acteur, pas un effet de voix

destiné à distinguer le personnage de l'homme ; il était Hamlet lui-même, comme il l'avait dit, et, jouant comme on vit et comme on parle, il fut sublime.

De retour chez lui, il était fou de joie. Il avait trouvé ! C'était la seule manière possible d'aimer Shakespeare et de le prouver. Puis, il avait été acclamé, on l'eût porté en triomphe ; et certes, son cœur se gonflait d'orgueil comme s'il eût enfanté tous les drames du poète, et que le monde entier se fût levé pour dire : celui-ci est un homme ! — Il passait en revue toutes les pièces qu'il pourrait jouer, et il se trouva qu'il les jouerait toutes. Et tous les rôles ! peu lui importait que son nom fût mis sur l'affiche en gros caractères ; il voulait pénétrer les plus secrètes intentions du poète, s'incarner dans les seconds rôles et jusque dans les comparses, certain que chaque mot d'un drame renferme tout le cerveau qui en a conçu et exécuté l'ensemble.

Bientôt, Londres se lassa. On jouait cent fois de suite la même pièce ! Non qu'il ne retrouvât pas tous les soirs le même élan et la même passion, mais il voulait tout jouer, et de préférence les pièces inconnues ou mal connues, car la mémoire humaine ne peut pas tout retenir. Tout le

jour, il étudiait ses rôles, et le soir, il se grisait de son jeu, plus encore que des frénétiques acclamations de la foule. Il se fit l'impresario d'une troupe ambulante, et partit pour la province où sa renommée l'avait précédé. Comédies, féeries, tragédies, tout y passa; tantôt il faisait Macbeth, tantôt le deuxième bourgeois de tel drame historique. Les jeunes gens, les vieillards, les humoristes, les valets : il eut cinq cents costumes, et endossa cinq cents âmes différentes sans jamais faire craquer un de ses rôles, tant il était souple et savait se façonner aux allures du personnage qu'il revêtait, pour ainsi dire.

Cependant, quand sa curiosité fut un peu apaisée, quand il se fut roulé à son aise dans la peau d'une infinité d'êtres et se fut rendu compte de la vie intérieure de ces types incomparables et du mécanisme qui les fait mouvoir si naturellement, il songea à faire mieux, et à couronner cette vie toute remplie d'une noble admiration par un dénouement inattendu, poignant, et qui fût comme le résumé de ses dernières années. Il se dit que la mort pouvait d'un moment à l'autre venir le surprendre, et qu'il serait honteux de mourir comme tout le monde, d'une stupide attaque d'apoplexie ou d'un rhume. Il fallait mourir en

soldat, la bouche pleine d'une phrase de Shakespeare, le bras levé pour faire quelque geste dramatique, l'esprit tendu et abîmé dans son éternelle contemplation du dieu. Du reste, en mettant à part les héros historiques, les hommes de Shakespeare meurent presque tous de mort violente, et beaucoup se suicident. Quand ils n'ont pu atteindre leur rêve ou plutôt quand ce rêve leur échappe, quand le centre de tous leurs désirs est violemment éloigné d'eux par le destin, inutiles désormais et sans but, ils se poignent ou s'empoisonnent. Ce sont des êtres nerveux et sanguins, de tempérament brutal par les infinies délicatesses de leur cœur, qui veulent avec l'énergie aveugle des enfants, et qui, s'ils se cognent contre un meuble, frappent le meuble, quitte à se faire du mal. Le monomane voulut se conformer à la nature des héros qu'il jouait, et, lui qui avait étreint son unique désir et en avait joui, se tuer avant que ce désir ne se refroidît dans ses bras et ne tombât en poussière. Puis, comme il avait fait le tour des créations shakespeariennes, son ancienne envie le reprenait de vivre celle-ci ou celle-là; mais il voulait en choisir une entre toutes, s'y enfermer et y mourir. — Ajoutons qu'absorbé par une folie littéraire et

imaginative il avait laissé s'accumuler en lui des trésors de passions qui voulaient être dépensés. Sans doute cette existence solitaire, dominée par une pensée unique, le fatiguait, et il voulait, sans rien rabattre de sa ferveur, vivre pour lui-même et se tordre dans des angoisses à lui. Après de longues hésitations, après s'être laissé séduire par le rôle d'un ambitieux tel que Richard III, il se détermina pour Othello, comme plus simple et plus intense peut-être. Il lui parut beau d'habiter le corps de ce barbare, de presser dans ses bras athlétiques une mignonne et frêle enfant ; et, torturé sur le chevalet de la jalousie, de rugir comme le Maure et de mourir comme lui.

III

Il y avait dans la troupe une charmante jeune fille, blonde, et dont la voix douce et timide et les yeux pétillants de gaieté rendaient admirablement le contraste qu'il y a entre l'intrépidité, la joyeuse humeur des héroïnes de Shakespeare et leur farouche pudeur. C'était une enfant de vingt

ans dont le chef de la troupe n'avait point remarqué la grâce, car il ne la voyait qu'en scène, et se dépouillait chaque soir de tous les sentiments qu'il avait traduits devant le public. Le futur Othello pensa que ce serait là une charmante Desdémone, et, lui ayant fait jouer le rôle, s'en éprit sérieusement. La jeune fille, qui avait contrarié la volonté de ses parents pour entrer dans la troupe, s'était prise d'une belle passion pour le théâtre en voyant jouer la comédie par le héros même de cette histoire. Elle l'avait trouvé si beau, si éloquent, si passionné, qu'elle l'avait naïvement aimé de cet amour effréné, unique dans la vie, qu'un regard suffit à allumer. Aux premiers mots de galanterie qu'elle entendit, — et le comédien en savait à lui seul autant que le roi de France, Biron, Longueville et Dumaine, puisqu'il savait leurs quatre rôles par cœur, — elle découvrit ingénûment sa passion ; et, par cette réciprocité du sentiment qui fait tomber dans les bras l'un de l'autre Bénédic le railleur et l'impitoyable Béatrix, elle inspira autant d'amour qu'elle en ressentait.

Le dénouement du drame approchait. Le nouvel Othello épousa sa Desdémone, et se donna quinze jours pour l'aimer. Dans cet espace

de temps il devait être devenu féroce-ment jaloux, et, le quinzième jour expiré, il se poignardait après avoir étouffé sa femme. Il cessa de jouer, donnant pour prétexte sa lune de miel; car il ne voulait rentrer au théâtre que le jour fixé pour le double meurtre. Il devint passionnément amoureux de sa femme, et sentit avec une joie infernale quelle torture serait la sienne si d'autres bras, par exemple ceux d'un grand diable d'acteur qui jouait Cassio, étreignaient ce corps à lui. Cette seule pensée le rendit jaloux. Il avait bien le temps d'endoctriner un Iago qui l'aurait cru fou (fatuité inconcevable) et aurait éclaté de rire au milieu de ses odieux discours! Il fallait qu'il fût jaloux, il le fut. Le temps pressait; aussi accablait-il sa femme de caresses, se ruant sur elle comme devait le faire un barbare séduit par la chair blanche. Au reste, il le sentait, c'était une dette qu'il payait à l'amour. Qu'on juge de l'intensité de cette passion qui avait enflammé deux cœurs presque subitement, et qui devait les avoir consumés en deux semaines! Le jour fatal arriva. En s'éveillant, le nouvel Othello eut comme un éblouissement. L'heure était venue! pendant les quinze jours, tout à son amour, il n'avait songé à rien; les baisers avaient effacé de

son front toute préoccupation, et il s'était livré corps et âme à un rêve délicieux. De temps en temps seulement, il réveillait sa jalousie comme un homme avive une douleur de dent en piquant le nerf avec une épingle. Puis il se rendormait, attendant le jour, décidé à cette mort de son choix, n'en concevant pas d'autre. A présent, il était terrifié. Il devait, avant que minuit eût sonné, étouffer brutalement une frêle enfant qui l'aimait, et couper d'un coup de sabre tout son bonheur, à lui. Il se perdait en raisonnements sans fin sur la bizarrerie de sa vie, qui se terminait brusquement quand le ciel commençait à lui sourire. Mais il ne s'agissait pas de raisonner; il fallait mourir. « Que pensez-vous, dit-il à sa femme, de la conduite d'Othello? N'est-il pas barbare et cruel? — Non, répondit-elle doucement, puisqu'il aime. » Alors il sortit et ne revint pas de toute la journée.

Le soir arriva. Desdémone disait qu'elle ne pourrait jamais jouer son rôle; elle était trop heureuse, et ne prenait pas au sérieux ses malheurs de théâtre. Lui, il fut impassible; il parut seulement un peu distrait. Au commencement de la pièce, il fut superbe; on l'accueillit chaleureusement. Son amour lui revenait en tête, et,

oubliait que dans deux heures tout serait fini, il se laissa aller aux plus fougueux emportements de la passion. Il était bien Maure, aimant comme un taureau, rudoyant pour la caresser cette blanche fille aux yeux bleus. Au deuxième acte, en se jetant dans ses bras, il faillit l'étouffer et fit claquer la paume de ses mains sur les omoplates de la jeune femme. Il s'écria : « O ma belle guerrière ! » avec un accent de triomphe et d'amour qui souleva toute la salle. Mais, quelques vers plus loin, quand il dit : « Mourir en ce moment serait le souverain bonheur », son cœur battit violemment et il pâlit sous son masque noir. Pendant l'entr'acte, il regarda si son poignard était bien affilé.

Le troisième acte commença, et l'on vit naître et grandir la féroce jalousie du Maure. Quand ses premiers soupçons ont été excités, et que, nerveux et fébrile, il rejette le mouchoir que Desdémone lui a tendu pour s'essuyer le front, en disant : « Votre serviette est trop petite » il eut envie de se jeter à ses genoux et de lui demander pardon de cette brutalité. Pour la première fois il suivit deux pensées en jouant. Quand il eut bu le poison que lui versait lentement Iago, étant dans la nécessité de se surpasser lui-même et d'exciter

au plus haut point la passion des spectateurs, il fut, tant il était comédien, pris d'un vrai mouvement de fureur; et, à défaut de jalousie, il exhala d'une façon terrible sa haine contre la mort et le cercle infernal où il s'était enfermé. Dans cet état violent, il eut une sensation plus nette de ce qui allait suivre, et il arriva à l'exaspération. A cet endroit de la pièce, il dut avoir son attaque; il se roula par terre comme un épileptique, frappant les planches avec ses pieds et ses mains, les yeux sanglants et l'écume à la bouche. La mort, la mort était devant lui, lui armait le bras et il allait frapper. Les secondes s'écoulaient, et dans trois quarts d'heure il aurait commis deux crimes! Il fit ce calcul désespéré de reculer le moment fatal, et mit un long espace de temps entre chacun des cris inarticulés qu'il poussait. Il recommença même à la fin, et il regardait Iago avec des yeux terribles comme pour lui dire de ne pas donner la réplique. Cependant il se roulait, et agitait convulsivement ses membres; des sons rauques sortaient de sa gorge. Le public fut épouvanté. Après le quatrième acte, l'acteur eut un moment affreux. Il ne pouvait plus reculer, il fallait la tuer. Tout son corps se couvrit de sueur, et il flageolait sur ses jambes. La cervelle

en feu, il attendait son tour d'entrer en scène. Il lui semblait qu'il ne pourrait pas parler, qu'il fondrait en larmes devant le public. Il fallait pourtant prendre son parti. Il entra lentement, et regarda le public pendant plusieurs minutes, silencieusement; un frisson courut dans la salle. Puis, d'une voix étouffée qui s'entendait dans le profond silence comme un soupir ou un râle, il commença : « C'est la cause, c'est la cause, mon âme ». Il avait réellement peur de la réveiller; il la croyait endormie. Il débita admirablement son monologue, de parfait sang-froid. La pensée était partie, et sa mémoire lui dictait ses répliques sans qu'il songeât à ce qu'il disait. Mais, pendant le dialogue, les dénégations de Desdémone l'irritèrent, et ce fut avec une voix de tonnerre qu'il cria : « Hors du lit, catin! — A bas, catin! » Il était convaincu de ce qu'il disait : Othello raisonne parfaitement bien, il est avéré que sa femme est coupable, il faut qu'elle meure. « Tuez-moi demain, laissez-moi vivre aujourd'hui. » Demain! vivrai-je, demain! aurai-je le courage de te tuer? non, tout de suite, et tu vas voir que ma main ne tremble pas. Il prit l'oreiller et le lui appuya sur la bouche de toute sa force; il craignait de se laisser attendrir. Elle se

dégagea d'abord, et, comme il lui avait fait mal, lui demanda tout bas ce qu'il avait. Il se contenta de rugir sourdement, et recommença à l'étouffer. Comme elle se débattait sans pouvoir parler et qu'il concentrait toute sa force dans la besogne matérielle qu'il accomplissait, le public ne lui trouva pas l'air féroce et sublime qu'il avait d'ordinaire; puis, on ne s'expliquait pas les mouvements désordonnés de Desdémone dans son lit. A la fin, lassé qu'elle eût la vie si dure, il tira son poignard et le lui planta dans le cœur. Lorsqu'on vit les draps se colorer de sang, et qu'Othello vint sur le devant de la scène avec le poignard rouge et l'œil stupide, les cœurs se serrèrent d'effroi, et un grand cri s'éleva. Othello regarda la foule; alors, voyant qu'on allait s'élancer sur la scène, il eut un regard horrible, où l'on lisait une douleur sans borne; un regard désespéré, qui aurait voulu arrêter le temps! il voulait, Othello, exhaler sa fureur avant de mourir, jeter les cris lamentables qui retentissaient dans sa mémoire et mourir sur sa dernière réplique! Mais il comprit que le drame s'arrêtait là, qu'on allait se jeter sur lui, et, tandis qu'un ou deux spectateurs enjambaient la scène, il dit le mot d'Othello avant de se frapper : « Comme ceci », puis s'en-

fonça le poignard dans la gorge. Il tomba baigné de sang; il fit un effort pour parler avant de mourir, et ne le put. Mais, comme on avait porté Desdémone sur le devant de la scène, il déploya une force surhumaine pour se traîner jusqu'à elle. Elle était bien « pâle comme sa chemise »; et le féroce amant la regardait avec des yeux avides où on put lire distinctement les derniers mots d'Othello dans la pièce : « Mourir sur un baiser! » En effet, il s'approcha assez d'elle pour qu'un flot de sang jailli de sa gorge ruisselât sur les cheveux et la figure de Desdémone.





VOILA un méchant homme, dit le Roi, et je me demande pourquoi il poussait le réalisme à l'outrance dans un cas aussi fâcheux, alors qu'il avait des occasions charmantes de mettre Shakespeare en action dans un sens plus gracieux. Sa fantaisie avait des côtés séduisants. On se ferait comédien tout de suite et l'on deviendrait peut-être un grand artiste si l'on ne descendait du balcon de Juliette qu'après avoir passé la nuit avec elle. J'aimerais fort à m'en aller avec Rosalinde, après la chute finale du rideau, pour suivre, au-delà du cinquième acte, le rêve du poète. Il y a toute une école dramatique là-dedans.

— L'idée en est aimable, mais non pas nouvelle,

fit Charles Monselet, et Rétif de la Bretonne l'a développée fort agréablement dans son théâtre réformé. Il fait jouer ses drames, ses comédies, par de jeunes amoureux qui n'ont qu'à rester dans le vrai pour exprimer la passion et qui sont conduits par les péripéties de la pièce vers le dénouement le plus doux.

— Je craindrais, dit la Reine, qu'ils ne missent quelque précipitation à jouer l'ouvrage et qu'ils ne sautassent des scènes intéressantes pour le spectateur.

— Et moi, fit le Roi, je suis fort en peine de la façon dont se régleraient les répétitions des comédies jouées dans de pareilles conditions. Supprimerez-vous les répétitions? Les acteurs bien épris seraient les premiers à s'en plaindre. Et le souffleur, que deviendrait-il au milieu de pareils conflits et quelle part prendrait-il à l'affaire?

— Souffler n'est pas jouer, répondit M. de Cupidon, et je ne me charge pas de régler le théâtre imaginé par Rétif. La vérité est qu'un pareil réalisme n'est admissible que par exception et l'aventure en devient charmante. Desforges raconte avec beaucoup de verve l'histoire d'une représentation bourgeoise dans laquelle il joua son rôle jusqu'au lendemain. Mais, pour sauver les apparences, il garda le nom de Dorlis et la dame celui d'Isabelle.

— Vertubleu! fit la Marquise, m'est avis que

cette journée, consacrée à l'Idéal, n'est pas exempte de détails un peu risqués. C'est assurément la politique royale qui déteint sur nous. J'en appelle à la jeunesse. Voici précisément M. Jacques Madeleine qui s'avance avec sa distraction habituelle, mais à qui l'on ne peut supposer de mauvaises pensées. Je suis sûre que son Idéal est le plus honnête du monde; et qui en douterait après avoir lu son exquise Idylle Eternelle, où sourient et se plaignent si délicieusement toutes les rêveries des premières tendresses? Contez à votre tour, monsieur le poète ingénu. Cela nous reposera des paradoxes en déshabillé qui obligent nos belles dames à se mirer dans leur éventail.

— Allez, dit la Reine en ouvrant d'un geste la carrière au jeune poète, soyez vertueux, si vous le voulez, mais soyez avant tout sincère.

Jacques Madeleine regarda le bout de ses bottines, puis un point vague qui n'était pas extrêmement éloigné des cheveux blonds de Mademoiselle Suzanne; et il entreprit son histoire.

LA CHARITÉ IMPOSSIBLE



DANS le cadre de la fenêtre ouverte, les ramures délicates des arbres à demi effeuillés déjà se découpaient, avec une netteté qu'on eût dite artificielle, comme un transparent de filigranes, sur l'horizon de pourpre et d'or frangé de violet sombre. L'air comme raréfié, d'une fluidité lumineuse, chargé de griserie, affolait des vols d'oiseaux qui décrivaient de grands cercles, — il en tombait, avec la lenteur qui plane d'une chute insensible, des flocons de duvet léger, — et se poursuivaient au milieu d'un bruit querelleur de cris et de chansons.

« — Madame, dit-il à la mignonne, l'aumône, d'après un évangile, est œuvre de charité lorsqu'on la fait de son propre bien ; ce n'est plus une bonne œuvre lorsqu'on prétend la faire aux dépens d'autrui. Je suis un mendiant d'amour. madame, secourez-moi, mais sans dépouiller l'ami à qui vous vous devez toute.

— Mais, cet ami, n'est-ce pas vous-même ?

— Vous voulez bien me l'affirmer, madame, et grâce à cela tout subterfuge sera vain, car je saurai si vous faites le moindre tort à votre ami en me faisant la charité. Je tends la main !

— On vous a déjà donné, mendiant. Vous ne direz pas, je pense, que vous n'avez pas mangé depuis deux jours ; n'avez-vous pas eu hier au soir, sur une nappe d'une blancheur éblouissante, un repas de fraises et de crème fouettée, et la bonne odeur chaude d'un gâteau doré ? Vous ne prétendez pas non plus que vous cherchez un asile pour la nuit : car vous êtes certain de dormir sur un oreiller soyeux comme une caresse, doux comme ma gorge tiède.

— Faites-moi la charité !

— Eh bien, puisque vous ne voulez pas entendre raison, je vous donne le sourire qui vient d'effleurer mes lèvres et le regard trop tendre

qui tout à l'heure affaiblissait mes reproches.

— Vous ne pouvez pas me donner ce sourire parce qu'il n'est pas à vous. Car c'est justement le sourire qui effleura vos lèvres, ému déjà, moqueur encore, le jour où, pour la première fois, votre ami (je le sais bien, puisque c'est moi!) se troubla, se mit à balbutier en vous assurant qu'il faisait très chaud quoique l'on fût à la fin de l'automne. Ce sourire est à lui.

— Mais le regard.

— Croyez-vous donc que votre ami, comme un avare sans conviction, ne sache pas mieux le compte de ses innombrables trésors? Ce regard, c'est celui dont vous l'avez regardé un soir qu'après vous avoir fâchée, bien loin de vous demander pardon, il vous avait prise dans ses bras. Ce regard est à lui. La charité, madame, la charité.

— Tenez, pauvre homme, voici l'odeur délicate qui monte de mon corsage entr'ouvert lorsque je me penche un peu et voici, pour la joie de vos yeux, la courbe jumelle de mes seins qui semblent un arc bien tendu à l'étroite poignée.

— Madame, on dit que le mendiant Homère devint aveugle pour avoir vu sur les vagues de la

mer éolienne l'éblouissement rose de la gorge de Cypris. Mais depuis, privé de la lumière du jour, il ne pouvait ignorer l'éternelle présence Divine à cause de l'ineffable odeur qui sans cesse flottait devant lui. Et maintenant il croirait que Cypris a mêlé le parfum des déesses à la mortelle odeur des Parisiennes blondes.

— Cette aumône vous suffira donc, j'espère.

— Certes, si je la pouvais accepter. Quelle erreur obstinée et par trop absurde vous fait parler de la sorte ? S'il était déjà de très mauvaise foi de sembler croire que des choses insaisissables comme un regard, comme un sourire pouvaient ne pas appartenir irrévocablement à votre ami, n'est-ce pas une trahison que de vouloir lui reprendre ses plus solides, ses meilleurs biens au soleil, vos seins harmonieux et parfumés. L'arc dont vous parliez à l'instant ne s'est-il pas bien des fois tendu et détendu, pour le meurtrir.

— Je puis offrir à vos lèvres le bout des doigts de ma main gauche.

— Je lis la ruse dans vos yeux, madame, mais votre perfidie est sans mémoire. Vous voulez dire que rien de tout votre corps n'est plus à vous, et qu'il n'est pas de frissonnant, de troublant trésor dont les lèvres de votre ami n'aient ardemment



pris possession, — si ce n'est le bout des doigts de votre main gauche. Mais vous vous trompez, je vous jure, vous ne vous souvenez plus ! Elles ont pris possession même de cela, et rien, je vous le dis en vérité, rien du délice que vous êtes n'a pu échapper à la convoitise de votre ami.

— Quoi ! prétendez-vous que mes yeux, mes dents, que sais-je ? ma chevelure blonde, ne sont plus à moi ?

— M. de Tristan, poète sans manteau, gourmandait une Belle Gueuse qui était blonde comme vous, qui avait d'aussi cruelles dents et des yeux aussi désespérants. Il disait que les yeux de cette fausse misérable étaient des saphirs qui brillent, et ses dents des perles fines en une boîte de rubis, et qu'enfin, pour faire pleuvoir de l'or, elle n'avait qu'à baisser la tête. Cette pluie d'or, de saphirs, de rubis, de perles fines est tombée dans les coffres de votre ami.

— Mon ami, ce n'est donc plus vous qui devez mendier. C'est moi maintenant qui suis la gueuse à qui l'on ne saurait rien reprocher, — votre Tristan avait tort, en définitive, car sa fausse, oh ! certainement fausse malheureuse devait avoir un ami très exigeant, ni rien demander. Je n'ai plus rien à donner et vous, pourquoi tendre la main ?

Vous êtes riche, riche à faire envie ; je vous crois trop poli pour me démentir.

— Il est des mendiants qui laissent des millions. Je suis l'avare avide qui ne songe qu'à augmenter sa fortune.

— Vous avez tout, homme insatiable, prenez le reste ! » dit-elle.

Il l'avait pris.

Des brumes légères maintenant s'accrochaient aux ramures délicates, brouillaient le transparent de filigranes, estompaient les masses plus confuses, et l'horizon d'un violet pâle, plus pâle, se frangeait d'ombre. Des oiseaux rentrant au gîte après l'affolement du crépuscule, passaient, ailes étendues, dans le cadre de la fenêtre et fuyaient dans les lointains infinis où les yeux de la mignonne les suivaient.

Elle se redressa lentement et secoua sa petite tête pensive.

« — Mon ami, dit-elle, il y a pourtant une chose qui n'est pas à vous (où vous n'étiez pas, car l'amour heureux lui-même a ses désastres),

une chose qui fut à peine à moi, et dont je ne puis vous faire l'aumône, — le rêve que je viens d'avoir et qui s'enfuit, là-bas, dans la fuite des oiseaux. »





A Marquise applaudit de l'éventail.

— *A la bonne heure, dit-elle; voilà des histoires comme je les aime, pour reposer et charmer l'esprit, — sans dire du mal des autres toutefois, — pas même de celle que M. Catulle Mendès va nous raconter, je pense.*

— *Madame, répondit l'auteur de Zo'har, ce n'est pas même un songe; c'est quelque chose que j'ai vu je ne sais où, dans un nuage qui ne peut mentir. Il est certain que cela doit pouvoir arriver. C'est tout ce qu'il faut. N'avez-vous jamais vu une bulle de sa-*

von prendre des couleurs merveilleuses, remuantes et changeantes, tourbillonnantes autour de son orient? Il n'y faut pas toucher, même du souffle, il ne faut pas non plus regarder de trop près ses reflets exquis; à ce prix on garde un souvenir éblouissant de ces jeux de lumière. C'est dans de tels sentiments que je vous dirai un conte mystérieux sur lequel ces demoiselles pourront méditer.

LE

JARDIN DES JEUNES AMES



QUAND les jeunes filles dorment dans les petites chambres blanches et bleues, sous la mousseline des rideaux pareille à des ailes d'anges gardiens, leurs âmes ne demeurent pas en leurs corps assoupis, mais elles s'en évadent, non sans regret pourtant d'abandonner de si jolies prisons. Et où vont-elles chaque nuit? dans un jardin du ciel, au bord du fleuve de leurs que nous nommons la Voie lactée; un sentier y conduit, un sentier d'étoiles, qui monte, tourne, et monte à main droite du Paradis. Que ce jardin soit aussi délicieux que possible, c'est ce

qu'on n'a point de peine à supposer ; mais il offre ceci de surtout remarquable qu'il apparaît différent à chacune des âmes qui s'y promènent. L'une y voit des pelouses d'émeraude, où l'on valse avec d'élégants jeunes hommes sous des branches de hauts glaïeuls, qui pendent et vacillent, lumineuses comme des lustres. L'autre y admire, étalés sur les gazons, accrochés aux rosiers, des robes si belles qu'aucun couturier n'en pourrait faire de pareilles, des chapeaux que n'inventeraient point les plus subtiles modistes ; des mains invisibles la vêtent et la coiffent, légères comme un effleurement d'aile ; et l'eau lisse d'un petit lac est un miroir flatteur. Pour celle-ci, le jardin, dans tous ses buissons, sous toutes ses charmilles, a des rossignols qui pleurent des romances, des merles qui sifflent des chansons. Pour celle-là, il se fleurit de jacinthes bonnes à manger, de tulipes pleines de confitures, de lys où elle trempe le bout de sa langue dans un vin rose, plus doux que miel. Mais la plupart, dès qu'elles ont gravi le sentier d'étoiles, qui monte, tourne et monte à main droite du Paradis, croient entrer dans l'infini des pures amours et se sentent devenir elles-mêmes des milliers d'églantines où se pose, pour ne s'envoler jamais, le

papillon du baiser nuptial ! Car le préau des jeunes âmes est formé de la réalisation de leurs propres désirs ; réalisation non point troublée et décevante comme celles de la terre, hélas ! mais parfaite et féconde en incomparables ivresses, parce qu'elle est du ciel ! Aussi, n'est-ce point sans chagrin que les prisonnières évadées s'éloignent, un peu avant l'aurore, du jardin de délices ; elles hésitent à rentrer dans les corps endormis, elles redescendent en pleurant, tandis que s'éteignent les étoiles du sentier ; et c'est de toutes ces larmes d'âmes qu'est faite la rosée du matin.

Or, il y avait, je ne sais en quel temps, dans un pays dont on ne m'a point dit le nom, un prince jeune et beau qui était aussi malheureux que possible, bien qu'il fût le fils aîné d'un roi très puissant et très riche. Rien ne pouvait le tirer de tristesse, ni le sourire des dames de la cour, ni les plaisirs de la chasse, ni la gloire de tuer beaucoup de gens dans les combats. Il ne parlait guère, restait toujours dans sa chambre, ou bien s'allait promener seul dans les champs, dans la forêt ; et il poussait de profonds soupirs, comme quelqu'un qui n'a plus d'espérance.

Une fois qu'il était assis, dans une clairière, sur un tronc d'arbre, et qu'il pleurait, la tête entre les mains, trouvant quelque consolation dans les larmes, une bûcheronne, qui ramassait du bois sec à quelques pas de là, s'approcha et lui demanda pour quelle raison il se désolait de la sorte. C'était une excellente femme, pitoyable quoique très vieille, et que l'expérience de l'ingratitude n'avait pas découragée de la bonté.

— Hélas! ma bonne mère, répondit le prince, à quoi bon dire ce qui fait que je souffre? Une seule personne pourrait porter remède à mon mal, et celle-là n'y veut point compatir.

— N'importe. Conte-moi votre histoire. Tout ignorante que je paraisse, j'ai appris beaucoup de choses, ayant vécu longtemps; je connais les bonnes herbes qui guérissent les maladies du corps; je sais aussi des baumes pour les blessures des âmes.

Elle parlait avec tant de douceur qu'il fut tout attendri, et il ne refusa plus d'avouer la cause de son chagrin.

Il aimait d'un grand amour la fille d'un pauvre paysan, qu'il avait rencontrée sur le chemin, six mois auparavant, un matin qu'elle revenait de laver du linge à la fontaine; mais, tout prince

qu'il était, elle ne voulait pas l'accepter pour ami ni même l'agréer comme époux. Vainement il la suppliait; elle demeurait inexorable. Vainement le roi, craignant de voir son fils dépérir de mélancolie, avait fait venir à la cour la cruelle créature et l'avait priée, — elle une pauvre, — de devenir sa bru; une proposition si honorable ne l'avait pas touchée. Et, maintenant, tout espoir de la fléchir était bien perdu. Sans doute, certains soirs, quand le prince lui peignait sa tendresse, elle semblait se départir de son indifférence accoutumée; mais, le lendemain, s'il la revoyait, elle se montrait plus froide, plus insensible que jamais. Le malheureux amant n'avait plus qu'à se laisser mourir de douleur, peu à peu, comme il était en train de faire.

La vieille bûcheronne, après ce récit, songea.

— Le soir, dites-vous, il lui arrive parfois de vous laisser voir quelque douceur?

— Oui, ma bonne mère.

— Mais, le matin, elle vous repousse sans miséricorde?

— Il n'est que trop vrai, ma mère.

La vieille songea encore. Puis elle eut un petit rire où claquèrent ses vieilles dents avec un bruit de castagnettes fêlées, et demanda, riant toujours :

— Il y a sans doute, à la cour de votre père, des musiciens joueurs de luth et de rebec ?

— Certainement. Mais je ne saurais désormais prendre aucun plaisir aux chansons ni aux danses.

— Ne possédez-vous pas aussi, étant chasseur comme tous ceux de votre rang, des meutes aboyantes qui mènent grand bruit quand vos valets les fouillent ?

— J'ai beaucoup de chiens, en effet. Mais la chasse n'a plus rien qui me divertisse.

— Enfin, n'est-ce pas votre coutume, si vous êtes de loisir, d'attaquer les nations voisines de votre royaume, et de mettre à sac, en un grand tumulte, les villages et les villes ?

— Je me plaisais jadis aux exploits guerriers ; mais, à présent, je n'ai plus de goût pour les batailles.

La bûcheronne riait toujours.

— Prince ! s'écria-t-elle, tout ira bien, et je vous engage ma foi que vous serez aimé, si vous ne répugnez pas à suivre les conseils d'une pauvre vieille qui ramasse du bois sec dans la forêt.

Le soir de ce jour, couchée sur une pauvre

paillasse, dans un coin de sa chaumine, cette fille de paysan qui ne voulait pas être princesse attendait que le sommeil lui vînt clore les paupières. Elle savait que son âme s'échapperait de son corps endormi pour s'en aller dans le jardin des rêves, au bord de la Voie lactée! C'était à cause des joies où, chaque nuitée, elle s'extasiait, qu'elle n'éprouvait que dédain et mépris pour les bonheurs et les grandeurs de ce monde. Quelquefois, un peu de temps après le réveil, ayant moins présente au cœur la parfaite ivresse nocturne, — car les jeunes filles oublient vite, — la pensée lui venait qu'elle pourrait se résigner aux félicités terrestres. Pensée vite évanouie! Le fils du roi ne lui déplaisait point, et l'idée d'être reine un jour n'avait rien qui lui fût insupportable; mais, là-haut, dans la réalisation de ses chimères, elle était l'épouse d'un prince plus beau que tous les princes, et reine d'un royaume si magnifique qu'elle ne l'eût pas échangé contre celui de Golconde ou de Sirinagor.

Ce soir donc, elle attendait le sommeil, cette délivrance des âmes, — quand l'œil se ferme, le ciel s'ouvre, — déjà ses paupières s'alourdissaient doucement sous le baiser de l'ombre, lorsque sonna devant la porte une furieuse musique de


rebecs et de luths! Tous les villageois, pestant contre ce bruit qui troublait leur repos, se mirent à la fenêtre : leur intention évidente était de faire un mauvais parti aux gens qui leur donnaient la sérénade; mais ils reconnurent les musiciens royaux; force leur fut de se tenir cois. Et, comme l'harmonieux tapage dura toute la nuit, l'âme de la jeune fille ne partit point pour le jardin céleste. Le lendemain soir, ce fut pis encore : deux cents chiens hurlèrent, de l'un à l'autre crépuscule, impitoyablement battus par des valets de chasse; et, dès que vint la nuit du jour suivant, une troupe d'hommes armés, avec des cris et des sonneries de clairons, livra bataille, dans la plaine voisine, à une armée dont on entendait retentir sous les coups les cuirasses et les casques! Dire tous les moyens dont usa le prince, sur les conseils de la bûcheronne, pour empêcher son amie de dormir, prendrait beaucoup trop de temps. Il vous suffira de savoir que quatre semaines se passèrent sans qu'elle pût, de nuit, clore l'œil. Il est vrai qu'elle sommeillait après l'aurore levée ou pendant la chaleur de midi; mais son âme, parce que les étoiles du sentier, en plein jour, ne luisaient pas, ne pouvait retrouver la route du cher jardin; et peu à peu, elle en perdit le divin souvenir. De

sorte qu'une fois, comme le soleil descendait à l'horizon, elle ne repoussa pas le prince qui, l'ayant prise par la main, la conduisit, charmée, à peine résistante, dans le bois déjà mystérieux où s'éteignait le jour...

Ce fut, sous les grands arbres sombres, une nuit de chastes fiançailles. Ils s'étaient assis dans les herbes hautes, et se parlaient tout bas, avec un bruit de nid. Rien ne serait plus doux que de s'aimer, s'il n'y avait la douceur de se le dire. Ils se le répétaient, toujours, et les heures s'écoulaient, délicieuses. Enfin, la bien-aimée se tut, pour mieux écouter le bien-aimé sans doute; et lui, la tenant serrée sur son cœur, ravi du parfum qu'elle avait aux lèvres et du parfum qu'elle avait dans les cheveux, il ne cessait de murmurer les plus tendres discours, lui peignant le bonheur qu'ils auraient, bientôt, quand ils seraient époux, lorsque rien ne pourrait plus les désunir, et que leurs existences seraient mêlées dans une seule félicité comme deux gouttes de rosée, en se touchant, ne font plus qu'une seule perle. Il parlait encore, doucement éperdu, quand l'aurore teignit d'un peu de rose la cime des branches remuées... il poussa un

cri! Son amie, dans ses bras, était pâle comme une morte; et c'était une morte, en effet. L'imprudent, hélas! l'avait laissée s'endormir; l'âme de l'enfant, ayant retrouvé le sentier d'étoiles, à main droite du paradis, était retournée au céleste jardin; et de peur qu'on l'empêchât d'y revenir, elle y était restée.



 *E plains de tout mon cœur le prince dé-
laissé, dit Mademoiselle Suzanne d'Élys,
et je ne comprends pas qu'on aille ainsi,
sans façon, dormir avec les gens pour les abandonner
à l'aurore...*

— *Sans compter, fit Madame de Ruremonde, que
cette jolie petite paysanne en prend à son aise. Quoi !
la voilà qui s'en va avec le prince charmant, sans
songer qu'elle est l'épouse d'un jeune homme sidéral
à n'en pas désirer d'autres ? Elle n'avait donc pas
de mémoire ?*

— *Mesdames, fit Catulle Mendès, vous allez souf-
fler sur la bulle de savon.*

— *Oui, fit la marquise Thérèse, c'est chercher aux*

réveurs de méchantes querelles que de les tourmenter ainsi. Un sonnet n'a pas de logique et la rime n'a pas de raison. C'est bien les poètes qui s'embarrasseraient de ces vêtillles. Ils planent ; ils n'ont pas besoin de pattes. Et si le prince n'est pas content, il n'a qu'à faire à sa bien-aimée un procès en bigamie.

— *Est-il bien sûr que pour aller en Paradis, il faille tourner à main droite ? demanda Mademoiselle d'Élys au conteur qui passait près d'elle.*

— *Mademoiselle, répondit-il, ce point est controversé ; il y a de bonnes gens qui tiennent pour la main gauche, et, en ce qui me concerne, j'irais volontiers des deux mains.*

— *Et le prince s'est-il consolé ?*

— *N'en doutez pas, dit la Reine, les hommes se consolent toujours. Mais je me plainrais volontiers à une histoire moins nuageuse. Est-ce vous qui nous la direz, M. Villiers de l'Isle-Adam ?*

— *Assurément, madame, dit l'auteur de l'ÈVE FUTURE ; et je pense que des esprits même peu clairvoyants (d'ailleurs il n'en est pas de tels en cette aimable assemblée), ne manqueraient pas de rendre justice à la parfaite lucidité de mon récit.*

— *A la bonne heure ! nous vous écoutons.*

AKËDYSSÉRYL



A ville sainte apparaissait, violette, au fond des brumes d'or : c'était un soir des vieux âges ; la mort de l'astre Souryâ, phénix du monde, arrachait des myriades de pierreries aux dômes de Bénarès.

Sur les hauteurs, à l'est occidental, de longues forêts de palmiers-palmyres mouvaient les bleuissements dorés de leurs ombrages sur les vallées du Habad : — à leurs versants opposés s'alternaient dans les flammes du crépuscule de mystiques palais séparés par des étendues de roses, aux corolles par milliers ondulantes sous l'étouf-

fante brise. Là, dans ces jardins s'élançaient des fontaines dont les jets retombaient en gouttes d'une neige couleur de feu.

Au centre du faubourg de Sécrole, le temple de Wisnou-l'éternel, de ses colonnades colossales dominait la cité : ses portails, largement lamés d'or, réfractaient les clartés aériennes et, s'espacant à ses alentours, les cent quatre-vingt-seize sanctuaires des Dévas plongeaient les blancheurs de leurs bases de marbre, lavaient les degrés de leurs parvis dans les étincelantes eaux du Gange : les ciselures à jour de leurs créneaux s'enfonçaient jusque dans la pourpre des lents nuages passants.

L'eau radieuse dormait sous les quais sacrés : des voiles, à des distances, pendaient, avec des frissons de lumière, sur la magnificence du fleuve : et l'immense ville riveraine se déroulait, en un désordre oriental, étageant ses avenues, multipliant ses maisons sans nombre aux coupoles blanches, ses monuments, jusqu'aux quartiers des Parsis où le pyramidion du lingham de Sivà, l'ardent Wissikhor, semblait brûler dans l'incendie de l'azür.

Aux plus profonds lointains, l'allée circulaire des Puits, les interminables habitations militaires,

les bazars de la zone des Échanges, enfin les tours des citadelles bâties sous le règne de Wisvamithra se fondaient en des teintes d'opale, si pures qu'y scintillaient déjà des lueurs d'étoiles. Et, surplombant dans les cieux mêmes, ces confins de l'horizon, de démesurées figures d'êtres divins, sculptées sur les crêtes rocheuses des monts du Habab, siégeaient, évasant leurs genoux dans l'immensité : c'étaient des cimes taillées en forme de dieux ; la plupart de ces silhouettes élevaient, dans l'abîme, à l'extrémité d'un bras vertigineux, un lotus de pierre : — et l'immobilité de ces présences inquiétait l'espace, effrayait la vie.

Cependant, au déclin de cette journée, dans Bénarès, une rumeur de gloire et de fête étonnait le silence accoutumé des tombées du soir. — La multitude emplissait d'une allégresse grave les rues, les places publiques, les avenues, les carrefours et les pentes sablonneuses des deux rivages, car les veilleurs de Tours-saintes venaient de heurter, de leurs maillets de bronze, leurs gongs où tout à coup avait semblé chanter le tonnerre. Ce signal, qui ne retentissait qu'aux heures sublimes, annonçait le retour d'Akédys-séril, de la jeune triomphatrice des deux rois

d'Agra, — de la svelte veuve au teint de perle, aux yeux éclatants, — de la souveraine, enfin, qui, portant le deuil en sa robe de trame d'or, s'était illustrée à l'assaut d'Éléphanta par des faits d'héroïsme qui avaient enflammé autour d'elle mille courages.

Telle qu'une rivale de Sémiramis-la-Victorieuse, elle revenait, au centre de ses armées, d'expéditions lointaines, — d'une surtout, chez les Indo-Scythes, — et des monts d'Arachosie dont elle avait soumis les aborigènes. Sur la route, peu sûre, de son retour, la seule vue de son être, aux séductions inconnues, avait suffi pour enchanter de son prestige et ramener sous ses lois des peuplades en révolte contre ses droits d'usurpatrice.

Akëdysséryl était la fille d'un pâtre, Gwalior.

Un jour, au profond d'un val des environs de Bénarès, par un automnal midi, les Dévas propices avaient conduit, à travers des hasards, aux bords d'une source où la jeune vierge baignait ses pieds, un chasseur d'aurochs, Sinjab, l'héritier royal, fils de Sëür-le-Clément qui régnait alors sur l'immense contrée du Habad. Et, sur l'instant même, le charme de l'enfant prédestinée avait suscité, dans tout l'être du jeune prince, un

amour divin ! La revoir encore embrasa bientôt si violemment les sens de Sinjab qu'il l'élut, d'un cœur ébloui, pour sa seule épouse, — et c'était ainsi que l'enfant du conducteur de troupeaux était devenue conductrice de peuples.

Or, voici : peu de temps après la merveilleuse union, le prince, — qu'elle aussi avait aimé à jamais, — était mort. Et, sur le vieux monarque, un désespoir avait à ce point projeté l'ombre dont on succombe, que tous entendirent, par deux fois, dans Bénarès, l'aboiement des chiens funèbres d'Yama, le dieu qui appelle, — et les peuples avaient dû élever, à la hâte, un double tombeau.

Désormais, n'était-ce pas au jeune frère de Sinjab, — à Sedjnour, le prince presque enfant, — que la succession dynastique du trône de Séür, sous la tutelle auguste d'Akëdyssénil, devait être transmise ?

Peut-être : — nul ne délimitera la justice d'aucun droit chez les mortels.

Durant les rapides jours de son ascendante fortune, — du vivant de Sinjab, enfin, — la fille de Gwalior, émue, déjà, de secrètes prévisions et d'un cœur tourmenté par l'avenir, s'était conduite en brillante rieuse de tous droits étrangers à ceux-

là seuls que consacrent la force, le courage et l'amour. — Ah ! comme elle avait su, par de politiques largesses de dignités et d'or, se créer, à la cour de Séür, dans l'armée, dans la capitale, au conseil des vizirs, dans l'État, dans les provinces, parmi les chefs des brahmes, un parti d'une puissance que, d'heure en heure, le temps avait consolidée !... Anxieuse, aujourd'hui, des lendemains d'un avènement nouveau dont la nature, même, lui était inconnue, — car Séür avait désiré que la jeunesse de Sedjnour s'instruisît au loin, chez les sages du Népâl, — Akëdysséryl, dès que le rappel du jeune prince eut été ordonné par le conseil, résolut de s'affranchir, d'avance, des adversités que le caprice du nouveau maître pourrait lui réserver. Elle conçut le dessein de se saisir, au dédain de tous discutables devoirs, de la puissance royale.

Pendant la nuit du souverain deuil, celle qui ne dormait pas avait donc envoyé, au devant de Sedjnour, des détachements de sowaris bien éprouvés d'intérêts et de foi pour sa cause, pour elle et pour les outrances de sa fortune. Le prince fut fait captif, brusquement, avec son escorte, — ainsi que la fille du roi de Sogdiane, la princesse Yelka, sa fiancée d'amour, accourue à sa

rencontre, faiblement entourée. Et ce fut au moment où tous d'eux s'apparaissaient pour la première fois, sur la route, aux clartés de la nuit.

Depuis cette heure, — prisonniers d'Akédyséryl, les deux adolescents vivaient précipités du trône, isolés l'un de l'autre en deux palais que séparait le vaste Gange, et surveillés, sans cesse, par une garde sévère.

Ce double isolement, une raison d'État le motivait, si l'un d'eux parvenait à s'enfuir, l'autre demeurerait en ôtage — et, réalisant la loi de prédestination promise aux fiancés dans l'Inde ancienne, — ne s'étant apparus, cependant, qu'une fois, ils étaient devenus la pensée l'un de l'autre et s'aimaient d'une ardeur éternelle.

Près d'une année de règne affermit le pouvoir entre les mains de la dominatrice qui, — fidèle aux mélancolies de son veuvage et seulement ambitieuse, peut-être, de mourir illustre, belle et toute-puissante, traitait, en conquérante aventureuse, avec les rois hindous, les menaçant! — Son lucide esprit n'avait-il pas su augmenter la prospérité de ses États! Les Dévas favorisaient le sort de ses armes. Toute la région l'admirait, subissant avec amour la magie du regard de cette guerrière — si délicieuse qu'en recevoir la

mort était une faveur qu'elle ne prodiguait pas.

Et puis, une légende de gloire s'était répandue touchant son étrange valeur dans les batailles : souvent les légions hindoues l'avaient vue, au fort des plus ardentes mêlées, se dresser, toute radieuse et intrépide, fleurie de gouttes de sang, sur l'haodah lourd de pierreries de son éléphant de guerre et, insoucieuse, sous les pluies de javelots et de flèches, indiquer, d'un altier flamboiement de cimenterre, la victoire.

C'est pourquoi le retour d'Akëdyssénil dans sa capitale, après un guerroyant exil de plusieurs lunes, était accueilli par les transports de son peuple.

Des courriers avaient prévenu la ville lorsque la reine n'en fut plus distante que de très peu d'heures. Maintenant, on distinguait, au loin déjà, les éclaireurs aux turbans rouges et des troupes aux sandales de fer qui descendaient les collines : la reine viendrait, sans doute, par la route de Surate : elle entrerait par la porte principale des citadelles, laissant camper ses armées dans les villages environnants.

Déjà, dans Bénarès, au profond de l'allée de Pryamvêda, des torches couraient sous les térébinthes; les esclaves royaux illuminaient de

lampes, en hâte, l'immense palais de Séür. La population cueillait des branches triomphales et les femmes jonchaient de larges fleurs l'avenue du palais, transversale à l'allée des Richis — s'ouvrant sur la place de Kama : — l'on se courbait, par foules, à de fréquents intervalles, en écoutant frémir la terre sous l'irruption des chars de guerre, des fantassins en marche et des flots de cavaleries.

Soudain l'on entendit les sourds bruissements des tymbrils mêlés à des cliquetis d'armes et de chaînes — et, brisées par les chocs sonores des cymbales, les mélopées des flûtes de cuivre. Et voici que, de toute part, des cohortes d'avant-garde entraient dans la ville, enseignes hautes, exécutant, en désordre, les commandements vociférés par leurs sowaris.

Sur la place de Kama, l'esplanade de la porte de Surate était couverte de ces fauves tapis d'Irmensul — et des lointaines manufactures d'Ypsamboul — tissus aux bariolures éteintes, importés par les caravanes annuelles des marchands touraniens qui les échangeaient contre des eunuques.

— Entre les branches des aréquiers, des palmiers-palmyres, des mangliers et des sycomores,

le long de l'avenue du Gange, flottaient de riches étoffes de Bagdad, en signe de bonheur. Sous les dais de la porte d'Occident, aux deux angles du porche énorme de la forteresse, un éblouissant cortège de courtisans aux longues robes brodées, de brahmes, d'officiers du palais, attendait, entourant le vizir-gouverneur auprès duquel étaient assis les trois vizirs-guikowars du Habad. — On donnerait des réjouissances, on distribuerait au peuple le butin d'Eléphanta, — de la poudre d'or, aussi — et, surtout, on livrerait, aux lueurs d'une torche solitaire, dans la vaste enceinte du cirque, de ces nocturnes combats de rhinocéros qu'idolâtraient les Hindous. Les habitants redoutaient seulement que des blessures eussent atteint la beauté de la reine : ils questionnaient les haletants éclaireurs : à grand'peine ils étaient rassurés.

Dans un espace laissé libre, entre d'élevés et lourds trépieds de bronze d'où s'échappaient de bleuâtres vapeurs d'encens, se tordaient, en des guirlandes, des théories de bayadères vêtues de gazes brillantes : elles jouaient avec des chaînes de perles, faisaient miroiter des courbures de poignards, simulaient des mouvements de volupté, — des disputes, aussi, pour donner à leurs

traits une animation ; — c'était à l'entrée de l'avenue des Richis, sur le chemin du palais.

A l'autre extrémité de la place de Kama s'ouvrait, silencieusement, la plus longue avenue. Celle-là, depuis des siècles, on en détournait le regard. Elle s'étendait, déserte, assombrissant, sur son profond parcours à l'abandon, les voûtes de ses noirs feuillages. Devant l'entrée, une longue ligne de psylles, ceinturés de pagnes grisâtres, faisait danser des serpents droits sur la pointe de la queue, aux sons d'une musique aiguë.

C'était l'avenue qui conduisait au temple de Sivà. Nul Hindou ne se fût aventuré sous l'épaisseur de son horrible feuillée. Les enfants étaient accoutumés à n'en parler jamais, — fût-ce à voix basse. Et, comme la joie oppressait, aujourd'hui, les cœurs, on ne prenait aucune attention à cette avenue. On eût dit qu'elle n'arrondissait pas là, béante, ses ténèbres, avec son aspect de songe. D'après une très vieille tradition, à de certaines nuits, une goutte de sang suintait de chacune des feuilles, et cette ondée de pleurs rouges tombait, tristement, sur la terre, détrempant le sol de la lugubre allée dont l'étendue était toute pénétrée de l'ombre même de Sivà.

Tous les yeux interrogeaient l'horizon. — Viendrait-elle avant que montât la nuit ! Et c'était une impatience à la fois recueillie et joyeuse. Cependant le crépuscule s'azurait : les flammes dorées s'éteignaient et, dans la pâleur du ciel, déjà, — des étoiles...

Au moment où le globe divin oscillait au bord de l'espace, prêt à s'abîmer, de longs ruisseaux de feu coururent, en ondulant, sur les vapeurs occidentales — et voici qu'en cet instant même, au sortir des défilés de ces lointaines collines entre lesquelles s'aplanissait la route de Surate, apparurent, en des étincellements d'épaisses poussières, des nuages de cavaliers, puis des milliers de lances, des chars, — et, de tous côtés, couronnant les hauteurs, surgirent des fronts de phalanges aux castans brunis, aux semelles fauves, aux genouillères d'airain d'où sortaient de centrales pointes mortelles : un hérissement de piques dont presque toutes les extrémités, enfoncées en des têtes coupées, entre-heurtaient celles-ci en de farouches baisers, au hasard de chaque pas. Puis, — escortant l'attirail roulant des machines de siège, — et les claies sans nombre, attelées de robustes onagres, où, sur des litières de feuilles, gisaient les blessés ; — d'autres

troupes de pied, les javelots ou la grande fronde à la ceinture ; — enfin, les chariots des vivres. C'était là presque toute l'avant-garde : — ils descendaient, en hâte, les pentes des sentiers, vers la ville, y pénétrant circulairement par toutes les portes.

Peu après, les éclats des trompettes royales, encore invisibles, répondirent, là-bas, aux gongs sacrés qui grondaient sur Bénarès.

Bientôt des officiers-émisaires arrivèrent au galop, éclaircissant la route, criant différents ordres, — et suivis d'un roulis de pesants traîneaux d'où débordaient des trophées, des dépouilles opulentes, des richesses, le butin, — entre deux légions de captifs cheminant tête basse, secouant des chaînes et que précédaient, sur leurs massifs chevaux tigrés, les deux rois d'Aga. Ceux-ci, la reine les ramenait en triomphe dans sa capitale, bien qu'avec de grands honneurs.

Derrière eux venaient des chars de guerre, aux frontons rayonnants, montés par des adolescentes en armures vermeilles, saignant, quelques-unes, de blessures mal serrées de langes, un grand arc, transversal, aux épaules, croisé de faisceaux de flèches : c'étaient les belliqueuses suivantes de la maîtresse terrible.

Enfin, dominant ce désordre étincelant, au centre d'un demi-orbe formé de soixante-trois éléphants de bataille tout chargés de sowaris et de guerriers d'élite — que suivait, de tous côtés, là-bas, là-bas, l'immense vision d'un enveloppement d'armées — apparut l'éléphant noir, aux défenses dorées, d'Akëdyssénil.

A cet aspect, la ville entière, jusque-là muette et saisie à la fois d'orgueil et d'épouvante, exhala son convulsif transport en une tonnante acclamation : des milliers de palmes, agitées, s'élevèrent : ce fut une enthousiaste furie de joie.

Déjà, dans la haute lueur de l'air, on distinguait la forme de la reine du Habad qui, debout entre les quatre lances de son dais, se détachait mystiquement, blanche en sa robe d'or, sur le disque du soleil. On apercevait, à sa taille élancée, le ceinturon constellé où s'agrafait son cimenterre. Elle mouvait, elle-même, entre les doigts de sa main gauche, la chaînette de sa monture formidable. A l'exemple des dêvas sculptés au loin sur le faite des monts du Habad, elle élevait, en sa main droite, la fleur-sceptrale de l'Inde, un lotus d'or mouillé d'une rosée de rubis.

Le soir, qui l'illuminait, empourprait le grandiose entourage. Entre les jambes des éléphants

pendaient, distinctes, sur le rouge-clair de l'espace, les diverses extrémités des trompes, — et, plus haut, latérales, les vastes oreilles surseautantes, pareilles à des feuilles de palmiers. Le ciel jetait, par éclairs, des rougeoiements sur les pointes des ivoires, sur les pierres précieuses des turbans, les fers des haches.

Et le terrain résonnait sourdement sous ces approches.

Et, toujours entre les pas de ces colosses, — dont le demi-cercle effroyable masquait l'espace, — une monstrueuse nuée noire, mouvante, sembla s'élever, de tous côtés à la fois, orbiculaire — et graduellement — du raz de l'horizon : c'était l'armée qui surgissait derrière eux, là-bas, étagée, entrecoupées de mille dromadaires, ses puissantes lignes. La ville se rassurait en songeant que les campements étaient préparés dans les bourgs prochains.

Lorsque la reine de Habad ne fut plus éloignée de l'Entrée-du-Septentrion que d'une portée de flèche, les cortèges s'avancèrent sur la route pour l'accueillir.

Et tous reconnurent, bientôt, le visage sublime d'Akëdyssénil.

Cette neigeuse fille de la race solaire était de

taille élevée. La pourpre mauve, intreillée de longs diamants, d'un bandeau fané dans les batailles, cerclait, espacé de hautes pointes d'or, la pâleur de son front. Le flottement de ses cheveux, au long de son dos svelte et musclé, emmêlait ses bleuâtres ombres, sur le tissu d'or de sa robe, aux bandelettes de son diadème. Ses traits étaient d'un charme oppressif qui, d'abord, inspirait plutôt le trouble que l'amour : pourtant des enfants sans nombre, dans le Habad, languissaient, en silence, de l'avoir vue.

Une lueur d'ambre pâle, épandue en sa chair, avivait les contours de son corps : telles ces transparences dont l'aube, voilée par les cimes himalaïennes, en pénètre les blancheurs comme intérieurement.

Sous l'horizontale immobilité des longs sourcils, deux clartés bleu-sombre, en de languides paupières de Hindoue, — deux magnifiques yeux, surchargés de rêves, dispensaient autour d'elle une magie transfiguratrice sur toutes les choses de la terre et du ciel. Ils saturaient d'inconnus enchantements l'étrangeté fatale de ce visage, dont la beauté ne s'oubliait plus.

Et le saillant des tempes altières, l'ovale subtil des joues, les cruelles narines déliées qui frémis-

saient au vent du péril, la bouche touchée d'une lueur de sang, le menton de spoliatrice taciturne, ce sourire toujours grave où brillaient des dents de panthère, tout cet ensemble, ainsi voilé de lointains sombres, devenait de la plus magnétique séduction lorsqu'on avait subi le rayonnement de ses yeux étoilés.

Une énigme inaccessible était cachée en sa grâce de péri.

Joueuse avec ses guerrières, des soirs, sous la tente ou dans les jardins de ses palais, si l'une d'entre elles, d'une charmante parole, s'émerveillait des infinis désirs qu'élevait, sur ses pas, l'héroïque maîtresse du Habad, Akëdyssénil riait, de son rire mystérieux.

Oh ! posséder, boire, comme un vin sacré, les barbares et délicieuses mélancolies de cette femme, le son d'or de son rire, — mordre, presser idéalement, sur cette bouche, les rêves de ce cœur, en des baisers partagés ! — étreindre, sans paroles, les fluides et onduleuses plénitudes de ce corps enchanté, respirer sa dureté suave, s'y perdre — en l'abîme de ses yeux, surtout !... Pensées à briser les sens, d'où se réfléchissait un vertige que ses augustes regards de veuve, aux chastetés désespérées, ne reflèteraient pas. Son

être, d'où sortait cette certitude désolatrice, inspirait, au fort des assauts et des chocs d'armées, aux jeunes combattants de ses légions, des soifs de blessures reçues là, sous ses prunelles.

Et puis, de tout le calice en fleur de son sein, d'elle entière, s'exhalait une odeur subtile, inespérée ! enivrante — et telle... que, — dans l'animation, surtout, des mêlées, — un charme torturait autour d'elle ! excitant ses défenseurs éperdus au désir sans frein de périr à son ombre... sacrifice qu'elle encourageait, parfois, d'un regard surhumain, si délirant qu'elle semblait s'y donner.

C'étaient, dans la brume radieuse de ses victoires, des souvenirs d'elle seule connus et qui s'évoquaient en ses sommeils.

— Telle apparaissait Akëdyssénil, à l'entrée, maintenant, de la citadelle. Un moment elle écouta, peut-être, les paroles de bienvenue et d'amour dont la saluèrent les seigneurs ; puis, sur un signe imperceptible, les chars de ses guerrières, avec le fracas du tonnerre, franchirent les voûtes et s'irradièrent sur la place de Kama. Les clameurs d'allégresse de son peuple l'appelaient : poussant donc son éléphant noir sous le porche de Surate et sur les tapis étendus, la souveraine du Habad entra dans Bénarès.

Soudainement, ses regards tombèrent sur l'avenue décriée au fond de laquelle s'accusait, dans l'éloignement, l'antique, l'énorme façade écrasée du temple de Sivà.

Tressaillant, — d'un souvenir, sans doute, — elle arrêta sa monture, jeta un ordre à ses éléphantadors qui déplièrent les gradins de l'haodah sur les flancs de l'animal.

Elle descendit, légèrement. — Et voici que, pareils à des êtres évoqués par son désir, trois phaodjs, en turbans et en tuniques noirs, — délateurs sûrs et rusés, — chargés, certes! de quelque mission très secrète pendant son absence, — surgirent, comme de terre, devant elle.

On s'écarta, d'après un vœu de ses yeux. Alors, les phaodjs inclinés autour d'elle, chuchotèrent, l'un après l'autre, longtemps, longtemps, de très basses paroles que nul ne pouvait entendre, mais dont l'effet sur la reine parut si terrible et grandissant à mesure qu'elle écoutait, que son pâissant visage s'éclaira, tout à coup, d'un affreux reflet menaçant.

Elle se détourna ; puis, d'une voix brusque et qui vibra dans le silence de la place muette :

— Un char ! s'écria-t-elle.

Sa favorite la plus proche sauta sur le sol et lui présenta les deux rênes de soie tressée de fils d'airain.

Bondissant à la place quittée :

— Que nul ne me suive ! ajouta-t-elle.

Et, de ses yeux fixes, elle considérait l'avenue déserte. Indifférente à la stupeur de son peuple, au frémissement où elle jetait la ville interdite, Akëdyssénil, précipitant ses chevaux à feu d'étincelles, renversant les psyllés terrifiés, écrasant des serpents sous la lueur des roues, s'enfonça, toute seule, flèche lumineuse, sous les noirs ombrages de Sivà, qui prolongeaient l'horreur de leur solitude jusqu'au temple fatal.

On la vit bientôt décroître, dans l'éloignement, devenir une clarté, — puis, comme une scintillation d'étoile...

Enfin, tous, confusément, l'aperçurent, lorsque, parvenue à l'éclaircie septentrionale, elle arrêta ses chevaux devant les marches basaltiques au delà desquelles, sur la hauteur, s'étendaient les parvis du sanctuaire et ses colonnades profondes.

Retenant, d'une main, le pli de sa robe d'or, elle gravissait, maintenant, là-bas, les marches redoutées.

Arrivée au portail, elle en heurta les battants de bronze du pommeau de son cimenterre, et de trois coups si terribles, que la répercussion, comme une plainte sonore, parvint, affaiblie par la distance, jusqu'à la place de Kama.

Au troisième appel, les mystérieux battants s'ouvrirent sans aucun bruit. Akëdyssénil, comme une vision, s'avança dans l'intérieur de l'édifice.

Quand sa personne eut disparu, les hautes mâchoires métalliques, distendues à ses sommations, refermèrent leur bâillement sombre sur elle, poussées par les bras invisibles des sâins, desservants de la demeure du dieu.

La fille de Gwalior, au dédain de tout regard en arrière, s'aventura sous les prolongements des salles funestes que formaient les intervalles des piliers, — et le froid des pierres multipliait la sonorité de ses pas.

Les derniers reflets de la mort du soleil, à travers les soupiraux creusés, du seul côté de l'Occident, au plus épais des hautes murailles, éclairaient sa marche solitaire. Ses vibrantes prunelles sondaient le crépuscule de l'enceinte. — Ses brodequins de guerre, sanglants encore de la dernière mêlée (mais ceci ne pouvait déplaire au Dieu qu'elle affrontait) sonnaient dans le silence.

De rougeoyantes lueurs, tombées obliquement des soupiraux, allongeaient sur les dalles les ombres des dieux. Elle marchait sur ces ombres mouvantes, les effleurant de sa robe d'or.

Au fond, sur des blocs — entassés — de porphyre rouge, surgissait une formidable vision de pierre, couleur de nuit.

Le colosse, assis, s'élargissait en l'écartement de ses jambes, configurant un aspect de Sivà, le primordial ennemi de l'Existence-Universelle. Ses proportions étaient telles que le torse seul apparaissait. L'inconcevable visage se perdait, comme dans la pensée, sous la nuit des voûtes. La divine statue croisait ses huit bras sur son sein funèbre, — et ses genoux, s'étendant à travers l'espace, touchaient, des deux côtés, les parois du sanctuaire. Sur l'exhaussement de trois degrés, de vastes pourpres tombaient suspendues entre des piliers. Elles cachaient une centrale cavité creusée dans le monstrueux socle du Sivà.

Là, derrière les plis impénétrables, s'allongeait, disposée en pente vers les portiques, la Pierre des Immolations.

Depuis les âges obscurs de l'Inde, à l'approche de tous les minuits, les brahmes sivaïtes, au

grondement d'un gong d'appel, débordaient de leurs souterraines retraites, entraînant au sanctuaire un être humain — qui, parfois, était accouru s'offrir de lui-même, transporté du dédain de vivre. Aux circulaires clartés des braises seules de l'autel, car aucune lampe ne brûlait dans la demeure de Sivà, les prêtres étendaient sur la Pierre cette victime nue et que des entraves d'airain retenaient aux quatre membres.

Bientôt, flamboyaient les torches des saïns, illuminant l'entourage recueilli des brahmes. Sur un signe du Grand-Pontife, le Sacrificateur de Sivà, séparant d'un arrêt chacun de ses pas, s'avancait... puis, se penchant avec lenteur vers la Pierre, d'un seul coup de sa large lame ouvrait silencieusement la poitrine de l'holocauste.

Alors, quittant l'autel, dans l'aveugle dévotion à la divinité destructrice, le Grand-Pontife s'approchait, maudissant les cieux. Et, plongeant ses mains onglées dans cette entaille, qu'il élargissait avec force, en fouillait, d'abord, l'horreur. Puis il en retirait ses bras, les dressait aussi haut que possible, offrant à la Reproduction divine le cœur au hasard arraché, et dont les fibres saignantes glissaient entre ses doigts espacés selon les rites sacerdotaux.

Le grommellement monotone des brahmes, qu'envahissait une extase, râlait autour de lui le vieil hymne de Sivà (la grande imprécation contre la Lumière) d'eux seuls connu. Au cesser du chant, le Pontife laissait retomber son oblation pantelante sur le feu saint qui en consumait les suprêmes palpitations : et la chaude buée montait ainsi, expiatrice de la vie, le long du ventre apaisé du dieu.

Cette cérémonie, toujours occulte, était si brève, que les échos du temple ne retentissaient jamais que d'un seul grand cri.

Ce soir-là, debout sur le triple degré au-delà duquel s'étalait, ainsi long — voilée, la Pierre de sacrificature, se tenait le seul habitant visible des solitudes du temple : — et l'aspect de cet homme était aussi glaçant que l'aspect de son dieu.

La géante nudité de ce vieillard aux reins ceinturés d'un haillon sombre, — et dont l'ossature décharnée, flottante en une peau blanchâtre aux bruissantes rides, semblait lui être devenue étrangère, — se détachait sur l'ensanglantement des lourdes draperies.

L'impassibilité de cette face, au puissant crâne décillé, imberbe et chauve, qu'effleurait en cet instant, sur le fuyant d'une tempe, le feu d'une

tache solaire, imposait le vertige. Aux creux de ses orbites, sous leurs arcs dénudés, veillaient deux lueurs fulgurales qui semblaient ne pouvoir distinguer que l'Invisible.

Entre ces yeux, se précipitait un ample bec-d'aigle sur une bouche pareille à quelque blessure devenue blanche faute de sang — et qui clôturait mystiquement la carrure du menton. Une volonté brûlait seule en cette émaciation qui ne pouvait plus être appréciablement changée par la mort, car l'ensemble de ce que l'Homme appelle la Vie, sauf l'animation, semblait détruit en ce spectral ascète.

Ce mort vivant, plusieurs fois séculaire, était le Grand Pontife de Sivà, le prêtre aux mains affreuses, — l'Anachorète au nom de lui-même oublié — et dont nul mortel n'eût, sans doute, retrouvé les syllabes qu'à travers la nuit, dans les déserts, en écoutant avec attention le cri du tigre.

Or, c'était vers lui que venait, irritée, Akédys-séril : c'était bien cet homme dont l'aspect la transportait d'une fureur que trahissaient les houles de son sein, le froncement de ses narines, la palpitation de ses lèvres !

Arrivée, enfin, devant lui, la reine s'arrêta, le

considéra pendant un instant sans une parole : puis, — d'une voix qui retentit ferme, jeune, vibrante, dans le terrifiant isolement du démesuré tombeau :

— « Brahmane, je sais que tu t'es affranchi de nos joies, de nos désirs, de nos douleurs et que tes regards sont devenus lourds comme les siècles. Tu marches environné des brumes d'une légende divine. Un pâtre, des marchande khordofans, des chasseurs de lynx et de bœufs sauvages t'ont vu, de nuit, dans les sentiers des montagnes, plongeant ton front dans les immenses clartés de l'orage et, tout illuminé d'éclairs dont la vertu brûlante s'émoissait contre toi, sourd fracas des cieux, tu réfractais, paisiblement, au profond de tes prunelles, la vision du Dieu que tu portes. Au mépris des éléments de nos abîmes, tu te projetais, en esprit, vers le Nul sacré de ton vieil espoir.

« Comment donc te menacer, figure inaccessible ! Mes bourreaux épuiseraient en vain, sur ta dépouille vivante, leur science ancienne et mes plus belles vierges leurs enchantements. Ton insensibilité neutralise ma puissance. Je veux donc me plaindre à ton Dieu. »

Elle posa le pied sur la première dalle du sanctuaire, puis, élevant ses regards vers le grand

visage d'ombre perdu dans les hautes ténèbres du temple :

— « Sivà ! cria-t-elle, Dieu dont l'invisible vol revêt de terreur jusqu'à la lumière du soleil, — Dieu qui, devant l'IRRÉVÉLÉ te dressas, improuvant et condamnant ce mensonge des univers... que tu sauras détruire ! — si j'ai senti, jamais, autour de moi, dans les combats ta présence exterminatrice, tu écouteras, ô Dieu de la Sagesse-fatale, la fille d'un jour qui ose troubler le silence de ta demeure en te dénonçant ton prêtre.

« Ressouviens-toi, puisque c'est l'attribut des Dieux de s'intéresser si étrangement aux plaintes humaines ! Peu d'aurores avaient brillé sur mon règne, Sivà, lorsque forcée de franchir, avec mes armées, l'Iaxarte et l'Oxus, je dus entrer victorieuse, dans les cités en feu de la Sogdiane, — dont le roi réclamait sa fille unique, ma prisonnière Yelka. — Je savais que des peuples du Népal profiteraient, ici, de cette guerre lointaine pour proclamer roi du Habad celui... que je ne pouvais me résoudre à faire périr, Sedjnour, enfin, leur prince, le frère, hélas ! de Sinjab, mon époux inoublié. — Si j'étais une conquérante, Sedjnour n'était-il pas issu de la race d'Ebbahâr, le plus ancien des rois ?

« Je vainquis en Sogdiane! Et je dus soumettre à mon retour les rebelles, qui m'ont déclarée, depuis, valeureuse et magnanime, en des inscriptions durables.

« Ce fut alors que, pour prévenir de nouvelles séditions et d'autres guerres, le Conseil de mes vizirs — d'Etat, dans Bénarès, statua d'anéantir l'objet même de ces troubles, au nom du salut de tous. Un décret de mort fut donc rendu contre Sedjnour et contre ma captive, sa fiancée, — et l'Inde m'adjura d'en hâter l'exécution, pour assurer, enfin, la stabilité de mon trône et de la paix.

« En cette alternative, mon orgueil frémissant refusa de se diminuer en bravant les remords d'un tel crime. Qu'ils fussent mes captifs, je m'accordais, avec tristesse, — ô Dieu des méditations désespérées! — cette inévitable iniquité!... mais qu'ils devinssent mes victimes?... Lâcheté d'un cœur ingrat, dont le seul souvenir eût à jamais flétri toutes les fiertés de mon être! — Et puis, ô Dieu des victoires! je ne suis point cruelle, comme les filles des riches parsis, dont l'ennui se plaît à voir mourir; les grandes audacieuses, bien éprouvées aux combats, sont faites de clémence — et, comme l'une de mes sœurs de gloire, Sivà, je fus élevée par des colombes.

« Cependant, l'existence de ces enfants était un constant péril. Il fallait choisir entre leur mort et tout le sang généreux que leur cause, sans doute, ferait verser encore ! — Avais-je droit de les laisser vivre, moi, reine ?

« Ah ! je résolus, du moins, de les voir, une fois, de mes yeux, — pour juger s'ils étaient dignes de l'anxiété dont se tourmentait mon âme. — Un jour, aux premiers rayons de l'aurore, je revêtis mes vêtements d'autrefois, alors que dans nos vallées, je gardais les troupeaux de mon père Gwalior. Et je me hasardai, femme inconnue, dans leurs demeures perdues parmi les champs de roses, aux bords opposés du Gange.

« O Sivà ! je revins éblouie, le soir !... Et, lorsque je me retrouvai seule, en cette salle du palais de Séür où je devins, où je demeure veuve, une mélancolie de vivre m'accabla : je me sentis plus troublée que je ne l'aurais cru possible !

« O couple pur d'êtres charmants qui s'étonnaient sans me haïr ! Leur existence ne palpait que d'un espoir : leur union d'amour !... libres ou captifs ! fût-ce même dans l'exil !... Cet adolescent royal, aux regards limpides, et dont les traits me rappelaient ceux de Sinjab ! cette enfant chaste et si aimante, si belle !... leurs âmes sépa-

rées, mais non désunies, s'appelaient et se savaient l'une à l'autre ! N'est-ce donc pas ainsi que notre race conçoit et ressent, depuis les âges, en notre Inde sublime, le sentiment de l'amour ! Fidèle immortellement !

« Eux, un danger, Sivà?... Mais Sedjnoun, élevé par des sages, rendait grâce aux Destinées de se voir allégé du souci des rois ! Il me plaignait, en souriant, de m'en être si passionnément fatiguée ! Prince insoucieux de gloire, il jugeait frivoles ces lauriers idéals dont le seul éclat me fait pâlir !... S'aimer ! Tel était — ainsi que pour son amante Yelka — l'unique royaume ! Et, disaient-ils, ils étaient bien assurés que j'allais les réunir vite — puisque je fus aimée et que j'étais fidèle !... »

Akëdyssénil, après avoir un instant caché son visage de veuve entre ses mains radieuses, continua :

« — Répondre à ces enfants en leur adressant des bourreaux ? Non. Jamais. — Cependant, que résoudre ? Puisque la mort, seule, peut mettre fin, sans retour, aux persévérances opiniâtres des partisans d'un prince — et que l'Inde me demandait la paix?... Déjà d'autres rébellions menaçaient : il me fallait encore m'armer contre l'Indo-

Scythie... — Soudainement, une étrange pensée m'illumina ! C'était la veille du jour où j'allais marcher contre les aborigènes des monts arachosiens. Ce fut à toi seul que je songeai, Sivà ! Quittant, de nuit, mon palais, j'accourus ici, seule : — rappelle-toi ! divinité morose ! — Et je vins demander secours, devant ton sanctuaire, à ton noir pontife.

« — Brahmane, lui dis-je, je sais que — ni mon trône dont la blancheur s'éclaire de tant de pierreries, ni les armées, ni l'admiration des peuples, ni les trésors, ni le pouvoir de ce lotus inviolé, — non, rien ne peut égaler en joie les premières délices de l'Amour ni ses voluptueuses tortures. Si l'on pouvait mourir du ravissement nuptial, mon sein ne battrait plus depuis l'heure où pâle et rayonnante, Sinjab me captura sous ses baisers, à jamais, comme sous des chaînes !

« Cependant, si, par quelque enchantement, il était possible — que ces enfants condamnés *mourussent d'une joie si vive, si pénétrante, si encore inéprouvée, que cette mort leur semblât plus désirable que la vie ?...* Oui, par l'une de ces magies étranges, qui nous dissipent comme des ombres, si tu pouvais augmenter leur amour même, — l'exalter par quelque vertu de Sivà, — d'un embrase-

ment de désirs... peut-être le feu de leurs premiers transports suffirait-il pour consumer les liens de leurs sens en un évanouissement sans réveil! — Ah! si cette mort céleste était réalisable, ne serait-elle pas une conciliatrice, puisqu'ils se la donneraient à eux-mêmes? Seule, elle me semblait digne de leur douceur et de leur beauté.

« Ce fut à ces paroles que cette bouche de nuit, engageant ta promesse divine, me répondit avec tranquillité :

« — Reine, j'accomplirai ton désir. »

« Sur cette assurance de ton prêtre, accès libre lui fut laissé, par mes ordres, des palais de mes captifs. — Consolée, d'avance, par la beauté de mon crime, je me départis en armes, l'aube suivante, vers l'Arachosie, — d'où je reviens, victorieuse encore, Sivà! grâce à ton ombre et à mes guerriers, ce soir.

« Or, tout à l'heure, au franchir des citadelles, j'eus souci de la fatale merveille sans doute accomplie durant mon éloignement. Déjà songeuse d'offrandes sacrées, je contemplais les dehors de ce temple, lorsque mes phaobjs, apparus, m'ont révélé quelle fut, envers moi, la duplicité de ce très vieux homme-ci. »

La souveraine veuve regarda le fakir : à peine

si sa voix décelait, en de légers tremblements, la fureur qu'elle dominait :

« — Démens-moi ! continua-t-elle : — dis-nous de quelles délices tu tins à fleurir, pour ces adolescents idéals, la pente de la mort promise ? sous les pleurs de quelles extases tu sus voiler leurs yeux ravis ? En quels inconnus frémissements d'amour tu fis vibrer leurs sens jusqu'à cet alanguissement mortel où je rêvais que s'éteignissent leurs deux êtres ! Non ! tais-toi.

« Mes phaadjs, aux écoutes dans les murailles, t'observaient — et j'ai lieu d'estimer leur clairvoyance fidèle... Va, tu peux lever sur moi tes yeux ! à qui me jette le regard qui dompte, je renvoie celui qui opprime, n'étant pas de celles qui subissent des enchantements !...

« — O prince pur, Sedjnour, ombre ingénue, — et toi, pâle Yelka, si douce, ô vierge ! — Enfants, enfants !... le voici, cet homme de tourments qu'il faut, où vous êtes, incriminer devant les divinités sans clémence qui n'ont pas aimé.

« Je veux savoir pourquoi ce fils d'une femme oubliée me cacha cette haine qu'il portait, sans doute, à quelque souverain de la race dont ils sortirent et quelle vengeance il projetait d'exercer sur cette innocente postérité !... — Car de quel

autre mobile s'expliquer ton œuvre, brahmane ? à moins que tes féroces instincts natals, ayant, à la longue, affolé ta stérile vieillesse, tu n'aies agi dans l'inconscience... et, devant la perfection de leur double supplice, comment le croire ?

« Ainsi, ce ne fut qu'avec des paroles, n'est-ce pas ? *rien qu'avec des paroles ?* que tu fis subir, à leurs âmes, une mystérieuse agonie, jusqu'à ce qu'enfin cette mort volontaire, où tu les persuadais de se réfugier contre leurs tourments, vînt les délivrer... de t'avoir entendu !

« Oui, tout l'ensemble de ce subtil forfait, je le devine, prêtre : — et c'est par dédain, sache-le, que je n'envoie pas, à l'instant même, ta tête sonner et bondir sur ces dalles profanées par ton parjure. »

Akëdyssénil, qui venait de laisser ses yeux étinceler, reprit, avec des accents amers :

« Aussitôt que l'austérité de ton aspect eut séduit la foi de ces claires âmes, tu commenças cette œuvre maudite. Et ce fut la simplicité de leur mutuelle tendresse que tu pris, d'abord, à tâche de détruire. Au souffle de quelles obscures suggestions desséchas-tu la sève d'amour en ces jeunes tiges, qui, pâlisantes, commencèrent, dès lors, à dépérir pour ta joie, — je vais te le dire !

« — Vieillard, il te fallut que chacun d'eux se sentît solitaire! Eh bien, — selon ce que tu leur laissas entendre, — *chacun d'eux ne devait-il pas survivre à l'oublié, et régner, grâce à mes vœux, en des pays lointains, — aux côtés d'un être royal et plein d'amour, aujourd'hui préféré déjà?...* Comment te fut-il possible de les persuader? — Mais tu savais en offrir mille preuves!... Isolés, pouvaient-ils, ces enfants, échanger ce seul regard qui eût traversé les nébuleuses fumées de tes vengeances comme un rayon de soleil? Non! Non. Tu triomphais — et, tout à l'heure, je t'apprendrai, te dis-je, par quel redoutable artifice! Et le feu chaste de leurs veines, attisé, sans cesse, par le ravage des jalousies, par la mélancolie de l'abandon, tu sus en irriter les désirs jusqu'à les rendre follement charnels — à cause de cette croyance où tu plongeais leurs cœurs, l'impossibilité de toute possession l'un de l'autre. Entre leurs demeures, chaque jour, passant le Gange, tu te faisais, sur les eaux saintes, une sorte d'effrayant messager de pleurs, d'épouvante, d'illusions mortes et d'adieux.

« Ah! les délations de mes phaodjs sont profondes : elles m'ont éclairé sur certaine détestable puissance dont tu disposes! Ils ont attesté, en un

serment, les Dévas des Expiations éternelles, que nulle arme n'est redoutable auprès de l'usage où ton noir génie sait plier la parole des vivants. Sur ta langue, affirment-ils, s'entre-croisent, à ton gré, des éclairs plus fallacieux, plus éblouissants et plus meurtriers que ceux qui jaillissent, dans les combats, des feintes de nos cimenterres. Et, lorsqu'un esprit funeste agite sa torche au fond de tes desseins, cet art, ce pouvoir, plutôt, se résout, d'abord, en... »

La reine, ici, fermant à demi les paupières, sembla suivre, d'une lueur, entre ses cils, dans les vagues ténèbres du temple, un fil invisible, perdu, flottant : et, symbolisant ainsi l'analyse où ses pensées s'aventuraient, elle lissa, de deux de ses doigts fins et pâles, le bout de l'un de ses sourcils, en étendant l'autre main vers le brahme :

« ... — en... des suppositions lointaines, motivées subtilement, et suivies d'affreux silences... Puis, — des inflexions, très singulières, de ta voix éveillent... on ne sait quelles angoisses — dont tu épies, sans trêve, l'ombre passant sur les fronts. Alors, — mystère de toute raison vaincue ! — d'étranges *consonnances*, oui, presque nulles de signification, — et dont les magiques secrets te sont familiers, — te suffisent pour

effleurer nos esprits d'insaisissables, de glaçantes inquiétudes! de si troubles soupçons qu'une anxiété inconnue oppresse, bientôt, ceux-là même dont la défiance, en éveil, commençait à te regarder fixement. Il est trop tard. Le verbe de tes lèvres revêt, alors, les reflets bleus et froids des glaives, de l'écaille des dragons, des pierreries. Il enlace, fascine, déchire, éblouit, envenime, étouffe... et il a des ailes! Ses occultes morsures font saigner l'amour à n'en plus guérir. Tu sais l'art de susciter — pour les toujours décevoir — les espérances suprêmes! A peine supposes-tu... que tu convains plus que si tu attestais. Si tu feins de rassurer, ta menaçante sollicitude fait pâlir. Et, selon tes vœux, la mortelle malice qui anime ta siffante pensée jamais ne louange que pour dissimuler les obliques flèches de tes réserves, qui, seules, importent! — tu le sais, car tu es comme un mort méchant. D'un flair louche et froid, tu sais en proportionner les atteintes à la présence qui t'écoute. Enfin, toi disparu, tu laisses dans l'esprit que tu te proposas ainsi de pénétrer d'un venin fluide, le germe d'une corrosive tristesse, que le temps aggrave, que le sommeil même alimente — et qui devient bientôt si lourde, si âcre et si sombre — que vivre perd

toute saveur, que le front se penche, accablé, que l'azur semble souillé depuis ton regard, que le cœur se serre à jamais — et que des êtres simples en peuvent mourir. C'est donc sous l'énergie de ce langage meurtrier — ton privilège, brahmane! — que tu te complus et t'acharnas, jour à jour, à froisser — comme entre les ossements de tes mains — le double calice de ces jeunes âmes candides, ô spectre étouffant deux roses, dans la nuit!

« Et lorsque leurs lèvres furent muettes, leurs yeux fixes et sans larmes, leurs sourires bien éteints; lorsque le poids de leur angoisse dépassa ce que leurs cœurs pouvaient supporter sans cesser de battre, lorsqu'ils eurent, même, cessé de me maudire ainsi que les dieux sacrés, tu sus augmenter en chacun d'eux, tout à coup, cette soif de perdre jusqu'au souvenir de leur être, pour échapper au supplice d'exister sans fidélité, sans croyances et sans espérance, en proie au tourment constant de leurs trop insatiables désirs l'un de l'autre. — Et cette nuit tu les as laissés se précipiter dans le vaste fleuve, — te disant, que tu saurais bien me donner le change de leur mort. »

Il y eut un moment de grand silence dans le temple, à cette parole.

« — Prêtre, reprit encore Akëdyssénil, je tenais à mon rêve que tu t'engageas, librement, à réaliser. Tu fus, ici, l'interprète sacrilège de ton dieu, dont tu as compromis l'éternelle intégrité par ta trahison, car tout parjure diminue, à la mesure de la promesse trahie, l'être même de qui l'accomplit ou l'inspira. Je veux donc savoir pourquoi tu m'as bravée : pour quel motif ce long attentat n'a point fatigué ta persévérance !... Tu vas me répondre. »

Elle se détourna, comme une longue lueur d'or, vers les profondeurs ensevelies dans l'obscurité. Et sa voix, devenant immédiatement stridente, réveilla comme de force, en des sursauts bondissants, les échos des immenses salles autour d'elle :

« — Et maintenant, fakirs voilés, spectres errants entre les piliers de cette demeure et qui, cachant vos cruelles mains, apparaissez, par intervalles, — révélés, seulement, par l'ombre rapide que vous projetez sur les murailles, — écoutez la menaçante voix d'une femme qui, — servante, hier encore, de ceux-là — qui entendent les symboles et tiennent la parole des dieux, — ce soir vous parle en dominatrice, car ses paroles ne sont point vaines : j'en ai pesé, froidement, l'imprudence — et ce n'est pas à moi de trembler.

« Si, dans l'instant, ce taciturne ascète, votre souverain, se dérobe à ma demande en d'imprécises réponses, — avant une heure, moi, je le jure ! Akëdyssénil ! — entraînant mes vierges militaires, nous passerons, debout, au front de nos chars vermeils avec des rires, dans la fumée, dispersant l'incendie de nos torches en feu aux profonds des noirs feuillages de votre antique avenue ! Ma puissante armée, encore ivre de triomphe, et qui est aux portes de Bénarès, entrera dans la ville sur mon appel. Elle enserrera cet édifice désormais déserté de son dieu ! Et cette nuit, toute la nuit, sous les chocs multipliés de mes béliers de bronze j'en effondrerai les pierres, les portes, les colonades ! Je jure qu'il s'écroulera dans l'aurore et que j'écraserai le monstrueux simulacre vide où veilla, durant des siècles, l'esprit même de Sivà ! Mes milices, dont le nombre est terrible, avec leurs lourdes massues d'airain, les auront broyés, pêle-mêle, ces blocs rocheux, avant que le soleil de demain — si demain nous éclaire — ait atteint le haut du ciel ! Et le soir, lorsque le vent, venu de mes monts lointains — devant qui les autres de la terre s'humilient — aura dispersé tout ce vaste nuage de vaines poussières à travers les plaines, les vallées et les bois du Habad, je reviendrai, moi !

vengeresse ! avec mes guerrières, sur nos noirs éléphants, fouler le sol où s'éleva le vieux temple !... Couronnées de frais lotus et de roses, elles et moi, sur ses ruines, nous entre-choquerons nos coupes d'or, en criant aux étoiles, avec des chants de victoire et d'amour, les noms des deux ombres vengées ! Et ceci, pendant que mes exécuteurs enverront, l'une après l'autre, du haut des amoncellements qui pourront subsister encore des parvis dévastés, vos têtes et vos âmes rouler en ce Néant-originel que votre espoir imagine !... J'ai dit. »

La reine Akëdyssénil, le sein palpitant, la bouche frémissante, abaissant les paupières sur ses grands yeux bleus tout en flammes, se tut.

Alors le Serviteur de Sivà, tournant vers elle sa blême face de granit, lui répondit d'une voix sans timbre :

« — Jeune reine, devant l'usage que nous faisons de la vie, penses-tu nous faire de la mort une menace ? — Tu nous envoyas des trésors — semés, dédaigneusement, par nos saïns, sur les degrés de ce temple — où nul mendiant de l'Inde n'ose venir les ramasser ! Tu parles de détruire cette demeure sainte ? Beau loisir, — et digne de tes destinées, — que d'exhorter des soldats sans

pensée à pulvériser de vaines pierres ! L'Esprit qui anime et pénètre ces pierres est le seul temple qu'elles représentent : lui révoqué, le temple, en réalité, n'est plus. Tu oublies que c'est lui seul, cet Esprit sacré, qui te revêt, toi-même, de l'aurité dont tes armes ne sont que le prolongement sensible... et que ce serait à lui seul, toujours, que tu devrais de pouvoir abolir les voiles sous l'accident desquels il s'incorpore ici. Quand donc le sacrilège atteignit-il d'autre dieu... que l'être même de celui qui fut assez infortuné pour le commettre ?

« Tu vins à moi, pensant que la Sagesse des Dévas visite plus spécialement ceux qui, comme nous, par des jeûnes, des sacrifices sanglants et des prières, préservent la clairvoyance de leur propre raison de dépendre des fumées d'un breuvage, d'un aliment, d'une terreur ou d'un désir. J'accueillis tes vœux parce qu'ils étaient beaux et sombres, même en leur féminine frivolité, — m'engageant à les réaliser, — par déférence pour le sang qui te couvre. — Et voici que, dès les premiers pas de ton retour, ton lucide esprit s'en remet à des intelligences de délateurs — que je n'ai même pas daigné voir — pour juger, pour accuser et pour maudire mon œuvre, de préfé-

rence à t'adresser simplement à moi, tout d'abord, pour en connaître.

« Tu le vois, ta langue a formé, bien en vain, les sons dont vibrent encore les échos de cet édifice, — et s'il me plut d'entendre jusqu'à la fin tes harmonieux et déjà si oubliés outrages, c'est que, — fût-elle sans base et sans cause, — la colère des jeunes tueuses, dont les yeux sont pleins de gloire, de feux et de rêves, est toujours agréable à Sivà.

« Ainsi, reine Akëdyssénil, tu désires — et ne sais ce qui réalise ! Tu regardes un but et ne t'inquiètes point de l'unique moyen de l'atteindre. — Tu demandas s'il était au pouvoir de la Science — divine d'induire deux êtres en ce passionnel état des sens où telle subite violence de l'Amour détruirait en eux, dans la lueur d'un même instant, les forces de la vie?... Vraiment, quels autres enchantements qu'une réflexion toute naturelle devais-je mettre en œuvre pour satisfaire à l'imaginaire de ce dessein ? — Écoute : et daigne te souvenir.

« Lorsque tu accordas la fleur de toi-même au jeune époux, lorsque Sinjab te cueillit en des étreintes radieuses, jamais nulle vierge, t'écriais-tu, n'a frémi de plus ardentes délices, et ta stupeur,

selon ce que tu m'attestas, était d'avoir survécu à ce grave ravissement.

« C'est que, — rappelle-toi, — déjà favorisée d'un sceptre, l'esprit troublé d'ambitieuses songeries, l'âme disséminée en mille soucis d'avenir, il n'était plus en ton pouvoir de te donner tout entière. Chacune de ces choses retenait, au fond de ta mémoire, un peu de ton être et, ne t'appartenant plus en totalité, tu te ressaisissais obscurément et malgré toi — jusqu'en ce conjugal charme de l'embrassement — aux attirances de ces choses étrangères à l'Amour.

« Pourquoi, dès lors, t'étonner, Akëdysséril, de survivre au péril que tu n'as pas couru ?

« Déjà tu connaissais, aussi, des bords de cette coupe où fermente l'ivresse des cieux, d'avant-coueurs parfums de baisers dont l'idéal avait effleuré tes lèvres, émoussant la divine sensation future. Considère ton veuvage, ô belle veuve d'amour, qui sais si distraitement survivre à ta douleur ! Comment la possession t'aurait-elle tuée, d'un être — dont la perte même te voit vivre ?

« C'est que, jeune femme, ta nuit nuptiale ne fut qu'étoilée. Son étincelante pâleur fut toute pareille à celle de mille bleus crépuscules, réunis

au firmament, et se voilant à peine les uns les autres. L'éclair de Kamadêva, le Seigneur de l'amour, ne les traversa que d'une pâleur un peu plus lumineuse, mais fugitive! Et ce n'est pas en ces douces nuits que les cœurs humains peuvent subir le choc de sa puissante foudre.

« Non!... Ce n'est que dans les nuits désespérées, noires et désolatrices, aux airs inspirateurs de mourir, où nul regret des choses perdues, nul désir des choses rêvées ne palpite plus dans l'être, hormis l'amour seul; — c'est seulement en ces sortes de nuits qu'un aussi rouge éclair peut luire, sillonner l'étendue et anéantir ceux qu'il frappe! C'est en ce vide seul que l'Amour, enfin, peut librement pénétrer les cœurs et les sens et les pensées au point de les dissoudre en lui d'une seule et mortelle commotion! Car une loi des dieux a voulu que l'intensité d'une joie se mesurât à la grandeur du désespoir subi pour elle : alors seulement cette joie, se saisissant à la fois de toute l'âme, l'incendie, la consume et peut la délivrer!

« C'est pourquoi j'ai accumulé beaucoup de nuit dans l'être de ces deux enfants : je la fis même plus profonde et plus dévastée que n'ont pu le dire les phadjs!... Maintenant, reine,

quant aux enchantements dont disposent les anti-ques brahmanes, supposes-tu que tes si clair-voyants délateurs connaissent, par exemple, l'intérieur de ces grands rochers du sommet desquels tes jeunes condamnés voulurent, hier au soir, se précipiter dans le Gange ?

Ici, Akëdyssénil, arrachant du fourreau son cimeterre, qui continua la lueur de ses yeux, s'écria, ne dominant plus son courroux :

« — Insensé barbare ! Pendant que tu prononces toutes ces vaines sentences qui ont tué mes chères victimes, ah ! le fleuve roule, sous les astres, à travers les roseaux, leurs corps innocents !... Eh bien, le Nirvanah t'appelle. Sois donc anéanti ! »

Son arme décrivit un flamboiement dans l'obscurité. Un instant de plus, et l'ascète, séparé par les reins sous l'atteinte robuste du jeune bras, — n'était plus. Soudain, elle rejeta son arme loin d'elle, et le bruit retentissant de cette chute fit tressaillir encore les ombres du temple.

C'est que — sans même relever les paupières sur l'accusatrice — le pontife sombre avait murmuré, sans dédain, sans terreur et sans orgueil, ce seul mot :

— « Regarde. »

A cette parole s'étaient écartés les pans du grand voile de l'autel de Sivà, laissant apercevoir l'intérieur de la caverne que surplombait le dieu.

Deux ascètes, les paupières abaissées selon les rites sacerdotaux, soutenaient, aux extrémités latérales du sanctuaire, les vastes plis sanglants.

Au fond de ce lieu d'horreur, les trépieds étaient allumés comme à l'heure d'un sacrifice. L'Esprit de Sivà s'opposant, dans les symboles, à la libre élévation de leurs flammes, ces grandes flammes, renversées par les courbures de hautes plaques d'or, réverbéraient d'inquiétantes clartés sur la Pierre des victimes. Au pied de cette Pierre se tenaient, immobiles et les yeux baissés, deux saïns, la torche haute.

Et là, sur ce lit de marbre noir, apparaissaient, étendus, pâles d'une pâleur de ciel, deux jeunes êtres charmants. Les plis de neige de leurs transparentes tuniques nuptiales décelaient les lignes nacrées de leurs corps; la lumière de leur sourire annonçait en eux le lever d'une aube éclosé dans les invisibles et vermeils espaces de l'âme; et cette aurore secrète transfigurait en une extase éternelle leur immobilité.

Certes, quelque transport d'une félicité divine passant les forces de sensation que les dieux ont

mesurées aux humains — avait dû les délivrer de vivre, car l'éclair de la Mort en avait figé l'expressif reflet sur leurs visages! Oui, tous deux portaient l'empreinte de l'idéale joie dont la soudaineté les avait foudroyés.

Et là, sur cette couche où les brahmes de Sivà les avaient posés, ils gardaient l'attitude, encore, où la Mort — que, sûrement, ils n'avaient point remarquée — était venue les surprendre effleurant leurs êtres de son ombre. Ils s'étaient évanouis, perdus en elle, insolitement, laissant la dualité de leurs essences en fusion s'abîmer en cet unique instant d'un amour — que nul autre couple vivant n'aura connu jamais.

Et ces deux mystiques statues incarnaient ainsi le rêve d'une volupté seulement accessible à des cœurs immortels.

La juvénile beauté de Sedjnoun, en sa blancheur rayonnante, semblait défier les ténèbres. Il tenait, ployée entre ses bras, l'être de son être, l'âme de son désir; — et celle-ci, dont la blanche tête était renversée sur le mouvement d'un bras jeté à l'entour du cou de son bien-aimé, paraissait endormie en un éperdu ravissement. L'auguste main de Yelka retombait sur le front de Sedjnoun : ses beaux cheveux, brunissants, dé-

roulaient sur elle et sur lui leurs noires ondes, et ses lèvres entr'ouvertes vers les siennes, lui offraient, en un premier baiser, la candeur de son dernier soupir. — Elle avait voulu, sans doute, attirer dans un doux effort, la bouche de son amant vers la fleur de ses lèvres, lui faisant ainsi subir, en même temps, le subtil et cher parfum de son sein virginal qu'elle pressait encore contre cette poitrine adorée!... Et c'était au moment même où toutes les défaillances, où tous les adieux, toutes les tortures d'âme s'effaçaient à peine sous le mutuel transport de leur soudaine union!...

Oui, la résurrection, trop subitement délicieuse, de tant d'inespérées et pures ivresses, le contre-coup de cette effusion enchantée, l'intime choc de ce fulgurant baiser, que tous deux croyaient à jamais irréalisable, les avaient emportés, d'un seul coup d'aile, hors de cette vie dans le ciel de leur propre songe. Et, certes, le supplice eût été pour eux, de survivre à cet instant non pareil!

Akëdyssénil considérait, en silence, l'œuvre merveilleuse du Grand-prêtre de Sivà.

— Penses-tu que si les Dévas te conféraient le pouvoir de les éveiller, ces délivrés daigne-

raient accepter encore la Vie? dit l'impénétrable fakir d'un accent dont l'ironie austère triomphait : — Vois, reine, te voici leur envieuse!

Elle ne répondit pas : une émotion sublime voilait ses yeux. Elle admirait, se joignant les mains sur une épaule, l'accomplissement de son rêve inouï.

Soudainement, un immense murmure, la rugissante houle d'une multitude et de longs bruissements d'armes, troublant sa contemplation, se firent entendre de l'extérieur du temple — dont les portails roulèrent, lourdement, sur les dalles intérieures.

Sur les parvis, des torches brillaient : mille haches hautes, — mêlées de lances — resplendissaient! Et l'on sentait, à la rumeur grondante autour de l'enceinte, qu'une partie de l'armée d'Akëdyssénil en cernait les abords et les issues.

Sur le seuil, — n'osant entrer en apercevant la reine de Bénarès éclairée encore, au fond du temple, par les flammes du sanctuaire et qui s'était détournée, — les trois vizirs, inclinés, la regardaient, leurs armes en main, l'air meurtrier.

Derrière eux, les guerrières montraient leurs

jeunes têtes d'Apsarâs menaçantes, aux yeux allumés par une inquiétude de ce qu'était devenue leur maîtresse : elles se contenaient à peine d'envahir la demeure du dieu.

Autour d'elles, au loin, l'armée, dans la nuit.

Alors, tout ce rappel de la vie, et la mélancolie de sa puissance, et le devoir d'oublier la beauté des rêves ! et jusqu'aux adieux de l'amour perdu, — tout l'esclavage, enfin, de la Gloire, gonfla, d'un profond soupir, le sein d'Akëdyséril : et les deux premières larmes, les dernières aussi ! de sa vie, brillèrent, en gouttes de rosée, sur les lys de ses joues divines.

Mais — bientôt — ce fut comme si un dieu eût passé ! Redressant sa haute taille sur la marche suprême de l'autel :

— Vice-rois, vizirs et sowaris du Habad, — cria-t-elle de cette voix connue dans les mêlées et que répercutèrent toutes les colonnades du sombre édifice : — vous avez décidé la mort d'un prince, héritier du trône de Sëür, depuis la mort de Sinjab, mon époux royal : vous avez condamné à périr Sedjnour et, aussi, sa fiancée Yelka, princesse de cette riche région, soumise, enfin, par nos armes ! — Les voici !... Récitez

la prière pour les ombres généreuses, qui, dans l'abîme de l'Esprit, s'efforcent vers le Cwargâ divin! — Chantez, pour elles, guerrières, et vous, ô chers guerriers! l'hymne du Yadjnour-Vêdâ, la parole du Bonheur! Que l'Inde, sous mon règne, hélas! enfin à ce prix pacifiée, refleurisse, à l'image de son lotus, l'éternelle Fleur!... Mais qu'aussi les cœurs se serrent de ceux dont l'âme est grave : car une grandeur de l'Asie s'est évanouie sur cette pierre! La sublime race d'Ebbahâr est éteinte.





ON Dieu! fit la Reine, que ces contes indiens sont donc de belles choses! Il faut reconnaître que M. de l'Isle-Adam a dépensé dans le sien le soleil à poignées, et l'intérêt s'y mélange agréablement à la terreur.

— C'est en cela, répondit la marquise Thérèse, qu'il faut féliciter ce poète. J'ai souvenir qu'au siècle dernier, j'allais dire de mon temps, la littérature de Boudoir — les femmes n'en connaissaient guère d'autre — fut envahie par des contes plus exotiques les uns que les autres. C'étaient des contes chinois, des contes tartares, des mémoires turcs, une véritable invasion de barbares. A vrai dire, l'étrangeté du livre se bornait à son titre; on parlait au Mogol comme chez

Araminte, le Grand-Turc soupirait sous des balcons, et Gengis-Khan y faisait montre d'une délicatesse de sentiments qui eût fait la joie de la bonne Deshoulières. M. Villiers de l'Isle-Adam a rendu à ces récits un réalisme puissant, qui n'est pas exempt de fantaisie, mais qui peut faire croire aux âmes naïves que tout cela est arrivé.

— *Pour moi je n'en doute pas, fit lady Helmsford ; et cette belle Reine guerrière est trop vivante pour n'avoir pas être peinte sur nature. Ce n'est pas M. de l'Isle-Adam qui me démentira.*

— *Je l'ai en effet connue, dit le poète, et c'est pour cela que j'ai insisté sur les motifs politiques qui peuvent justifier son usurpation.*

— *C'est de quoi nous l'absolvons sans conteste, dit le Roi ; le droit de régner appartient naturellement aux belles personnes, quoique je n'aime pas à les voir sanguinaires. Il m'eût été agréable de rencontrer Akëdyssénil autrement qu'après une journée de cheval. J'aurais craint qu'elle ne sentît un peu la poussière.*

— *Ce reproche est puénil, dit la Marquise. Il est une foule de détails qui ne peuvent trouver place dans un récit, mais dont la réalité est sous-entendue. La princesse Akëdyssénil devait évidemment retremper sa beauté radieuse dans les eaux sacrées du Gange.*

— *Je n'attaque pas la princesse, fit Armand Silvestre, et mon observation n'ôte rien au respect et à l'admiration qu'elle m'inspire. Je sais quels sont les droits de l'épopée et qu'il ne convient pas d'y mêler des comptes de blanchisseuse. Mais le rare écrivain qui nous a conduits au pays des enchantements fait ses personnages plus grands que nature. J'aurais aimé à savoir si la reine de Bénarès était galante à ses heures et si le grand prêtre de Siva entendait la plaisanterie le soir, au coin du feu, après un bon dîner. Je m'intéresse plus intimement aux êtres qui sont faits comme moi. Et je m'étonne — car si un roi n'avait pas le droit de critiquer, que serait-ce? — qu'il ait fallu tout un collège de brahmes pour disposer deux jeunes gens à mourir d'amour. Il y a des procédés plus doux et également sûrs, répétés qu'ils soient convenablement.*

— *Vous êtes un profane, dit Céphise Ador en riant, et vous n'entendez rien à ces sublinités quand vous parlez en prose.*

— *Je parlerai en vers, s'il le faut, dit le souverain qu'on malmenait ainsi, mais j'estime qu'on peut rencontrer l'Idéal dans des régions moins inaccessibles au commun des mortels.*

— *C'est mon avis, dit Abraham Dreyfus, que la Commandante, d'un signe, avait attiré près d'elle;*

mais je pense aussi que beaucoup de misérables créatures commencent, continuent et achèvent de vivre, sans jamais rencontrer, peut-être même sans jamais espérer un idéal quelconque, propre à les consoler des amertumes de leur existence. C'est l'histoire d'une pauvre fille sans rêve que je vais vous raconter.

LES FOLLES DANSEUSES



LINA! Lina! veux-tu descendre?

Un long bâillement se fait entendre dans la soupente. Un bras sort du lit, s'allonge, puis retombe lourdement.

M^{me} Chenu, debout au bas de l'échelle, frappe plusieurs fois sur le bois du lit avec son manche à balai.

— Voyons, Lina!... Il est six heures... Lina!...

Cette fois, Évelina a entendu. Elle enfile un jupon et une camisole, elle dégringole l'échelle, et la voilà debout au milieu de la loge; elle est encore toute fardée de la veille et, en se frottant

les yeux, elle étale le noir resté sur ses sourcils.

— Eh bien, t'es propre! s'écrie M^{me} Chenu...
Je te demande un peu si tu n'aurais pas pu *défaire ta figure* hier au soir...

— Je n'avais plus de cold-cream...

M^{me} Chenu bondit :

— Tu n'avais plus de cold-cream! Je t'en ai acheté une once avant-hier... Qu'est-ce que t'en fais, alors? tu le manges?

— Marie Bourgard n'en avait pas... Je lui en ai prêté.

— C'est ça! il faut que j'en *ragète*, moi! Tu ne pouvais pas lui prêter ta chemise aussi, pendant que tu y étais?

— Elle m'a bien donné de son savon...

— Pour ce qu'il lui coûte, son savon!... ses parents en vendent.

— Enfin, je...

— Enfin, tu te feras toujours gruger, voilà ce qu'il y a de sûr!

— Mais, maman...

— Allons, pas d'histoire!... A l'ouvrage et plus vite que ça!

Évelina sort de la loge en traînant le balai que sa mère lui a mis dans les mains. Elle balaye la cour, puis elle va à la pompe, tire deux seaux

d'eau, les verse dans la fontaine et aide M^{me} Chenu à faire les escaliers.

Pendant ce temps, M. Chenu s'est levé. Il est sorti pour aller chercher du lait et a pris son verre de vin blanc avec l'épicier du coin. Il revient, il allume le feu, il fait chauffer le lait dans un poêlon, il prépare le café et les rôties, met deux bols sur la table, et appelle sa femme.

— Madame Chenu!... quand tu voudras!

M^{me} Chenu descend, suivie d'Évelina... Elle prend un des deux bols, et s'installe avec son mari devant la table, tandis qu'Évelina, assise sur une chaise basse, le poêlon entre les genoux, trempe une longue tranche de pain dans sa part de café au lait.

Le déjeuner fini, Évelina passe dans l'alcôve pour s'habiller; M^{me} Chenu fait son ménage; M. Chenu s'assied les jambes croisées sur son établi et, avant de se mettre à la couture, parcourt les journaux que le facteur vient d'apporter.

— Allons, bon!... encore un attentat!

— Où donc? fait M^{me} Chenu.

— Rue de Puébla... Une femme qu'on a trouvée assassinée dans sa cuisine.

— Comment qu'on l'appelle?

— Le journal met la fille V... C'est probablement le pendant du passage Saulnier!

— Ainsi, voyez à quoi ces femmes-là s'exposent!

Évelina s'est rapprochée tout en nattant ses cheveux. M^{me} Chenu, l'apercevant, lui flanque une taloche.

— Oh! maman!

— Quoi... « Oh! maman »? T'es pas honteuse d'être encore là à cette heure-ci!... Et ta leçon?

— Je ne suis pas en retard!

— Non, c'est le chat... En attendant dépêche-toi de t'habiller, ou je vas t'aider, moi!

Un locataire entre dans la loge :

— Comment! M^{me} Chenu, vous grondez encore votre demoiselle?

— Ne m'en parlez pas!... faut toujours être après elle... Si ce n'est pas désolant! Une grande fille qui va sur ses quatorze ans!

— Déjà? Comme ça pousse!

— Ça pousse... et ça nous repousse. C'est le cas de le dire.

— Et l'Opéra?... Vous êtes toujours contente?

— Contente... contente... Il n'y a rien de

trop... Voilà cinq ans qu'elle est dans la danse.

— Cinq ans!

— Mais oui! entrée à huit ans et demi... Et elle n'est encore que du premier quadrille... comme si elle ne devrait pas être déjà passée coryphée!

— Comment ça se fait-il?

— Ça se fait qu'il y a des injustices, parbleu!... Ce sont les protections qui font tout... Et on appelle ça être en République!

Ici une voix grave intervient :

— Madame Chenu!

M^{me} Chenu se tourne vivement vers son mari.

— Eh bien, quoi?... Ce n'est donc pas vrai, ce que je dis?

M. Chenu fronce le sourcil.

— C'est possible, mais tu n'as pas besoin de mêler la politique...

— Alors, tu trouves bien que ta fille gagne neuf cents francs au lieu de douze?

— Il ne s'agit pas...

— Ah! parbleu, oui! Ça ne t'inquiète guère... T'es pas ambitieux... c'est une justice à te rendre.

Puis, à Évelina :

— Et toi... qu'est-ce que tu attends? File à ta leçon!

Évelina a fourré dans un petit sac de cuir une paire de bas, des chaussons de danse, un corset, une chemisette, un peigne, une glace, un tire-bouton, une boîte de poudre de riz, un morceau de pain, deux sardines, des pommes et une bouteille d'eau rougie. Elle a pris son manteau, son chapeau, son en-tout-cas; elle embrasse son père et sa mère, et la voilà partie.

Mais la fillette revient aussitôt.

— Allons, bon! Qu'est-ce qu'elle a encore oublié?

— Maman, c'est mes médailles!

Et, tout essoufflée, Évelina se précipite dans le petit cabinet où elle a fait sa toilette et en rapporte trois médailles de saintes, deux petites croix et une corne de corail suspendues à un cordon qu'elle se passe autour du cou. Ce sont les fétiches de la danseuse.

Évelina est maintenant armée de pied en cap. Elle s'en va le nez au vent, descend les hauteurs de Montmartre, suit la rue Lepic, traverse les boulevards extérieurs, longe la rue Pigalle, la Chaussée-d'Antin et arrive à l'Opéra.

Il est neuf heures moins un quart. La petite danseuse passe vivement devant le concierge, grimpe cinq étages et débouche dans la loge où

s'habillent ses camarades du premier quadrille. En cinq minutes, elle a revêtu son costume de classe : chemisette décolletée à manchettes courtes, jupe de mousseline, bas rosés, chaussons de satin très défraîchis ; comme parure (facultative) : ruban au cou et ceinture bleue ; et, cachée dans le corset, les médailles, les fameuses médailles !...

Évelina monte deux autres étages pour arriver dans la salle d'études, une grande pièce carrée qui se trouve sous la coupole de l'Opéra, et dont le parquet est légèrement incliné : une chaise pour le professeur, une seconde chaise pour le violon accompagnateur, et des barres d'appui scellées aux murs composent tout l'ameublement de cette pièce.

— En place, mesdemoiselles !

A cet appel du professeur, la danseuse est allée se placer à l'une des barres, et, se tenant tantôt de la main gauche, tantôt de la main droite, elle se plie, s'étire, se renverse, se tourne dans tous les sens, posant sa jambe sur la barre à la hauteur de son épaule, la rejetant en arrière, la lançant en avant, se disloquant enfin, pendant vingt minutes, pour se préparer à la leçon proprement dite. Après ces exercices, le professeur appelle les élèves au milieu de la classe, et c'est alors

que se font les *développés*, les *attitudes*, les *arabesques*, les *relevés*, les *ports de bras*, les *fouettés*, les *ballonnés*, les *temps de cuisse*, les *temps de pirouette*, les *temps de pointes*, les *changements de pied*, les *pas de bourrée*, les *glissades*, les *assemblées*, les *jetés*, les *pirouettes renversées*, les *cabrioles*, les *entrechats*, et enfin les *enchaînements*, composés de tous ces « temps ».

Voilà en quoi consiste la leçon; mais Évelina « qui veut arriver », ne se contente pas de ce dur travail, et pendant les instants de répit accordés par le professeur, elle passe à une autre série de dislocations. Elle saisit d'abord une chaise, la couche sur le dos, et, plaçant son pied entre les barreaux, le force à se tendre et à se cambrer. Puis elle va s'asseoir par terre, près du mur, colle ses deux semelles l'une contre l'autre, les pointes très ouvertes, les pieds rapprochés du corps, et prie une de ses camarades de vouloir bien lui monter sur les genoux...

La leçon est finie. Il est onze heures. Évelina, toute haletante, rentre dans sa loge pour changer de linge. Après quoi elle tire de son sac les provisions qu'elle a apportées et les dépose sur la table, où elle va déjeuner avec ses camarades.

Chacune d'elles en fait autant, et ce sont des

exclamations et des interpellations à n'en plus finir :

— Oh! du jambon! — Ce n'est pas du jambon, c'est du bœuf conservé. — Donne-m'en, dis? — Qui est-ce qui a du sel? — Agathe, rends-moi mon pain! — Fermez donc la fenêtre! — Je vends mes radis... — Ah! ma chère... Fanny qui a du poulet!

Puis ce sont des échanges. Évelina troque une de ses sardines contre un cornet de pommes de terre frites, et elle s'associe avec Marie Bourgard pour acheter les radis que Pauline Ardouin veut vendre.

Mais on sonne déjà pour la répétition. Il faut descendre au théâtre et achever son déjeuner sur la scène, pendant que le régisseur fait l'appel et que le maître de ballet s'entretient avec le compositeur.

— Allons, mesdemoiselles, quand vous voudrez!

Les danseuses se groupent.

— Qui est-ce qui manque là?

C'est Bertrand première...

— Toujours la même, Bertrand première!...

Où est Chenu?

— Voilà, m'sieu!

— Prends sa place!

Puis, à une autre :

— Et toi, tu manges encore?

— Je ne mange pas, m'sieu... c'est des grains de café.

Le régisseur hausse les épaules.

— Allons... à nous! crie le maître de ballet en frappant avec son bâton.

Les musiciens attaquent une ritournelle et la répétition commence.

Évelina fait de son mieux pour remplacer dignement, quoique provisoirement, la coryphée Bertrand première. Elle marche, court, danse, se mêle à des groupes, s'agenouille, se relève... et recommence.

— Allons, mesdemoiselles... encore une petite fois...

Et, de petites fois en petites fois, la répétition est poussée jusqu'à quatre heures.

Les danseuses remontent dans la loge. Évelina se déshabille, remet sa toilette de ville et quitte l'Opéra.

Il est cinq heures quand elle arrive à Montmartre.

M^{me} Chenu est devant la maison.

— Ah! te v'là? Vrai! ce n'est pas dommage!...

— Mais, maman, la répétition vient de finir!

— Allons donc!... c'est toujours la même chose!... Je suis bien sûre que tu as encore flâné!...

— Mais, maman...

— « Mais, maman... mais, mama... » Dépêche-toi de retirer ton chapeau et viens m'éplucher mes pommes de terre.

Évelina regimbe :

— J'ai mes chaussons à piquer...

— Tu les piqueras tout à l'heure.

Et M^{me} Chenu retourne près de son fourneau.

Évelina, tout en bougonnant, épluche les pommes de terre...

Quand elle a fini, elle tire de son sac une paire de chaussons de danse et va les reprendre dans la cour pour prendre un peu l'air.

Il est six heures. On va se mettre à table. Evelina n'a que le temps de se débarbouiller, de dîner et de retourner au galop à l'Opéra. On joue cinq actes; elle paraît dans le premier, elle fait un page dans le second, et elle est du grand divertissement du troisième.

Pendant le quatrième acte, elle reste dans sa loge, où elle se repose en faisant des garnitures de crochet pour orner ses corsages.

Mais l'avertisseur parcourt les couloirs :

— Mesdames... le quatrième est fini.

Évelina n'a que le temps de revêtir son dernier costume... Patatras! pif! paf! pouf... rapatapata-plan... C'est l'explosion de la fin qui commence et Évelina va manquer son entrée. Elle descend les escaliers quatre à quatre, se précipite en scène et arrive juste à point pour disparaître dans les dessous avec les Filles d'enfer que le baryton vient d'anéantir.

Le rideau tombe. Évelina regagne sa loge, se déshabille encore, se rhabille de nouveau et part cette fois pour tout de bon.

Il est près d'une heure du matin quand la danseuse sonne à sa porte.

C'est M^{me} Chenu qui lui tire le cordon.

— Enfin! s'écrie la concierge... te voilà... la dernière... comme toujours! Tous les locataires sont déjà rentrés. Évelina ne répond pas, elle n'en peut plus. Elle se traîne jusqu'au buffet, prend du pain, du vin, du fromage, boit et mange tout en se déshabillant, remonte son échelle, se couche, fait sa prière et s'endort.

La danseuse a fini sa journée.



UAND cette vivante et poignante histoire s'acheva parmi les applaudissements de l'auditoire :

— Pauvre fille ! dit madame de Rocas, avec son doux accent gascon, je la plains d'autant plus qu'elle aurait pu avoir un Idéal, et un idéal assez peu difficile à atteindre. N'aurait-elle pas pu convoiter et conquérir le luxe, la renommée, la liberté d'abord ?

— Il eût fallu pour cela, dit Théodore de Barville, un effort dont elle n'était pas capable. Ce qui met notre Idéal hors de portée, c'est l'espèce de terreur qu'il nous inspire et les farouches timidités qui nous en éloignent. On a peur d'un bonheur inespéré, d'une joie foudroyante. Prenez par la main un de ces pau-

vres enfants pâles, affamés, les yeux brillants de convoitise, arrêtés devant un étalage de pâtissier où foisonnent des crèmes chimériques et des tartes idéales; ouvrez-lui la boutique à deux battants; dites-lui : Prends, mange, dévore ce que tu voudras ! Il y cent à parier contre un qu'il reculera, hésitera, se fera petit, et vous regardera avec épouvante. L'épreuve est trop forte pour certains tempéraments. Je n'en veux pour exemple que l'aventure de sir Edmund Tidesley, Anglais Shakespearien, très romantique, cōtelier à Sheffield, qui, plutôt que d'entrer dans son rêve étoilé, écouta les suggestions séductrices du suicide et mourut.

« En Angleterre, madame Ophélie Pearce, froide comme un marbre, avait été tout à fait insensible aux supplications de M. Edmund Tidesley. Mais ici, à Paris, étourdie par les parfums, par les amusements, par les spectacles, l'âme embrasée par les belles fleurs écarlates dont s'empourprent les boutiques des fleuristes, elle envisagea avec moins de répugnance l'éventualité de tromper M. Joshua Pearce, et, finalement, accepta d'aller voir Edmund. Lui pourtant, à l'idée qu'il tiendrait dans ses bras ce corps superbe, qu'il baiserait à son gré ce visage noble et hautain, fleuri de vivantes roses, fut pris de si violents transports qu'il n'eut pas la force, ainsi que je

l'ai dit, de traverser les cinq dernières minutes d'attente. Il avait bien là des revolvers ; mais, ne voulant pas attrister par la vue d'un cadavre les yeux verts et dorés de Madame Pearce, il laissa en évidence une lettre pour elle, et s'enfuit, tenant à la main une toute petite valise.

« Edmund prit le premier train ; arrivé au Havre, il eut la bonne fortune de trouver un navire en partance, et il s'embarqua pour les Grandes-Indes. Comme le steamer, par un beau temps rafraîchi de brises délicieuses, passait en vue de l'île Sainte-Hélène, des requins se mirent à nager joyeusement autour de sa coque, en ouvrant des gueules d'une couleur bizarre et tout à fait engageante. Heureux d'échapper au supplice de l'attente, dont il souffrait toujours, bien que l'objet de l'attente eût disparu pour lui, Edmund Tidesley n'hésita plus ; il se jeta avec ravissement dans la mer aux flots mélodieux, où il fut divisé, déchiqueté et avalé jusqu'à la dernière miette, en moins de temps qu'il n'en faut à l'archer Amour pour décocher à un adolescent qui soupire une flèche en plein cœur.

— C'est pousser la terreur bien loin, dit Madame de Cergy-Latour, et je ne sais jusqu'à quel point la belle Ophélie put en être flattée. Un homme plus galant lui aurait fait du moins les honneurs de son sui-

cide. Il est toujours agréable de pouvoir montrer au monde des gens qui meurent pour vous. Cela est bien porté et ne décourage personne.

— *On va me reprocher encore mon prosaïsme, dit le Roi de bonne humeur qui présidait à la Journée, mais je crois qu'il est de mauvais exemple d'associer l'amour avec des idées sanglantes. Un marquis fameux, dont le nom ne sera pas prononcé ici, trouvait un ragoût merveilleux à faire rôtir les reins de sa bien-aimée au moment le plus doux de leur entretien. Franchement les gens de cette espèce sont bons à renfermer aux Petites-Maisons. J'y mettrais aussi un de mes amis qui a cru devoir préciser le mythe symbolique de la diligence de Lyon, et qui le fait aboutir à une volupté assez intense pour donner la mort. Il n'est d'amour que pour les gens qui se portent bien, et, loin d'altérer la santé, le bonheur, dans ce qu'il a de pratique, ne peut que donner un grand appétit. J'en appelle à Rabelais et aux Pères Frapparts de la Légende.*

— *Ce n'est pas moi qui ferai un procès à leur mémoire, dit Théodore de Banville. Mais, encore une fois, ils ne représentent qu'un côté de la question. Il y a des amours heureux ou malheureux qui échappent à la mesure et à la catégorie, et que des événements fortuits condamnent à l'idéalité forcée. Je ne*

l'ai jamais mieux compris qu'en entendant sans l'écouter, la conversation de deux jeunes et charmantes femmes, dont une charmille me séparait. Poussé par ce besoin d'étudier sur le vif qui tourmente quelquefois les gens de plume, j'ai surpris leurs secrets, comme autrefois Louis XIV ceux de Mademoiselle de la Vallière. Et, comme nous ne sommes ici que pour être indiscrets, je vous dirai fidèlement tout ce que j'ai entendu.

— *Vous pouvez même en dire davantage, fit gracieusement la Reine, et je vous donne la parole pour que vous en abusiez.*

— *Voici les paroles, fit le poète, de la première voix que j'entendis :*

LE VENGEUR

I

AINSI, dit M^{me} Amandry à son amie d'enfance Euphrasie Godelle, qu'elle retrouvait après une longue séparation, tu as été, dans toute l'acception du mot, une femme honnête, et tu es restée fidèle à ton mari ?

— Parfaitement, dit M^{me} Godelle.

— Et alors, dit M^{me} Amandry, tu n'as jamais aimé ?

— Si fait, dit Euphrasie ; il y a dix-huit ans de cela, et j'en ai aujourd'hui trente-six, j'ai aimé et j'ai été aimée ardemment, follement, éperdûment,

pendant toute une soirée, de dix heures du soir à une heure du matin. Je te dois cette confiance, que tu seras la première et la dernière à recevoir. Tu sais que si jamais on accoupla deux êtres mal appareillés, ce furent assurément M. Godelle et moi.

— A qui le dis-tu ? fit M^{me} Amandry. Toi, avec ta peau dorée et brune, avec tes grands yeux d'or, tes rouges lèvres de piment, tes noirs sourcils, tes cils démesurés, avec le sang riche qui rosit ta fauve pâleur, tu sembles avoir tous les appétits, et tu devais les avoir ! Avec cela vive, gaie et spirituelle, si originale surtout que tout ce que tu dis semble être dit pour la première fois, ne fallait-il pas un arrêt inéluctable de la Destinée pour que tu devinsses notairesse, dans une des villes les plus importantes du département de Seine-et-Oise ?

— En effet, chère Juliette, dit Euphrasie, je suis une notairesse trop brune, voilà tout.

— Au contraire, dit Juliette, M. Godelle a été notaire en tétant le lait de sa nourrice, et il l'aurait à coup sûr été, au temps des armes de silex, quand les hommes aux doigts sanglants luttaient avec les ours dans les cavernes. Ses cheveux de filasse, ses yeux éteints, ses lèvres blêmes, pa-

raissent avoir été lavés à l'aquarelle, du même coup de pinceau. Il ressemble à un agneau et il n'en a pas l'innocence. Vêtu à la dernière mode, dans ce qu'elle a de plus agaçant, il est artiste, adore l'opérette, récite les bons mots du journal, affirme que la femme est un être inférieur, et il aurait inventé le lieu commun s'il était capable d'inventer quelque chose. Encore est-ce là un portrait flatté. Seulement, comme disait un personnage d'Arnal à propos de sa portière, il a une chose en sa faveur : c'est qu'il parle très bien politique.

— O Juliette! dit Euphrasie, jeunes filles nous rêvions ensemble les héros, les génies, les conducteurs d'hommes, les lions de bravoure, les êtres divins, et c'est à un de ceux-là que nous aurions voulu jeter autour du cou *le plus doux et le plus beau collier!* Cependant un jour, mon implacable père, contre qui toute résistance était impossible, me signifia que j'épouserais Godelle, mon cousin Godelle. Et ce n'était pas sans une apparence de raison. Nous avions, lui et nous, bénéficié d'un héritage considérable, mais embrouillé, confus, hérissé de mille procès, qui pouvait être des millions ou rien, et l'homme de loi le plus retors, armé de toutes les ruses, pou-

vait seul se retrouver dans ce labyrinthe semé d'embûches et dompter, monstre lui-même, les monstres de la chicane. Assurément, le plus sage était de renforcer nos droits en les confondant avec ceux de Godelle; mais quelle catastrophe! Dans l'instant où je consentis à cette union sacrilège, il me sembla que j'étais tombée du haut des tours de Notre-Dame, dans un gouffre vertigineux et irrité comme le Maelstrom, et je me sentis brisée et stupéfaite.

II

Huit jours avant celui qu'on avait fixé pour le mariage, nous assistions à une soirée musicale, qu'un bal devait suivre, chez M. Pedro Zubirià, le plus riche banquier de la colonie américaine. Dans le triomphe des flambeaux, des pourpres, des épaules nues, des visages charmants, des diamants extasiés, des rubans et des plaques s'épanouissant sur les poitrines des hommes, tandis qu'on applaudissait, avec des frémissements, Faure, Adelina Patti, Christine Nilsson, Godelle,

ravi et incolore, appuyé à une colonne de jaspe sanglant, souriait avec modestie et saluait presque, comme si c'eût été lui qu'on acclamait, et moi, profondément navrée, j'exhalais dans mon cœur mes plaintes amères.

Hélas! disais-je mentalement, rien ne peut empêcher désormais que j'épouse cet homme content de lui, et comme je portais déjà le nom ridicule d'Euphrasie, je serai toute ma vie Euphrasie Godelle. O misère! mes lèvres pures, que même une fleur n'a jamais touchées, seront baisées par cet imbécile, et ma chevelure sera dénouée par ses gros doigts pâles qui attachent des procédures avec de la ficelle rouge. Toute ma vie, pendant cinquante ans peut-être, je verrai ses habits colants et ses gants trop étroits, et je l'entendrai fredonner des airs d'opérette et réciter le journal du matin, et, quand on parlera d'une courtisane connue, je le verrai prendre un air d'intelligence, qui signifie : Croyez bien qu'elle ne m'est pas étrangère! Et toute ma vie j'entendrai sa voix monotone comme le bruit d'un ruisseau qui s'enrhume, et les tentures, les meubles, les objets d'art dont je serai environnée auront été choisis par lui et lui ressembleront, et autour de moi tout sera Godelle, Godelle, Godelle!

Comme j'en étais là, et comme la Patti, au milieu de bravos fanatiques, s'éloignait du piano au bras de M. Zubirià, un grand mouvement d'admiration, d'enthousiasme, de curiosité surtout, se produisit dans les salons. Jean Riester venait d'entrer. Si je ne l'avais jamais vu je connaissais, comme tout le monde, sa musique et ses poèmes. Je savais ses périlleux voyages en Afrique, d'où il a rapporté un si beau livre, ses duels, qu'il n'a voulus ni cherchés, et où il a montré une étonnante bravoure ; enfin, ses amours célèbres avec la duchesse de Feria, à propos desquels j'avais si souvent pensé en moi-même : Dire qu'il y a des heureuses femmes, aimées par des hommes pareils ! Mais quand je le vis, svelte, élégant, superbe, quand j'admirai sa tête dont la beauté ne fut jamais égalée, son visage fauve comme le mien, ses yeux impérieux et tendres, son cou d'athlète, sa légère barbe noire, soyeuse et douce, je reconnus mon roi, mon dieu, mon maître ; j'eus envie de pousser un cri de joie et de me jeter dans ses bras. Lui cependant, chère Juliette... mais ici j'ai besoin de te demander toute ton indulgence et toute ta confiance, car pour te raconter en vérité ce qui suivit, je dois mettre toute modestie sous mes pieds.

— Ah! ma chère, dit Juliette, je t'en aimerai plus. Et pourquoi te forcerais-tu à être modeste, si, comme je le pressens, tu as été adorée ainsi qu'une déesse victorieuse, triomphant dans sa gloire?

— Lui, Jean Riestter, dit Euphrasie, il possède assurément une distinction trop absolue et trop rare pour avoir jamais l'air ennuyé; cependant, tandis qu'il était assailli d'admiration, de louanges, de protestations d'amitié, il était bien évident qu'il se sentait en pays étranger, et moins poli, il aurait pu dire à tous ces gens du monde : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?

III

Tout à coup, Juliette, il me vit. Ensemble et au même instant, nous tressaillîmes, frappés par la même commotion électrique, et son regard chargé de désirs me cria aussi clairement : Je vous aime, que si ces mots délicieux, prononcés en effet, eussent traversé l'espace comme une fanfare d'amour. Cependant, on s'empressait toujours

autour de Jean; on le suppliait de consentir à se faire entendre, et il ne répondait pas. Alors il interrogea mes yeux, qui lui dirent oui, et aussitôt il se mit au piano. En ce temps-là, on ne connaissait pas Wagner, et je n'avais pas encore lu les paroles inouïes écrites par Victor Hugo, sur la musique de Beethoven. Pour la première fois de ma vie, j'entendis un chant jailli, inspiré, où la Poésie et la Musique étaient un seul art, où la note et la syllabe, nées en même temps dans le cerveau du créateur, étaient un son unique, et ce chant plein de larmes, de sanglots, de cris d'amour, faisait des miracles comme ceux d'Orphée, enchantait les âmes, faisait pleurer les pierres, et emportait dans un torrent de lumières les bourgeois transfigurés. Les salles croulaient sous les applaudissements; mais Riester n'en voulait qu'un, le mien; mes yeux lui crièrent : Dompte-les, génie, moi, je t'adore! On insista, on pria Riester de se faire entendre de nouveau; mais il me consulta encore, et mes yeux lui dirent : Non. Car il avait plané sur cette foule, comme l'ouragan et comme l'aigle; mais je ne voulais pas qu'on lui fit un succès de virtuose. Il avait éveillé l'orageuse Lyre, mais il ne fallait pas que ces passants s'y habituassent.

— Ah! dit M^{me} Amandry, comme je te comprends!

— Alors, dit Euphrasie, littéralement assiégé, pressé, Jean Riester était trop cruellement pris dans la fourmilière humaine pour pouvoir venir à moi. Mais cependant, nous étions ensemble; nos âmes, étroitement tressées, nous marchions dans un paradis d'amour, loués par les fleurs, bercés par les fontaines gémissantes, baisés sur nos yeux par le rayon rafraîchissant des étoiles. Ces enchantements durèrent-ils une heure, ou mille ans? Je vécus alors toute une vie d'extase, de volupté, de joie, idéalement appuyée au bras du bien-aimé, sentant battre son cœur, et ne souhaitant rien que les délices de la mort.

— Et Godelle? dit M^{me} Amandry.

— Ma chère, dit Euphrasie, il connaissait tout le monde, il connaissait aussi Riester. Il parvint à le joindre et, me désignant de loin, lui parla avec volubilité. Alors les yeux de Jean brillèrent comme deux braises, ses lèvres devinrent blanches comme un linge, et son noble visage pâlit, comme s'il eût été souffleté. Hélas! ce que Godelle avait dit à Riester, je ne le savais que trop. Je courbai la tête, plus honteuse que si on m'avait mise toute nue et barbouillée de fange, et fessée

sur la place publique. Je crus, j'espérai un instant que Riester allait étrangler Godelle; mais il le regarda avec un absolu mépris, et le quitta. A ce moment, l'orchestre préluda, les danses allaient commencer. Libre enfin, Jean vint à moi, et, fixant sur mes yeux ses beaux yeux pleins de colère et d'amour :

— Mademoiselle... dit-il.

IV

Mais, à ce moment, mon père me rejoignit, et, saluant Riester avec la plus extrême politesse :

— Pardon, monsieur, lui dit-il, mais nous nous retirons. J'emmène ma fille.

Le lendemain de ce bal, Jean Riester partait pour l'Inde, où il est mort, et moi, huit jours après, j'épousais Godelle.

— Et, dit M^{me} Amandry, le souvenir de cette soirée inoubliable a suffi à te protéger, et c'est à cause de ces heures brûlantes et divines que tu n'as pas été infidèle à ton mari? Nul autre que

Riester n'a éveillé le palpitant oiseau Amour, endormi dans ton cœur ?

— Si fait, dit Euphrasie, j'ai eu mes tentations comme une autre; mais je n'ai pu me résoudre à faire de Godelle un mari trompé. Il était trop blond, trop effacé, et il ne me parut avoir ni l'autorité, ni l'envergure nécessaires pour porter dignement ce rôle. Il était si vulgaire, il avait déjà tant de ridicules, que la vie avec lui m'eût été insoutenable s'il avait été, par-dessus le marché, ce que Molière nomme effrontément...

— Un cocu ? dit M^{me} Amandry.

— Tu l'as dit, fit M^{me} Godelle. Oh ! comme les heures se traînèrent douloureusement ! Enfin, je me crus délivrée, mon fils Pierre naquit. Massacre et malheur ! c'était un Godelle ; il avait les pâles cheveux, les traits vagues et la figure mal ébauchée de son père. Mais en moi hurlèrent de telles révoltes, je poussai de tels cris, j'objurguai si violemment les cieus, que sans doute les Anges domptés furent contraints de m'obéir. Au bout de très peu de mois, mon petit Pierre, complètement transfiguré, devint réellement mon fils, mon fils à moi seule. Il eut ce visage d'Arabe, ces grands yeux profond que tu lui connais, et ses cheveux renouvelés furent noirs comme la sombre

Nuit. Il a grandi, fort, agile, spirituel, plein de fantaisie et de bravoure; il y a deux ans, musicien déjà accompli, il m'a lu des poésies, qui m'ont paru simplement sublimes. Je n'osais me fier à mon impression; mais, consulté par moi, le maître le plus savant et le plus justement sévère de ce temps a prononcé, à propos de Pierre, un bien gros mot que je crois justifié, le mot : Génie! J'ai dit à mon enfant bien-aimé : Cache-toi de ton père, comme si tu avais fait un faux, ou volé des couverts d'argent! — Pierre sera personnellement très riche, car ma sœur, M^{me} de Saffores, morte sans enfants, lui a légué sa très grande fortune. Le jour où il aura vingt et un ans, il enverra promener son père avec effusion...

— Et, dit M^{me} Amandry, il publiera ses chefs-d'œuvre?

— Oui, dit Euphrasie Godelle, le maître ne s'est pas trompé, il aura du génie, il sera une artiste révolté et subversif; et c'est la vengeance que je savoure déjà avec une joie féroce, car j'aurai lavé et nettoyé de son ordure — le nom de Godelle!



PAR les lunettes de ma grand'mère, fit la Marquise, voilà qui est pour le mieux, et il faut remercier cette charmante mère, au nom de la morale, d'avoir attendu la naissance de son fils pour le transformer. Elle eût pu, en s'y prenant d'avance, y arriver par des moyens plus sûrs, mais moins inoffensifs.

— *M. de Banville, dit la Reine, a mêlé les anges à tout cela, afin de donner à la protestation maternelle le mérite de la difficulté vaincue. Mais il est permis de penser qu'elle avait eu de Jean Riestter un regard, pareil à celui qui fit accoucher Marie Thérèse de France d'un enfant nègre, point d'histoire qu'on n'a jamais bien approfondi, par respect pour les perruques*

du Roi soleil. Que la première apparence de l'enfant rappelât l'épais Godelle, cela est possible, car on sait que les nouveau-nés ne ressemblent à rien du tout, en réalité, mais sous ce masque bourgeois devait pré-exister l'empreinte des traits du grand artiste, frappée par le souvenir sur l'œuvre de chair de Godelle.

— Il aurait fallu y aller voir, dit le Roi avec bonhomie, et j'admire le sang-froid avec lequel ces dames donnent l'essor aux questions les plus dangereuses. Il y a là-dedans une substitution de l'Idéal à la réalité, ou si vous le préférez, une transfiguration de la matière qui pourrait donner lieu à d'étranges controverses.

— Peut-être, fit Catulle Mendès, avec un grand air d'innocence, faudrait-il consulter là-dessus un expert ou un spécialiste. On n'a jamais bien déterminé la part que prenaient les électricités créatrices contraires dans la formation de l'individu. En ce qui me concerne, je n'ai étudié la question que d'une manière superficielle. Mais trois de mes amies, Mesdames Jo, Lo, et Zo, dont je ne vous donne que le pseudonyme littéraire, m'ont affirmé que René Maizeroy avait là-dessus des lumières spéciales. Pour expliquer cette ressemblance du jeune Pierre avec l'Idéal de sa mère, il n'eût pas seulement mis de côté Jean Riester, mais Godelle lui-même. La belle Eu-

phrasie eût suffi toute seule à produire ce phénomène, — en s'aidant quelque peu au besoin, car il faut faire la part des incrédules, des conseils de son amie.

— *Ventre-Saint-Gris*, s'écria la Marquise Thérèse, *voilà-t-il pas de nouvelles inventions ! Assurément les hommes ne valent pas grand'chose, quoique vous tous, messieurs, scyez la preuve du contraire. Mais vous supprimer tout à fait est un coup d'état dont je n'accepterais pas la responsabilité, si désintéressée que je sois maintenant dans la question. A quel propos M. Maizeroy prêche-t-il un pareil évangile, et comment ses contemporains le laissent-ils vivre ?*

— *Madame, dit le jeune auteur, on m'a calomnié auprès de vous. Loin d'enlever des cordes à la lyre, j'en ajouterais plutôt et des plus résonnantes. On me reproche des études physiologiques qui n'ont qu'un vague rapport à la question, mais qui ne sont pas non plus sans idéal ; j'ai vu les mœurs de mon temps, comme écrivait Laclos en tête de ses fameuses liaisons, et j'ai écrit ces lettres.*

— *Je n'ai pas l'intention de vous proscrire, fit la Marquise ; je crois même que vous valez mieux que votre réputation. Mais il est à remarquer que les poètes ont généralement des mœurs détestables. On m'a raconté sur le doux Virgile des choses à faire dresser les cheveux sur la tête. M. Émile Deschanel, qui a*

traduit la poétesse Sapho, m'en a fait des confidences inouïes. Enfin je conservais d'honnêtes illusions sur le compte d'Horace que je croyais sincèrement attaché aux jupons de Mesdemoiselles Lydie et Lalage. Il a fallu qu'on m'apprît qu'il avait fini comme les autres, par être un simple polisson.

— Si la chose est prouvée, fit René Maizeroy, je le blâme vigoureusement. Mais il ne faut pas faire peser sur la généralité des poètes une réprobation que quelques-uns seulement ont pu mériter. Il est dans tous les troupeaux des brebis galeuses. Mais le poète véritable est épris des sommets, des grandeurs et des neiges. Il aspire à l'Idéal, et s'il l'a mis dans l'amour, il ne dévie pas de sa route, et meurt comme Don Juan, en caressant sa chimère.

— Je croyais, dit royalement la Commandante Laripète, qu'il était mort de choir dans une trappe, sous laquelle on avait allumé du feu.

— Madame, dit René Maizeroy, on vous a mal renseignée, et je puis vous dire exactement de quelle façon nous l'avons perdu.

— Dites-le donc, répliqua la Reine, et ne soyez pas trop court.

Voici ce que René Maizeroy raconta :

DON JUAN

(DERNIER ACTE)

I



ANS la fantaisiste revue des Folies-Parisiennes où, comme sur un paravent de soie changeante, se déroulaient les drôles souvenirs de l'année enfuie, Liline Ablette avait joué un rôle de clownesse qui rit plus qu'elle ne chante, pirouette, crève les cerceaux de papier, lance quelques phrases brèves ainsi que des claquements de chambrière et parade un instant avec son toupet frisé, son corps aux lignes souples, son maillot sur lequel la lune morose carambole les étoiles. Sa photographie s'étalait aux vitrines des passages, parmi les

belles filles qui tirent leurs jarrettières devant une glace, sourient on ne sait à quel mauvais rêve, et lacent leur corset en des poses provocantes. Elle était du troupeau vagabond, toujours à louer ou à vendre, qui s'égayait de théâtre en théâtre, apparaissait au milieu des apothéoses de féeries, des décors d'opérette, figure au bas des immenses affiches et encombre les soupers de centièmes. La première venue. Pas plus d'états de service qu'un traînard oublié en route. Et l'on crut vraiment qu'il s'agissait d'une gageure absurde, d'un de ces paris incohérents qu'on fait avec un verre de champagne de trop dans la tête, lorsque, le jour de l'Omnium, le vieux prince de Sarlys la promena à son bras devant les tribunes. Il ne la quitta pas, lui tint sa chaise, tandis que le peloton bariolé roulait sur la piste, soulevait une nuée fine de poussière dans l'air léger. Ils se parlaient à voix basse. Ils semblaient revenir de quelque lointain voyage de noces où les heures ne furent qu'un long enchantement, rentrer avec des regrets nostalgiques dans le train de la vie ancienne, chercher là-bas, derrière le poteau de l'arrivée, la foule bruyante éparse sur la pelouse, les lignes onduleuses du Bois rouillées par l'automne, d'autres paysages, d'autres horizons. Le

prince, serré dans sa longue redingote grise, un gardénia à la boutonnière, la tête haute et les moustaches retroussées, avait l'air d'un colonel de gardes françaises qui met à sac toutes les alcôves. Les cheveux blancs, comme poudrés à frimas, s'enlevaient en coup de vent autour de son front et, malgré les rides savamment maquillées, le rouge qui avivait les lèvres décolorées, il ne paraissait ni trop vieux, ni trop ridicule à côté de cette gamine effrontée dont les yeux clairs flambaient comme des tisons. Ils eurent un véritable succès. Quelques-uns calculaient l'âge de M. de Sarlys. N'avait-il donc pas baisé jadis les doigts de M^{me} Récamier et respiré des violettes dans le corsage de M^{lle} Mars? N'était-il pas grand-père? Comment se conservait-il ainsi, ne vieillissait-il pas plus que cet endiablé maréchal de Richelieu qui, à quatre-vingts ans, sonnait encore la diane aux Bordelaises et reconnaissait hardiment leurs enfants sans que personne eût la tentation de railler sa fatuité? Le nom de Liline Ablette courait comme un carillon que se renvoient les clochers. Le petit Marchenoire ouvrit la procession, se fit présenter le premier à la « nouvelle », chuchota à l'oreille du prince :

— Tous mes compliments, mon cher... Ça

doit vous avoir du picrate dans les veines, une gaillarde pareille... Vous êtes donc toujours en forme, sarpejeu ?

— Plus que jamais ! répliqua-t-il avec un sourire triomphant.

Les autres prirent la file, et M^{me} de Sierra-Leone, qui enrageait de ne pas connaître le fin mot de l'aventure, et surtout d'avoir perdu celui qu'elle appelait insolemment son vieux caniche, s'écria de sa voix traînante de créole :

— Décidément, notre pauvre prince est fou à lier.

II

Un de ces coups de folie qui ressuscitent le cœur comme un feu mal éteint, qui paralysent la volonté, qui fêlent le crâne et asservissent un homme au joug despotique de quelque maîtresse rusée, le désir éperdu d'aimer, de jouir, de vivre à nouveau comme au temps où la liste des bien-aimées n'était jamais trop pleine, où l'on ne s'endormait qu'à l'aube, où l'on courait à la remorque de toutes les jupes — cette fièvre inapai-

sable qui reprend Géronte parce que des dentelles qui sentaient la femme l'ont frôlé au passage, parce qu'il a été ébloui par des cheveux roux et des yeux profonds et mystérieux comme la mer et le ciel, parce qu'on l'a tourné en dérision ainsi qu'un mannequin caduc et inutile ! Quelle bêtise ! Le prince de Sarlys s'était tout simplement aperçu qu'il sombrait peu à peu comme une antique gabarre pourrie, qu'il faiblissait dans sa bataille acharnée contre la vieillesse hideuse. Il avait avec un navrement mortel entrevu la minute prochaine où on le mettrait au rancart comme les rosses qu'on garde par charité, où on le classerait dans la catégorie encombrante des fantoches, où il ne serait plus qu'un vieux tableau d'ancêtre pendu quelque part, au club, et dont quelquefois, comme une histoire très ancienne, on citerait les boutades et les bonnes fortunes. Il s'en allait. Son valet de chambre mettait maintenant une heure de plus à le repeindre et à lui faire sa tête. Il s'endormait à la table de jeu, ne pouvait souper sans être malade, et n'osait affronter un assaut d'amour qu'avec des hésitations moroses. La fin.

Claquer ainsi comme tout le monde, lui qu'on admirait, qu'on enviait, qui tenait tête au roi

d'Écosse et eût traité feu le seigneur don Juan comme un écolier hâbleur. Entendre rire peut-être, quand il raconterait à mots couverts une prétentaine imaginaire. Ne plus voir les femmes se retourner, l'admirer lorsqu'il passait à cheval au Bois, ou qu'il entrait dans un salon. N'aurait-ce pas été pour l'impeccable viveur comme une condamnation à perpétuité ? Alors, il avait ramassé cette Liline Ablette dans le cinquième dessous où elle croupissait, au hasard, en descendant de wagon, comme on achète un bouquet de deux sous à une pauvre. Il l'afficha comme il n'avait jamais affiché aucune femme, se montra avec elle partout où il pouvait se montrer. Il se compromit, joua en merveilleux acteur toute la comédie extravagante de l'adoration. Il la gardait jalousement, posait pendant des heures entières dans sa loge, lui faisait des scènes devant les habilleuses. Il se ruinait, hypothéquait ses terres et son hôtel de la rue Saint-Dominique. Il n'était question que de cela dans le monde qui s'amuse et dans les parloles des douairières. Il dépassait le duc de Tancarville, ce bachelier qui, en sortant de chez les bons pères, avait mangé comme une praline cinq ou six millions et épousé ensuite la grosse Tata Cliquette, une vieille garde

dont les débuts se perdaient dans l'histoire. On le plaignait. On commentait comme un miracle ce regain de jeunesse, cette flambée suprême. Il se brouilla avec ses enfants qui l'importunaient de leurs doléances. On le menaça d'un conseil de famille et il s'en moqua joyeusement. Le scandale grandissait comme un incendie qui gagne peu à peu tous les étages d'une maison. Le prince demeurait dans l'hôtel de sa maîtresse, s'encanaillait au milieu de toute une bohème de cabots et de parasites qui entouraient Liline comme une cour bouffonne. Il était sourd aux prières que lui adressaient ses meilleurs amis, affectait d'ignorer que la figurante le trompait, transformait son lit en une auberge publique. Et il s'emportait contre ceux qui tentaient de l'arrêter dans cette course vers le gouffre. Il répétait en haussant les épaules :

— Que voulez-vous, je ne peux pas plus me passer de femmes que de cigares !


III

Enfin, pour tenir jusqu'au bout son personnage, M. de Sarlys envoya des témoins à Jacques Tolmont — un maëstrino du cercle qui s'était vanté à table d'avoir couché cinq ou six fois avec la « princesse. » Ils se battirent à l'épée dans une allée du parc de Saint-Cloud par une froide journée de décembre où la neige tombait. Le prince jeta bravement sa redingote à son valet de chambre et ferrailla en manches de chemise comme s'il avait vingt ans. A la seconde passe, le musicien s'effondra, la poitrine trouée. M. de Sarlys eut un sourire de victorieux et essuya lentement son épée rougie dans un mouchoir de batiste marqué au chiffre de Liline.

— Je pense qu'on ne cherchera plus désormais à braconner sur mes terres, dit-il, mais, au retour, il fut pris d'un grand frisson qui le secoua comme une ventée de mistral de la tête aux pieds. Il toussa pendant une semaine d'une mauvaise toux sèche de poitrinaire qui rend l'âme et perd son

sang goutte à goutte. Et le huitième jour, se sachant perdu sans espoir, il se fit maquiller et parfumer très minutieusement comme pour aller au bal et mourut en tenant dans sa main les doigts de Liline Ablette, qui bâillait et regardait la pendule, car elle avait un rendez-vous avec un danseur de l'Eden.



 merveille, dit la Marquise, et cette demoiselle aurait certainement eu tort de se faire attendre. Don Juan n'avait que ce qu'il méritait. Pourquoi chercher un idéal aux Folies-Parisiennes quand on a sur la lèvre les baisers d'Elvire, et dans la tête mille et trois noms de femmes,

Pas un qu'avec des pleurs on n'ait balbutié ?

— C'est, Madame, qu'on ne cherche pas son idéal ; on le rencontre, et il s'impose, comme un idéal qu'il est, et désormais, il devient la passion, l'idée fixe, l'étoile dont on ne peut détacher ses regards, le pivot sur lequel tourne notre existence. L'histoire du cœur humain est pleine de ces histoires auxquelles il ne faut de-

mander ni logique ni raison. Un des plus grands libertins du siècle dernier, auquel je ferais une place auprès de Don Juan, si sa chevalerie était plus honnête, Jacques Casanova raconte naïvement l'histoire d'un envoûtement dont il a été victime. A quarante ans, dans la force et l'habileté de l'âge, il rencontre aux Folies-Parisiennes du temps, une artiste du dernier ordre, une danseuse, je crois, qu'on appelle La Charpillon. Est-ce que vous ne trouvez pas ce nom effrayant ? Il croit la conquérir par une invitation à souper ; la Charpillon accepte, mais se fait accompagner par sa mère. Le beau Jacques se pique au jeu et envoie à la belle cinquante mille ducats de bijoux. La Charpillon les accepte et remercie, mais quand l'amoureux va la voir dans son alcôve, il la trouve cousue dans un sac de toile forte. Il n'y a aucun motif à cela ; elle ne veut pas, voilà tout. A partir de ce moment, Don Juan est un possédé ; il se heurte à un refus implacable et les ducats n'y font rien. Ce n'est pas que la fille soit vertueuse ; elle n'a aucune prétention à cet égard et Casanova s'en aperçoit bien en la trouvant couchée avec son coiffeur. Son amour se transforme en rage et en colère ; il se venge en crocheteur et meurtrit affreusement la rebelle. Elle se relève tranquillement et s'offre à son poignard qu'il tourmente ; mais c'est toujours ennuyeux de tuer

une femme, surtout quand on craint de ne pouvoir l'oublier. Et le dénouement de ce drame que Casanova raconte tout simplement dans ses moindres détails est plus extraordinaire que tout le reste. Casanova prend peur de cette femme qui l'a conduit jusqu'aux limites de la folie ; il en perd son amour ; il en perd ses désirs ; il s'en va, craintif, honteux, comme un chien chassé d'un jeu de quilles, et donne une fois de plus cette leçon au monde : que ce n'est qu'en fuyant qu'on échappe à l'amour et qu'on ne saurait trop jeter Télémaque à la mer.

— Mon cher ami, dit le roi Silvestre, vous conseillez là des moyens héroïques ; on arriverait au même résultat en jetant Télémaque dans les bras d'Eucharis, nymphe qui, si j'en crois Monseigneur l'évêque de Cambrai, ne devait pas être d'une grande conversation.

— Assurément le procédé serait plus doux, dit Charles Monselet, mais il n'est pas toujours praticable. Il faut, pour qu'il ait tout son effet, qu'on ait affaire à des idéals de bonne volonté, de telle sorte qu'on puisse dire au coureur de chimère : Tiens, mon bonhomme, voilà ton idéal ; fais-en ce que tu voudras, et saoule-t'en une bonne fois. Auquel cas, il y a cent à parier contre un que l'affamé se comportera comme un baby qui baise d'abord les pieds de sa

poupée, et lui ouvre ensuite le ventre pour voir ce qu'il y a dedans, si bien qu'au bout de quelques jours on le retrouve devant les débris de son idéal, souillés, fripés, vilipendés, tout disposé à leur tourner le dos pour chercher un joujou plus solide.

— Tout le monde n'a pas cette facilité de changement et cette inconstance de goût, dit Guy de Maupassant; il y a des affolements de fidélité qui s'attachent à des objets indignes et leur méritent ce beau nom d'Idéal dont la signification n'est pas bien précisée. Puisque notre belle reine me fait signe de parler, je vous dirai le conte de l'Épingle, qui est arrivé autant que chose au monde, et qui vous édifiera à ce sujet.

L'ÉPINGLE



NE ne dirai ni le nom du pays, ni celui de l'homme. C'était loin, bien loin d'ici, sur une côte fertile et brûlante. Nous suivions depuis le matin le rivage couvert de récoltes et la mer bleue couverte de soleil. Des fleurs poussaient tout près des vagues, des vagues légères, si douces, endormantes. Il faisait chaud ; c'était une molle chaleur parfumée de terre grasse, humide et féconde ; on croyait respirer des germes.

On m'avait dit que, ce soir-là, je trouverais l'hospitalité dans la maison du Français qui habi-

tait au bout d'un promontoire, dans un bois d'orangers. Qui était-il ? Je l'ignorais encore. Il était arrivé dix ans plus tôt ; il avait acheté de la terre, planté des vignes, semé des grains ; il avait travaillé, cet homme, avec passion, avec fureur. Puis, de mois en mois, d'année en année, agrandissant son domaine, fécondant sans arrêt le sol puissant et vierge, il avait ainsi amassé une fortune par son labeur infatigable.

Pourtant il travaillait toujours, disait-on ? Levé dès l'aurore, parcourant ses champs jusqu'à la nuit, surveillant sans cesse, il semblait harcelé par une idée fixe, torturé par l'insatiable désir de l'argent, que rien n'endort, que rien n'apaise.

Maintenant il semblait très riche.

Le soleil baissait quand j'atteignis sa demeure. Elle se dressait en effet au bout d'un cap au milieu des orangers. C'était une large maison carrée toute simple et dominant la mer.

Comme j'approchais, un homme à grande barbe parut sur la porte. L'ayant salué je lui demandai un asile pour la nuit. Il me tendit la main en souriant.

— Entrez, monsieur, vous êtes chez vous.

Il me conduisit dans une chambre, mit à mes ordres un serviteur, avec une aisance parfaite et

une bonne grâce familière d'homme du monde, puis il me quitta en disant :

— Nous dînerons lorsque vous voudrez bien descendre.

Nous dînâmes, en effet, en tête-à-tête sur une terrasse en face de la mer. Je lui parlai d'abord de ce pays si riche, si lointain, si inconnu ! Il souriait, répondant avec distraction : Oui, cette terre est belle. Mais aucune terre ne plaît loin de celle qu'on aime. »

— Vous regrettez la France ?

— Je regrette Paris.

— Pourquoi n'y retournez-vous pas ?

— Oh ! j'y reviendrai.

Et tout doucement nous nous mîmes à parler du monde français, des boulevards et des choses de Paris. Il m'interrogeait en homme qui a connu cela, me citait des noms, tous les noms familiers sur le trottoir du Vaudeville.

— Qui voit-on chez Tortoni aujourd'hui ?

— Toujours les mêmes sauf les morts.

Je le regardais avec attention, poursuivi par un vague souvenir. Certes, j'avais vu cette tête-là quelque part ! Mais où ? mais quand ? Il me semblait fatigué, bien que vigoureux, triste bien que résolu. Sa grande barbe tombait sur sa poitrine,

et parfois il la prenait près du menton et, la serrant dans sa main refermée, l'y faisait glisser jusqu'au bout. Un peu chauve, il avait des sourcils épais et une forte moustache qui se mêlait aux poils des joues.

Derrière nous, le soleil s'enfonçait dans la mer, jetant sur la côte un brouillard de feu. Les orangers en fleur exhalaient dans l'air du soir leur arôme violent et délicieux. Lui ne voyait rien que moi, et, le regard fixe, il semblait apercevoir dans mes yeux, apercevoir au fond de mon âme l'image lointaine, aimée et connue du large trottoir ombragé, qui va de la Madeleine à la rue Drouot...

— Connaissez-vous Boutrelle ?

— Oui, certes.

— Est-il bien changé ?

— Oui, tout blanc.

— Et La Ridamie ?

— Toujours le même.

— Et les femmes, parlez-moi des femmes.

Voyons. Connaissez-vous Suzanne Vernier ?

— Oui, très forte, finie.

— Ah ? et Sophie Astier ?

— Morte.

— Pauvre fille. Est-ce que... Connaissez-vous ?

Mais il se tut brusquement. Puis la voix changée, la figure pâlie soudain, il reprit : « Non, il vaut mieux que je ne parle plus de cela, ça me ravage. »

Puis, comme pour changer la marche de son esprit, il se leva.

— Voulez-vous rentrer ?

— Je veux bien.

Et il me précéda dans sa maison.

Les pièces du bas étaient énormes, nues, tristes, semblaient abandonnées. Des assiettes et des verres trainaient sur les tables, laissés là par les serviteurs à peau basanée qui rôdaient sans cesse dans cette vaste demeure. Deux fusils pendaient à deux clous sur le mur ; et dans les encoignures on voyait des bûches, des lignes de pêche, des feuilles de palmier séchées, des objets de toute espèce posés au hasard des rentrées et qui se trouvaient à portée de la main pour le hasard des sorties et des besognes.

Mon hôte sourit : « C'est le logis, ou plutôt le taudis d'un exilé, dit-il, mais ma chambre est plus propre. Allons-y.

Je crus, en y entrant, pénétrer dans le magasin d'un brocanteur, tant elle était remplie de choses, de ces choses disparates, bizarres et va-

riées qu'on sent être des souvenirs. Sur les murs deux jolis dessins de peintres connus, des étoffes, des armes, épées et pistolets, puis, juste au milieu du panneau principal, un carré de satin blanc encadré d'or.

Surpris, je m'approchais pour voir, et j'aperçus une épingle à cheveux piquée au centre de l'étoile brillante.

Mon hôte posa sa main sur mon épaule :

« Voilà, dit-il, en souriant, la seule chose que je regarde ici, et la seule que je voie depuis dix ans. M. Prudhomme proclamait : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie » moi, je puis dire : « Cette épingle est toute ma vie. »

Je cherchais une phrase banale; je finis par prononcer :

« Vous avez souffert par une femme? »

Il reprit brusquement :

— « Dites que je souffre comme un misérable... Mais venez sur mon balcon. Un nom m'est venu tout à l'heure sur les lèvres que je n'ai point osé prononcer, car si vous m'aviez répondu « morte », comme vous avez fait pour Sophie Astier, je me serais brûlé la cervelle, aujourd'hui même.

Nous étions sortis sur le large balcon d'où l'on

voyait deux golfes, l'un à droite, et l'autre à gauche, enfermés par de hautes montagnes grises. C'était l'heure crépusculaire où le soleil disparu n'éclaire plus la terre que par les reflets du ciel.

Il reprit :

« Est-ce que Jeanne de Limours vit encore ? »

Son œil s'était fixé sur le mien, plein d'une angoisse frémissante.

Je souris : « Parbleu... et plus jolie que jamais. »

— « Vous la connaissez ? »

— « Oui. »

Il hésitait : « Tout à fait... ? »

— « Non. »

Il me prit la main : « Parlez-moi d'elle. »

— « Mais je n'ai rien à en dire ; c'est une des femmes, ou plutôt une des filles les plus charmantes et les plus cotées de Paris. Elle mène une existence agréable et princière, voilà tout. »

Il murmura : « Je l'aime » comme s'il eût dit : « Je vais mourir. » Puis, brusquement : « Ah ! Pendant trois ans ce fut une existence effroyable et délicieuse que la nôtre. J'ai failli la tuer cinq ou six fois ; elle a tenté de me crever les yeux avec cette épingle que vous venez de voir. Tenez, regardez ce petit point blanc sous mon œil gauche. Nous nous aimions ! Comment pourrais-je

vous expliquer cette passion-là ! Vous ne la comprendriez point.

« Il doit exister un amour simple, fait du double élan de deux cœur et de deux âmes ; mais il existe assurément un amour atroce, cruellement torturant, fait de l'invincible enlacement de deux êtres disparates qui se détestent en s'adorant.

« Cette fille m'a ruiné en trois ans. Je possédais quatre millions qu'elle a mangés de son air calme, tranquillement, qu'elle a croqués avec un sourire doux qui semblait tomber de ses yeux sur ses lèvres.

« Vous la connaissez ? Elle a en elle quelque chose d'irrésistible ! Quoi ? je ne sais pas. Sont-ce ses yeux gris dont le regard entre comme une vrille et reste en vous comme le crochet d'une flèche ? C'est plutôt ce sourire doux, indifférent et séduisant, qui reste sur sa face à la façon d'un masque. Sa grâce lente pénètre peu à peu, se dégage d'elle comme un parfum, de sa taille longue, à peine balancée quand elle passe, car elle semble glisser plutôt que marcher, de sa voix un peu traînante, jolie, et qui semble être la musique de son sourire, de son geste aussi, de son geste toujours modéré, toujours juste et qui grise l'œil tant il est harmonieux. Pendant trois ans, je n'ai

vu qu'elle sur la terre ! Comme j'ai souffert ! Car elle me trompait avec tout le monde ! Pourquoi ? Pour rien, pour tromper. Et quand je l'avais appris, quand je la traitais de fille et de gueuse, elle avouait tranquillement : « Est-ce que nous sommes mariés ? » disait-elle.

« Depuis que je suis ici, j'ai tant songé à elle que j'ai fini par la comprendre : cette fille-là, c'est Manon Lescaut revenue. C'est Manon qui ne pourrait pas aimer sans tromper, Manon pour qui l'amour, le plaisir et l'argent ne font qu'un. »

Il se tut. Puis, après quelques minutes :

« Quand j'eus mangé mon dernier sou pour elle, elle m'a dit simplement : « Vous comprenez, mon cher, que je ne peux pas vivre de l'air du temps. Je vous aime beaucoup, je vous aime plus que personne, mais il faut vivre. La misère et moi ne ferons jamais bon ménage. »

« Et si je vous disais pourtant qu'elle vie atroce j'avais menée à côté d'elle. Quand je la regardais, j'avais autant envie de la tuer que de l'embrasser. Quand je la regardais... je sentais un besoin furieux d'ouvrir les bras, de l'étreindre et de l'étrangler. Il y avait en elle, derrière ses yeux quelque chose de perfide et d'insaisissable qui me faisait l'exécrer ; et c'est peut-être à cause de cela,

que je l'aimais tant. En elle, le Féminin, l'odieux et affolant Féminin était plus puissant qu'en aucune autre femme. Elle en était chargée, surchargée comme d'un fluide grisant et vénéneux. Elle était Femme plus qu'on ne l'a jamais été.

« Et tenez, quand je sortais avec elle, elle posait son œil sur tous les hommes d'une telle façon, qu'elle semblait se donner à chacun, d'un seul regard. Cela m'exaspérait et m'attachait à elle davantage, cependant. Cette créature, rien qu'en passant dans la rue, appartenait à tout le monde, malgré moi, malgré elle, par le fait de sa nature même, bien qu'elle eût l'allure modeste et douce. Comprenez-vous ?

« Et quel supplice ! Au théâtre, au restaurant, il me semblait qu'on la possédait sous mes yeux. Et dès que je la laissais seule, d'autres, en effet, la possédaient.

» Voilà dix ans que je ne l'ai vue, et je l'aime plus que j'amais ! »

La nuit s'était répandue sur la terre. Un parfum puissant d'orangers flottait dans l'air.

Je lui dis la reverrez-vous ? »

Il répondit : « Parbleu ! J'ai maintenant ici,

tant en terres qu'en argent, sept à huit cent mille francs. Quand le million sera complet, je vendrai tout et je partirai. J'en ai pour un an avec elle — une bonne année entière. — Et puis, adieu, ma vie sera close. »

Je demandai : « Mais ensuite ? »

— « Ensuite, je ne sais pas. Ce sera fini ! Je lui demanderai peut-être de me prendre comme valet de chambre. »





ETTE histoire, dit la Marquise, a un reflet sinistre tout particulier. La passion du héros confine à la monomanie; autrefois on l'eût cru ensorcelé. Dire jusqu'à quel point l'affreuse créature décrite par M. de Maupassant peut représenter un idéal serait matière à contestation.

— Point trop, fit Armand Silvestre; tout le monde a son idéal et je ne changerais pas le mien pour le vôtre. Il n'en faut pas plus disputer que des goûts et et des couleurs.

— D'autant, ajouta Richard Lesclide, que ce que nous appelons « notre Idéal » est ordinairement une création qui nous est propre, que nous exaltons et embellissons à notre gré, et qui ne trouve dans la

réalité que des à peu près. Les tares qu'y voient les autres n'existent pas pour nous qui ne sommes occupés qu'à le remettre à neuf et à le retremper dans l'illusion. Il y a un poète de mes amis qui a dit un gros mot sur cette question.

— *Un gros mot ? fit la Reine ; il faut nous le dire.*

— *Madame, c'est qu'il est en vers.*

— *Et sont-ils longs, ces vers ?*

— *Pas précisément. Mais ils sont affreux, le poète en convient lui-même.*

— *Eh bien, nous les entendrons pour la rareté du fait.*

— *Les voici :*

*O chaos, ô misère humaine !
Faut-il, épris de l'Idéal,
Qu'une sombre loi nous ramène
Jusques au niveau bestial !*

*Eh quoi ! Desdémone, Ophélie,
Sont soumises à ces fardeaux
Qui font que l'ange-femme oublie
Qu'elle a des ailes dans le dos,*

*Et de belles mélancoliques,
Des rêveuses à l'œil d'azur
Ont pâli devant les coliques
Qui fermentaient dans leur sein pur*

*Oh ! de la boue être sujette !
Si la fleur emprunte au fumier,
Est-il donc écrit que sa dette
En nature doit se payer ?*

*Faut-il ne voir, dans le ciel trouble,
Qu'un immense Olympe alité
Où tout rayonnement se double
D'une ignoble réalité ?*

*Et, les jours d'éclipse totale,
L'astre s'est-il donc abrité
Dans une obscurité fatale
Pour cacher son indignité ?*

*Cède-t-il à des lois cruelles,
Et ne reprend-il sa clarté
Que quand des splendeurs éternelles
Un instant il s'est écarté ?*

*Quand la nue a caché l'étoile,
Doit-on croire — récit affreux —
Que l'astre, à l'abri de ce voile,
Se purge d'un poids douloureux ?*

*Lorsque la lune brille, pâle,
Dans son vaste disque argenté
Faut-il voir les rondeurs d'opale
Du beau derrière d'Astarté ?*

*Mystère ! Le sort qui nous frappe
Mélange d'ombre le rayon,
Et ne permet pas qu'on échappe
A cette condamnation,*

Mais, quand le corps touche la terre,
L'âme s'élance et rejaillit
Jusques à la divine sphère
Où l'Idéal s'épanouit.

— *A la bonne heure ! fit la Marquise oppressée ; tout est bien qui finit bien. Mais je vous avoue que, pendant un moment, nous avons respiré mal à l'aise.*

— *Je suis navré, fit Armand Silvestre, de ce manque de confiance dans la poésie. Elle sait jeter des fleurs sur toutes choses.*

— *Un point m'a donné à penser tout à l'heure, dit la Reine, dans la déclaration de principes de M. de Maupassant, c'est la difficulté de préciser l'Idéal ou d'en fournir une définition admissible. Il me semble pourtant que ce n'est pas la mer à boire.*

— *Monsieur Catulle Mendès, dit la Marquise au poète qui passait, vous qui êtes un de nos fidèles, je vous prends à partie. Il ne suffit pas de faire de jolis contes qui ouvrent la troisième porte du pays des rêves, la porte inconnue à la mythologie antique et près de laquelle la porte d'ivoire est sombre et prosaïque, il faut aller au fond des choses et être plus didactique que cela. Définissez-nous l'Idéal, je vous prie.*

— *Madame, dit le poète qui rêvait aux étoiles, je ne l'entrevois que d'une manière confuse, voilé de bru-*

mes, de poudre d'or et de neige fine, qui estompent ses contours indécis. Mais j'ai ici un ami avec qui je collabore quelquefois, quand il convient de préciser certaines lignes et d'accuser certains détails. Pour le nommer, c'est Richard Lesclide, qui joint à beaucoup de bonne volonté une hardiesse de jugement qui m'émeut quelquefois moi-même.

— Vous entendez, Monsieur Lesclide, dit l'aimable Commandante, en s'adressant à l'auteur des *Propos de table* de Victor Hugo. Vous rendrez un grand service, à tous peut-être, à moi sûrement, si vous nous dites ce que c'est que l'Idéal, sans vous lancer dans la philosophie transcendante, et en nous le faisant toucher du bout des doigts.

— Madame, répondit Richard Lesclide, rien n'est plus facile. L'idéal, c'est le torpilleur n^o 68, commandé par le lieutenant Martel, et qui a passé par le canal de Bourgogne au mois de mai 1885.

— Cette plaisanterie est au moins déplacée, fit la Reine avec une sévérité inaccoutumée, et vous allez vous en tirer par une charade ou un calembour.

— A Dieu ne plaise, répondit humblement l'écrivain, et vous en aurez la preuve si vous me permettez une simple explication.

— Parlez, fit la Commandante.

— Il me faut d'abord vous lire, dit Richard Les-

clide, une petite lettre adressée par une enfant de seize ans à l'une de ses amies. Cette lettre, pour qu'on l'écoute, est encadrée de blond et éclairée de sourires roses. Je commence, sans autre explication.

De Pacy-sur-Armançon.

Ma Mignonne,

J'ai vu le torpilleur. Ce n'est point une histoire. Mardi matin, le garde-champêtre de Pacy est allé prévenir les notables — nous en sommes — qu'il arrivait à toute vapeur.

— Vous n'avez que le temps de vous habiller, a-t-il dit.

Je saute en bas de mon lit, j'appelle Sophie, et, comme les chemins étaient tout trempés des pluies de la veille, je garde mes sabots, — oh! mais, tu sais, de jolis sabots gros comme le poing et qui ne font pas tort aux personnes. Sophie en met aussi.

Nous voilà parties par des chemins de traverse et sous un ciel gris qui menaçait de nous inonder. Le village tout entier se met en route avec nous, se dirigeant vers les écluses, à peu près abandonnées. Pas une âme, et pas de tortilleur, car tu ne persuaderais à personne qu'il faut dire torpilleur, et moi-même je n'en suis pas bien sûr. Nous attendons une heure,

nous attendons deux heures; rien ne paraît à l'horison. On s'aperçoit tout à coup qu'il est l'heure de déjeuner. Le village s'ennuie et déserte peu à peu. Nous nous obstinons et descendons chez les éclusiers qui ne peuvent nous offrir que du pain. Le pain ne nous suffit pas. Quelques curieux émettent l'avis d'aller jusqu'à Lézinnes chercher des provisions. Mais si le navire passait pendant ce temps-là! C'est une chance à courir. Rien d'ailleurs ne le signale; le canal a l'air d'être figé sous le ciel qui lui donne des reflets plombés. En route!... Nous revenons de Lézinnes avec un panier rempli de victuailles qui excitent au plus haut degré la convoitise de nos voisins. Mais nous ne pouvions nourrir une population entière. Nous nous installons sur la berge où nous faisons un repas charmant avec le plus complet égoïsme. Au dessert, un sifflement se fait entendre. C'est le torpilleur qui arrive. Nous bondissons, étrangement émues; je t'assure que le cœur nous battait. Il me semble que le sentiment qui nous animait tous à la fois est bien français. Ce navire était pour nous comme un messenger qui allait porter au bout du monde le nom de la France et le faire respecter. Ne te moque pas de moi; tu sais que je suis un peu enthousiaste. Aussi me sens-je navrée de l'accueil presque indifférent qu'on fait au petit navire. Il y avait là

beaucoup de jeunes gens, rien, pas une clameur, pas un cri ; rien que nos gestes de bienvenue que nous modérions par timidité. On nous regardait sans comprendre notre émotion. De la curiosité, des commérages ; pas autre chose. Viens-t'en, dis-je à Sophie. Nous entrons dans un grand champ de blé ; nous nous mîmes à faire des bouquets de fleurs des champs où les bleuets et les coquelicots dominaient, ce qui nous faisait des bouquets tricolores. Nous revînmes en courant vers le canal, car le torpilleur sifflait pour annoncer son départ. Il était en mouvement déjà ; nous lançâmes nos bouquets aux matelots. Ils les attrapèrent à la volée en nous criant : Merci ; nous les vîmes les porter au capitaine et se retourner vers nous, en agitant leurs bérêts. Je ne sais pourquoi j'avais envie de pleurer. Ce fut Sophie qui m'entraîna. Nous laissâmes sur le rivage les débris de notre repas que des enfants se disputaient et nous prîmes notre course au travers des carrières, au risque de nous rompre le cou. « Nous allons les retrouver à la prochaine écluse, » me dit Sophie. Je n'étais pas aussi décidée qu'elle, il me semblait qu'il ne fallait pas gâter l'impression que nous avions éprouvée. Nous ne savions pas nous diriger et nous nous serions égarées sans le maître Carrier qui voulut bien nous guider. Nous prîmes à travers champs, sautant les

fossés et quelquefois les clôtures; notre guide se retournait pour nous donner la main. Nous arrivâmes à l'écluse par ce chemin direct, cinq minutes avant que le torpilleur parût. Nous le vîmes poindre, apparaître, s'avancer vers nous et stopper devant l'écluse. Le maire de L. attendait sur la berge; nous entendîmes le commandant du navire le remercier de la courtoisie de ses administrés et des fleurs que les dames de L. lui avaient jetées... « Ce ne sont pas les dames de L., dit Sophie étourdiment, mais les dames de Pacy! » Je devins fort rouge à cette hardiesse, surtout quand le commandant se tournant vers nous, nous dit qu'il emporterait nos fleurs jusqu'au Tonkin, dussent-elles y arriver fanées... Cela rompit la glace; les villageois, jusqu'alors silencieux, poussèrent des acclamations; Sophie, prise de je ne sais quelle effusion de cœur, lança sur le navire notre panier d'approvisionnement, dans lequel nos biscuits étaient encore intacts; un marin souriant me tendit la main, comme pour me dire : et vous, vous ne me donnez rien? J'étais fort embarrassée et pris machinalement quelques branches de muguet que j'avais à mon corsage pour les lui jeter. Tu crois peut-être, ma chérie, que l'histoire finit là. Pas du tout; quand la borne est franchie il n'est plus de limites... « Allons au petit pont! » dit Sophie. « Oh!

fis-je interdite et un peu honteuse, nous n'arriverons jamais.» Je mourais d'envie d'y aller. Sophie me prit par la main, et, comme la route était plus sèche sous un peu de soleil : « Otons nos sabots, me dit-elle, nous courrons mieux. » Nous les primes à la main, à la campagnarde, et nous voilà parties, bride abattue ; mais poursuivies par mille cris : « Vous n'arriverez pas ! » Le torpilleur se remit en marche ; il nous sembla — nous nous trompions peut-être — qu'il allait moins vite qu'auparavant. De temps en temps, nous nous arrétions, essouffées, pour repartir presque aussitôt. A deux cents mètres du pont, Sophie s'arrêta tout à fait. « Je n'en puis plus, dit elle, et je me mouille les pieds, va toute seule. » Je partis comme une flèche, et arrivai avec une avance de dix mètres. L'équipage et le commandant, qui suivaient ma course de l'œil, se découvrirent et me saluèrent en passant sous le pont que j'avais atteint avant eux. Deux minutes après le torpilleur avait disparu. Tu vas peut-être me trouver bien sotte et me demander ce que j'ai gagné à courir ainsi ? Rien, mais ie suis rentrée chez nous bien heureuse. Pourquoi ? Je ne me l'explique pas. Il paraît que le commandant du torpilleur s'appelle M. Martel. Ce qui a permis à ma grand'mère de dire que j'avais « Martel en tête. » Cela ne pouvait manquer. Ce qu'il y a de certain,

c'est que je n'ai vu que le torpilleur et que ce n'est qu'à lui que je réverai. Quant aux motifs de ma course, tu les chercheras, si tu veux. On n'explique pas ces choses-là. Quelque chose vous prend qui vous emporte et vous entraîne. Nous avons fait bien d'autres courses — tu t'en souviens sans doute — à la poursuite de l'Idéal.

Juana.

— Je ne vous ai lu cette lettre, fit Richard Lesclide, qu'à cause de son dernier mot.

— Eh bien, fit la commandante Laripète, que résulte-t-il de ce joli bavardage ?

— Mais, Madame, pas autre chose que ce qu'il dit. Le torpilleur arrive, trouble, émeut, et passe comme un éclair, en réveillant des sentiments vifs et doux, bizarres et mystérieux qui remuent les âmes candides. Elles s'étonnent de cette floraison intérieure et s'élancent après la chimère. Mais c'est en vain ; elles s'essoufflent à la poursuivre, et le rêve entrevu emporte au bout du monde les fleurs qu'il a fait éclore et dont on l'a couvert. L'Idéal qui nous a charmés et enveloppés une heure devient insaisissable ; les effervescences qu'il a réveillées se rendorment en nous ; l'ivresse qu'il a fait naître se calme et s'apaise, et il ne nous en reste qu'un souvenir vague, parfumé de muguet.

— *Qu'en pensez-vous? demanda la Commandante à la Marquise Thérèse, nous contenterons-nous de cette réponse?*

— *A défaut d'autre, dit la bonne dame. Pourtant il n'est pas défendu de chercher et d'interroger encore. Voici M. Édouard Lockroy qui a beaucoup voyagé et vu par conséquent bien des choses. Avant d'être le ministre éminent qui prépare à la France les gloires de 1889, il a été auteur dramatique, journaliste, poète aussi peut-être, sans en souffler mot; il est bien capable de dire ce que c'est que l'Idéal.*

— *Madame, répondit l'Élu de Paris, cela me paraît difficile. Je suis un peu de l'avis du torpilleur. Le sentiment de l'Idéal me paraît se réveiller de préférence dans des milieux grandioses ou naïfs et produit des émotions profondes dont on ne saurait préciser la source. Puisque votre pouvoir absolu, que je suis forcé de reconnaître, n'ayant pas le temps de faire une révolution, m'oblige à parler, je vous dirai quelques souvenirs de voyage où passe peut-être le souffle dont nous venons de parler.*

Il se fit un grand silence; Édouard Lockroy prit la parole en ces termes :

L'ILE RÉVOLTÉE



E combat finit. L'armée napolitaine, enfermée dans le quartier du Môle, avait demandé à capituler. On lui avait accordé huit jours pour s'embarquer sur la flotte et quitter la ville.

Nous nous mettons à la recherche de Garibaldi. A l'Hôtel de Ville, le général Türr nous reçoit; Garibaldi était allé visiter un couvent incendié la veille par les troupes catholiques et royales.

Nous marchons quelque temps à travers les rues barricadées et dépavées.

Ce qui m'est resté de cette promenade, c'est le peu d'impression que nous fit, aux uns et aux autres, cette ville pleine de merveilles. A de certaines heures, Athènes, Rome, Damas, Naples, Palerme ou Batignolles, c'est tout un. Il est des événements si grands qu'ils occupent entièrement l'esprit et qu'ils lui enlèvent jusqu'à la faculté d'être frappé des objets extérieurs. Personne, dans une bataille, ne songe à regarder le paysage. Dans une ville prise d'assaut, personne n'aperçoit l'architecture. La réalité nous échappe, et notre œil ne voit, dans les monuments qui nous environnent, si étranges ou superbes qu'ils puissent être, que le fait invisible de la défaite ou de la victoire. Gênes, quand nous y avons passé, était pleine du départ des légionnaires. Palerme était pleine de leur triomphe. Les cloches semblaient dire : mille hommes en ont vaincu vingt mille ; les statues : la Sicile est délivrée ; les palais : l'Italie, depuis si longtemps morte, ressuscite ; les ruines : nous recommençons à vivre. Quand les pierres disent de telles choses, on oublie les édifices. Le rococo devient imposant comme l'antique. Le temple grec ne se distingue plus des colifichets religieux du siècle dernier. La vieille église, la maison moderne, la colonne dorique, le tombeau

romain, le donjon normand parlent la même langue : ils chantent un même hymne à la liberté.

Bientôt, à notre droite, s'ouvre un long espace vide, creusé par les obus, dans un pâté de maisons. Les décombres couvraient le sol, ici épars, là amoncelés.

Des meubles, écrasés par l'effondrement des plafonds, traînaient, mêlés aux pierres ; des débris de miroirs ; le socle d'une pendule ; une commode éventrée par une poutre. Le vent promenait à droite et à gauche le linge que les armoires avaient laissé échapper dans leur chute. Au sommet d'une sorte de pyramidion formé de briques concassées se trouvait une chaise en tapisserie qui semblait attendre un visiteur. Ça et là on apercevait de grandes taches noires : c'était du sang que le soleil avait cuit.

Une troupe de volontaires traversait, au pas accéléré, ces décombres : c'étaient des hommes jeunes, portant la moustache ou la barbe. Ils avaient sur la tête un chapeau mou, de feutre gris, à larges bords relevés ; sur le dos des vareuses de toile rouge foncé, salies par la poussière et la poudre. Tous portaient en bandoulière, comme les officiers portent leur manteau en campagne, un foulard lie-de-vin dont les deux bouts, négligemment

noyés sur leur poitrine, tombaient jusqu'au ceinturon, à plaque de cuivre, où pendait le coupe-choux. La fantaisie éclatait seulement dans les pantalons. Les uns étaient noirs, les autres blancs ; les autres, plus irréguliers encore, à carreaux ou à damiers. Ceux-ci se perdaient dans des guêtres de cuir ; ceux-là couvraient presque entièrement des pieds nus chaussés d'espadrilles. Soldats par le haut, les volontaires se terminaient en pékins. On eût dit que ces hommes, encore bourgeois la veille, n'avaient eu le temps que de passer une moitié d'uniforme. Une Révolution les avait jetés, à demi habillés, dans l'Histoire.

Au milieu d'eux marchait, le sabre de cavalerie au côté, un homme petit, carré, robuste : torse de lutteur, bras de marin, qu'on devinait taillé pour les grandes fatigues de la guerre. Il était vêtu comme les soldats. Comme eux, il portait un feutre gris sur la tête, et autour du corps, un foulard lie-de-vin orné de dessins blancs, imprimés. Aucun signe distinctif sur la vareuse rouge : ni galons ni étoiles. Pourtant, rien qu'à le voir, on devinait le chef. Mieux qu'à une manche ou à un collet brodé, son grade se connaissait à l'expression de son visage. La victoire, pour les soldats, est comme le martyr pour les

sectaires : elle met une clarté sur leur front.

Cet homme avait, en ce moment-là, quelque chose de supérieur et de plus qu'humain. Les émotions poignantes de la bataille, les joies du triomphe, l'attente des luttes à venir, avaient ennobli ses traits et imprimé à toute sa personne je ne sais quel caractère auguste. Plébéien, matelot, condottiere, sans autre puissance que l'autorité de son nom, il avait osé, seul, défier un prince, et, seul, il avait réussi à s'emparer de la moitié d'un royaume devant l'Europe intimidée. On lisait dans son regard l'orgueil de cette prodigieuse aventure. Il joignait la fierté du libérateur à la majesté du justicier. Il était le prédestiné si longtemps attendu par cette Belle-au-bois-dormant : l'Italie. Rien de ce qui se passait autour de lui ne pouvait le distraire de sa pensée. Il marchait, indifférent, les yeux fixés sur quelque chose d'invisible. Absorbé dans son rêve, il voyait déjà Venise arrachée à l'Autriche ; Rome rendue aux Romains ; Naples conquise ; le peuple régénéré, brisant ses chaînes ; la patrie ressuscitée sortant de sa tombe : Vision radieuse que l'éclair de son épée illuminait.

On ne regardait l'homme qu'après avoir vu le héros. Son front, dégarni déjà, large à la base,

était coupé de rides transversales profondes et minces comme des coups de sabre. Deux mèches de cheveux châains, mêlées de poils blancs, couvraient ses tempes. Sa barbe blonde était serrée, épaisse et dure; son nez droit et fort; son œil bleu, petit, et profondément enchâssé.

Peut-être, si cet homme eût passé dans la rue, vêtu comme tout le monde, ne l'eût-on pas remarqué. C'était seulement en étudiant ses traits qu'on en découvrait la beauté réelle. Ils exprimaient la conviction profonde, le dévouement sans bornes, l'opiniâtreté invincible; s'ils n'étaient remarquables ni par la mobilité ni par cette extrême délicatesse qu'on admire souvent chez les méridionaux, ils avaient la robustesse, la force et l'extrême pureté des contours. Le regard, vif et clair, semblait un rayon échappé du foyer intérieur : ce jet de lumière éclairait la placidité du visage.

Outre l'uniforme des volontaires, cet homme portait, attaché sur ses épaules, un petit burnous blanc dont le vent agitait les plis. Une paire de pistolets était passée à sa ceinture. De temps en temps, il s'arrêtait pour saluer. Sa main gauche, gantée, caressait le pommeau de son sabre.

Sur le passage de la troupe une foule accourait

de toutes parts, composée d'hommes du peuple, de femmes et d'enfants déguenillés qui sautaient pieds nus dans les décombres encore chauds et d'où s'élevaient de longues fumées bleues. Les fenêtres et les portes grinçaient sur leurs charnières, et des têtes apparaissaient à toutes les ouvertures des maisons. Et, de ces fenêtres, de ces portes, du milieu de cette foule grouillante, un cri s'échappait, immense, que répercutait l'écho : Garibaldi !

Nous revînmes avec lui au *Palazzo Reale*, où il habitait. Les femmes et les enfants le suivirent, toujours l'acclamant. Une vieille, au moment où il gravissait le perron, se jeta à genoux devant lui, et, gesticulant et poussant des cris, lui remit une pétition. D'autres s'obstinèrent à l'accompagner et montèrent à sa suite jusque dans les salons encombrés de soldats en armes. On les repoussait. Elles revenaient, suppliantes, écartant du bras les baïonnettes et s'efforçant de toucher ou la main ou les vêtements du général. Quelques-unes s'imaginaient que Garibaldi faisait des miracles et que son contact suffisait à guérir les malades. Le catholicisme italien transformait le héros en thaumaturge.

Garibaldi était presque Dieu. Les miracles qu'on

avait en vain demandés au Ciel, il les avait accomplis : on lui supposait une puissance surnaturelle. On le croyait invincible. Les balles glissent sur son corps, disait-on, comme les gouttes de pluie sur la toile cirée. On s'imaginait dans le peuple que l'Enfant Jésus avait des entretiens particuliers avec lui et que, dans les batailles, l'Archange Michel lui faisait un rempart de ses ailes. Jamais saint, fraîchement canonisé, n'avait été traité avec plus de respect. C'était justice d'ailleurs. Quel saint avait fait, pour les Siciliens, ce que venait de faire Garibaldi?

La reconnaissance les rendait excusables. Il vaut mieux croire aux miracles de Garibaldi qu'aux miracles du petit berger de la Salette. C'est plus logique. Si la Toute-Puissance divine consent à bouleverser l'ordre éternel des choses, ce doit être plutôt pour rendre service à un grand homme que pour favoriser un paysan qui n'a jamais fait que de garder les dindons. D'autant que le paysan s'autorise du miracle pour composer une liqueur, battre monnaie avec son aventure et ouvrir une boutique de marchand de vins : ce à quoi ne consentirait pas le grand homme. L'expédition des Mille serait impossible à mettre en bouteille.

A peine, en passant, regardons-nous le Palazzo.

C'est un monument long et étroit auquel tous les conquérants de la Sicile ont travaillé. Dans ses assises, on retrouve des pierres carthaginoises, grecques, romaines et angevines. La plus grande partie de la façade et l'intérieur sont modernes. Il ferme une grande place dont il occupe toute la largeur : place toujours animée et pleine de monde et où la victoire des légionnaires multiplie les passants et les soldats.

Nous entrons par la porte de gauche. Elle s'ouvre sur une cour carrée pleine de soldats vêtus de blouses rouges. Ces soldats astiquent leurs armes, noircies par la fumée et le feu. Quelques baïonnettes portent des traces sanglantes qu'on fait disparaître. A droite, sous la voûte, une sorte de corps de garde où des paysans dorment sur la paille. Ils sont vêtus de couleurs sombres : la plupart ont une ceinture rouge, un mouchoir sur la tête et un couteau au côté. Quelques-uns sont armés de vieux tromblons en cuivre, au col évasé, bons tout au plus à accrocher dans une panoplie. L'un, qui fume une cigarette devant la porte, tient un bâton au bout duquel il a emmanché un poignard. Un gros moine brun pérore au milieu d'un groupe appuyé sur une croix de bois noir, comme sur un sabre.

Un escalier de pierre conduit à une galerie supérieure qui fait le tour de la cour. Le palais est plein de bruit. Les soldats montent et descendent, portant des ordres. Ils se perdent dans ces longs corridors qu'ils ne connaissent pas, et ils s'appellent pour se retrouver. Les sabres traînent sur les dalles de marbre, et l'on entend le cliquetis des lames qui heurtent les parois sonores des fourreaux. Les crosses de fusil tombent avec tant de fracas sur les parquets qu'on croit, par instant, que les voûtes vont s'effondrer. Dans les antichambres, des sentinelles veillent, assises sur des tabourets de velours rouge, la carabine entre les jambes. Un peloton armé sort d'une alcôve. C'est un va-et-vient perpétuel. Au milieu du tohu-bohu, des hommes en cravate blanche et en habit noir errent, effarés. Le spectacle d'une révolution semble les étonner. Ils considèrent cet écroulement sans le comprendre. Ces hommes étaient valets de chambre sous la monarchie, et leur ahurissement trahit le dédain que leur inspirent ces gens mal mis et la terreur que leur causent ces gens armés.

Dans une sorte d'antichambre, arrangée en salle à manger, sur une grande table ronde, le déjeuner est servi : des viandes froides, des fruits et une

provision de pastèques. On entend un bruit de sabres qui traînent sur les dalles d'un corridor : l'état-major arrive. Quelques officiers seulement le composent, tous jeunes : l'aîné paraît trente-cinq ans. La même foi a réuni là les hommes les plus différents; hommes du grand monde, commerçants, artisans, soldats. Des mains blanches; des mains calleuses. Près d'un petit « gandin » imberbe encore, pommadé, peigné, frisé comme s'il avait dû aller à l'Opéra, se trouve assis un gros gaillard moustaché, à coup sûr ouvrier ou marin.

Le danger a rapproché les distances, la guerre a changé les situations. Tous ces jeunes gens qui, peut-être, s'ignoraient la veille, que le lendemain doit séparer pour toujours, causent et rient familièrement ensemble, réunis, un moment, par un même amour de la patrie et par une même soif de liberté.

Nous sommes douze ou quinze autour de la grande table ronde. A côté de Garibaldi, le général Türr. Le général Türr est grand et maigre, et un peu courbé en avant. Il porte la moustache et la barbiche. Sourcils épais, œil vif, visage pâle. Beau type de Hongrois. Il a le front droit, le nez relevé du bout, les narines larges et les lèvres

grosses. L'ensemble a quelque chose de doux et quelque chose d'implacable. On devine l'audace froide et poussée parfois jusqu'à l'imprudence. Le général Türr passe pour un des hommes les plus courageux de cette armée héroïque.

Menotti Garibaldi est assis auprès du général Türr. C'est un tout jeune homme. Sa moustache commence à poindre. Il a l'uniforme de la cavalerie qu'on est en train d'habiller : pantalon de coutil, veste de coutil. Deux rangs d'olives en os sur la poitrine, avec des ganses blanches en manière de plastron. Képi rouge. Le poignet gauche de Menotti porte la trace de la balle qui l'a blessé à Calatafimi. Dans un coin de la pièce, appuyé à un immense crucifix de bois noir, haut de trois mètres, se tient debout un jeune moine rubicond, qui, de temps en temps, envoie des baisers aux convives et à la foule qui remplit la place.

Les officiers causent, en mangeant, des périls passés et des périls à venir.

Un homme les préoccupe : Napoléon III. Cet homme dispose de la France. Que fera-t-il ? Il vient d'écraser l'Autriche et de donner la Lombardie à Victor-Emmanuel ; mais, d'autre part il entretient une armée dans les États Pontificaux,

et il a déclaré qu'on ne toucherait point au pape. Laissera-t-il faire les libérateurs de l'Italie ? La campagne de Solférino le prouve. Essaiera-t-il de combattre la révolution italienne ? Sa conduite à Rome le démontre. Il a pour cousin le gendre du roi de Piémont. Il a pour fils le filleul du saint-père. Tantôt il cherche à satisfaire le parrain de son fils ; tantôt il veut contenter le beau-père de son cousin. On se demande où le conduira cette politique de famille.

— Il n'aime point les Bourbons, dit un officier. Il verra sans déplaisir qu'on détrône les Bourbons de Naples.

— Il n'aime pas les Bourbons, dit Garibaldi, mais il aime encore moins la révolution.

Garibaldi connaît bien l'homme. La liberté le gêne comme la lumière gêne le chat-huant. Quand une révolution éclate en Europe, il lui semble que quelqu'un allume un lampion dans un coin. Il cligne de l'œil et devient furieux. L'habileté serait de ne lui laisser ni le temps de se reconnaître, ni le temps de réfléchir, ni le temps de prendre une décision. La victoire obtenue, on serait certain qu'il se tiendrait tranquille. L'homme est fataliste et s'incline devant les faits accomplis.

— Quels soldats admirables que nos soldats ! reprenait Garibaldi. Ils ont fait la guerre un contre dix. J'ai assisté à bien des batailles ; jamais je n'ai vu pareille intrépidité. A Calatafimi, on s'est battu avec les ongles et avec les dents. Quand il n'ont plus eu d'armes, les Napolitains ont mordu.

Garibaldi continue à parler de la campagne de Sicile. Il en parle modestement, sans dire un mot de lui, et comme un spectateur désintéressé. En passant, il fait l'éloge de ses lieutenants. Quand il raconte un trait de bravoure, son petit œil gris s'anime et l'on croit voir sortir de dessous son sourcil une poignée d'éclairs. Garibaldi a quelque chose d'un apôtre. Sa figure exprime la force, la confiance en soi, la conviction indomptable. Ses traits placides ont l'air coulés en bronze. Ils ont la simplicité robuste des statues antiques. Ils sont un peu gros et puissamment accentués. Le nez continue le front sans interruption et en une seule ligne droite. La bouche est à demi cachée par une barbe rude. Le crâne dégarni est large et élevé comme celui de tous les hommes de foi ardente. La voix est sonore et égale. Elle annonce un de ces esprits que rien ne trouble, que rien n'étonne et auxquels les dan-

gers n'ôtent rien de leur lucidité et de leur calme habituel. Tel est Garibaldi devant cette table, tel il est devant l'ennemi et en face de la mort.

Les façons d'être des Siciliens l'étonnent. Ils ont, dit-il, désappris la liberté. Ce n'est point que les Siciliens refusent de l'aider, mais ils l'aident à leur manière, et leur manière n'est pas toujours la bonne. Les paysans, par exemple, ne comprennent qu'à demi le but de l'expédition. Ils voient qu'elle a été entreprise contre les Napolitains, et rien de plus. La grande idée de l'unité italienne n'est pas entrée dans leurs têtes. Ils savent vaguement qu'il y a une Italie au monde. C'est à peine s'ils souhaitent l'indépendance de la Sicile entière. La plupart du temps, il leur suffit d'être débarrassés des autorités royales. Ils prennent leurs fusils avec joie ; mais dès que le canton qu'ils habitent est purgé de troupes napolitaines, ils s'en retournent tranquillement chez eux en souhaitant bonne chance aux garibaldiens.

Les amis les plus ardents et les plus dévoués de Garibaldi, exception faite des habitants des villes, sont encore les moines et les curés de campagne. C'est une bizarrerie de plus à ajouter à tant d'autres. Le petit clergé est en grande

partie révolutionnaire. Il prêche la guerre dans ses églises. Il fait même mieux que de la prêcher. Moines et curés conduisent leur troupeau au feu. Ils ont changé leur houlette de pasteur en carabine, et ils ont ajouté à leur catéchisme un chapitre qui enseigne l'école de peloton.

Ce n'est pas la première fois, il est vrai, que des prêtres prêchent la guerre, ni la première fois qu'ils se battent. Le petit clergé de Sicile semble être animé de l'esprit de l'ancienne Église, qui, elle aussi, luttait pour l'indépendance et pour l'autonomie de la presqu'île italienne. Il ne faut pas oublier que l'unité de l'Italie a d'abord été une idée cléricale. C'est à soumettre l'Italie au Saint-Siège, et ensuite le monde à l'Italie, que Rome a longtemps et infatigablement travaillé. Garibaldi a eu pour prédécesseur les plus illustres des successeurs de Saint-Pierre.

J'imagine aussi que la vue de ses bons prêtres porte-glaives réjouirait les anciens papes. Ils reconnaîtraient leurs émules et leurs élèves. Leur cœur battrait en les voyant tenir la campagne, porter le harnais, et promener le Christ d'embuscade en embuscade. Ce sont de vrais prêtres italiens. Ils continuent gaiement, et au profit du peuple, l'œuvre commencée autrefois au profit du

Saint-Siège, et si la Sicile est délivrée un jour, c'est à ces révolutionnaires évangéliques qu'elle devra en partie son indépendance. Elle les remerciera alors d'avoir aimé mieux être des patriotes que des saints.





ETTE note héroïque, sonnante après tant de contes galants comme un appel de clairons, avait ému et enthousiasmé l'assemblée.

— Nous ne pouvions mieux finir, dit la Marquise, et cela me console un peu d'un adieu qui ne sera peut-être pas éternel.

— Me voilà convertie à la République, fit la commandante Laripète et j'abdique volontiers.

— La royauté des femmes est inamovible, lui répondit galamment Armand Silvestre.

— Cela va sans dire, fit la Marquise, et les plus fiers républicains — vous entendez, Monsieur Lockroy, — ne se sont pas toujours révoltés contre elle. Mais, avant de nous quitter, avant de suspendre à une chaîne d'acier, comme Cervantès, le faisceau de plumes d'or que nous avons épointées, je ne sais quelle obstination me pousse à vous adresser encore une fois

la question autour de laquelle nous n'avons fait que tourner.

Qu'est-ce que l'Idéal?

Je n'en demande pas une définition absolue ni rigoureuse ; il est entendu que nous avons chacun le nôtre et qu'on le prend où l'on veut. Mais il me semble qu'il devrait sortir de cette fournaise intelligente, de cette réunion d'élite, de cet amas de forces vives que vous êtes, une réponse, un mot auquel on fût disposé à s'accorder d'une façon presque générale. Tenez, Monsieur Catulle Mendès, puisque le hasard vous place auprès de moi à cette minute suprême, je ne vous lâche point, et ce mot, c'est vous qui le direz. L'idéal poursuivi et jamais atteint, celui dont on ne peut caresser que l'ombre et auquel vous, poètes, vous aspirez tous avec la même ferveur...

— Madame, répondit Catulle Mendès, c'est l'art de parler et d'écrire correctement.



X

15



TABLE

	Pages.
<i>Il faisait un temps étrange.....</i>	3
<i>ARMAND SILVESTRE</i>	
LA CONFSSION DE DIEU.....	10
<i>Voilà qui est sublime et terrible, dit la Marquise.....</i>	17
<i>MAURICE BOUCHOR</i>	
LE SHAKESPEAROMANE.....	23
<i>Voilà un méchant homme, dit le Roi.....</i>	50
<i>JACQUES MADELEINE</i>	
LA CHARITÉ IMPOSSIBLE.....	53
<i>La Marquise applaudit de l'éventail.....</i>	60
<i>CATULLE MENDÈS</i>	
LE JARDIN DES JEUNES AMES.....	62
<i>Je plains de tout mon cœur le prince délaissé.....</i>	72
<i>VILLIERS DE L'ISLE-ADAM</i>	
AKÉDYSSÉRIL.....	74
<i>Mon Dieu, fit la Reine.....</i>	126

	Pages.
<i>ABRAHAM DREYFUS</i>	
LES FOLLES DANSEUSES.....	130
<i>Quand cette vivante et poignante histoire.....</i>	142
<i>THÉODORE DE BANVILLE</i>	
LE VENGEUR.....	147
<i>Par les lunettes de ma grand'mère.....</i>	159
<i>RENÉ MAIZEROT</i>	
DON JUAN.....	163
<i>A merveille, dit la Marquise.....</i>	172
<i>GUY DE MAUPASSANT</i>	
L'ÉPINGLE.....	176
<i>Cette histoire, dit la Marquise.....</i>	187
<i>ÉDOUARD LOCKROY</i>	
L'ÎLE RÉVOLTÉE.....	199
<i>Cette note héroïque.....</i>	216



TABLE GÉNÉRALE

DES DIX JOURNÉES DU

NOUVEAU DÉCAMÉRON

Journées			
1 ^{re}	THÉODORE DE BANVILLE.	<i>Le Temps d'aimer</i>	1884
	Reine : <i>Cypris Aphrodite.</i>	1 eau-forte par VOGEL.	
2 ^o	ALPHONSE DAUDET	<i>Dans l'Atelier.</i>	1885
	Reine : <i>Sapho.</i>	1 eau-forte par VOGEL.	
3 ^o	CATULLE MENDÈS	<i>Les Amours mondaines</i>	1885
	Reine : <i>M^{me} de Ruremonde.</i>	1 eau-forte par VOGEL.	
4 ^o	LÉON CLADEL	<i>Comme il vous plaira</i>	1885
	Reine : <i>Janille</i>	1 eau-forte par MESPLÈS.	
5 ^o	ÉMILE ZOLA	<i>La Rue et la Route</i>	1885
	Reine : <i>Ninon.</i>	1 eau-forte par MESPLÈS.	
6 ^o	GUY DE MAUPASSANT	<i>Les plus tristes.</i>	1886
	Reine : <i>Boule de Suif.</i>	1 eau-forte par VOGEL.	
7 ^o	EDMOND DE GONCOURT	<i>L'Amour au Théâtre.</i>	1886
	Reine : <i>La Faustin.</i>	1 eau-forte par VOGEL.	
8 ^o	FRANÇOIS COPPÉE	<i>Les Amours lointaines.</i>	1886
	Reine : <i>L'Exilée.</i>	1 eau-forte par MESPLÈS.	
9 ^o	PAUL ARÈNE	<i>Les Amours chastes</i>	1887
	Reine : <i>Roset.</i>	1 eau-forte par FRAIPONT.	
10 ^o	ARMAND SILVESTRE	<i>L'Idéal.</i>	1887
	Reine : <i>La Commandante Laripète.</i>	1 eau-forte par FRAIPONT.	

CONTEURS ET CONTES

		Journées
EDMOND ABOUT	Gorgeon.	4
1 conte.		
PAUL ARÈNE	Un Masque	1
6 contes.	Le Petit Porteur d'huîtres	4
—	Un Philosophe.	5
—	Rêverie tunisienne	6
—	Une Ingénue	7
—	Les Ogresses.	9
CHARLES AUBERT.	Varvara.	8
1 conte.		
TH. DE BANVILLE.	La Vie en rêve	1
10 contes.	Enfantillages	2
—	Une Amie.	3
—	Le Malade guéri.	4
—	Les Servantes	5
—	Ressuscités	6
—	Le Chêne et le Roseau.	7
—	Tii	8
—	Rien	9
—	Le Vengeur	10
J. BARBEY D'AUREVILLY.	Deux Anecdotes après souper.	6
1 conte.		
ROBERT DE BONNIÈRES.	Bichon	5
1 conte.		
MAURICE BOUCHOR.	Le Shakespearomane.	10
1 conte.		
PAUL BOURGET.	Flirting Club	3
2 contes.	Sketch Book	9
LÉON CLADEL.	Quasi jeunes.	1
6 contes.	Vyr le Porion	2
—	Où les Miens ont vécu	4
—	Type de fille.	6
—	Irène	7
—	Yankee	9
JULES CLARETIE	Kadja.	5
1 conte.		
FRANÇOIS COPPÉE.	Les Pommes cuites.	1
4 contes.	L'Invitation au sommeil	2
—	La Griffes du lion	8
—	Une Idylle manquée	9

		Journées
ALPHONSE DAUDET . . .	Un Veuvage de tourterelle . . .	1
2 contes.	La Bohème en famille . . .	2
ABRAHAM DREYFUS . . .	Les Folles Danseuses . . .	10
1 conte.		
ANATOLE FRANCE . . .	Marcelle aux yeux d'or . . .	4
1 conte.		
JUDITH GAUTIER . . .	L'Auberge des roseaux en fleur	8
1 conte.		
PAUL GINISTY	Homaï	8
1 conte.		
E. DE GONCOURT	Un Aquafortiste	2
2 contes.	La Courtisane au théâtre . .	7
LUDOVIC HALÉVY	Les Anglais au Louvre . . .	2
1 conte.		
PAUL HERVIEU	L'Esquimau	9
1 conte.		
ERNEST D'HERVILLY	Désir d'Ange	1
2 contes.	Night Bell	8
ARSÈNE HOUSSAYE	M ^{lle} Fleur de Lys	5
2 contes.	Une Visite à M ^{me} de Camargo.	7
LECONTE DE LISLE	Phalyen Mani	8
1 conte.		
JULES LEMAITRE	La Mère Sainte-Agathe . . .	9
1 conte.		
CAMILLE LEMONNIER	Le Roman d'un bouquet . . .	5
1 conte.		
EDOUARD LOCKROY	L'Ile révoltée	10
1 conte.		
JACQUES MADELEINE	La Charité impossible . . .	10
1 conte.		
RENÉ MAIZEROTY	Nini Rosalin	1
4 contes.	La Tentation de Saint-An- toine	3
--	Les Montefiore	7
—	Don Juan	10
MAUFRIGNEUSE	L'Armoire	6
1 conte.		
GUY DE MAUPASSANT	Enragée	1
10 contes.	Le Modèle	2
—	La Fenêtre	3
—	Une Vente	4
—	La Martine	5
—	L'Odyssée d'une fille	6
—	La Revanche	7

